

Brigade Mondaine

[268] – La gazelle au piège

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIG
MON

Par Michel Brice

LA GAZELLE
AU PIÈGE

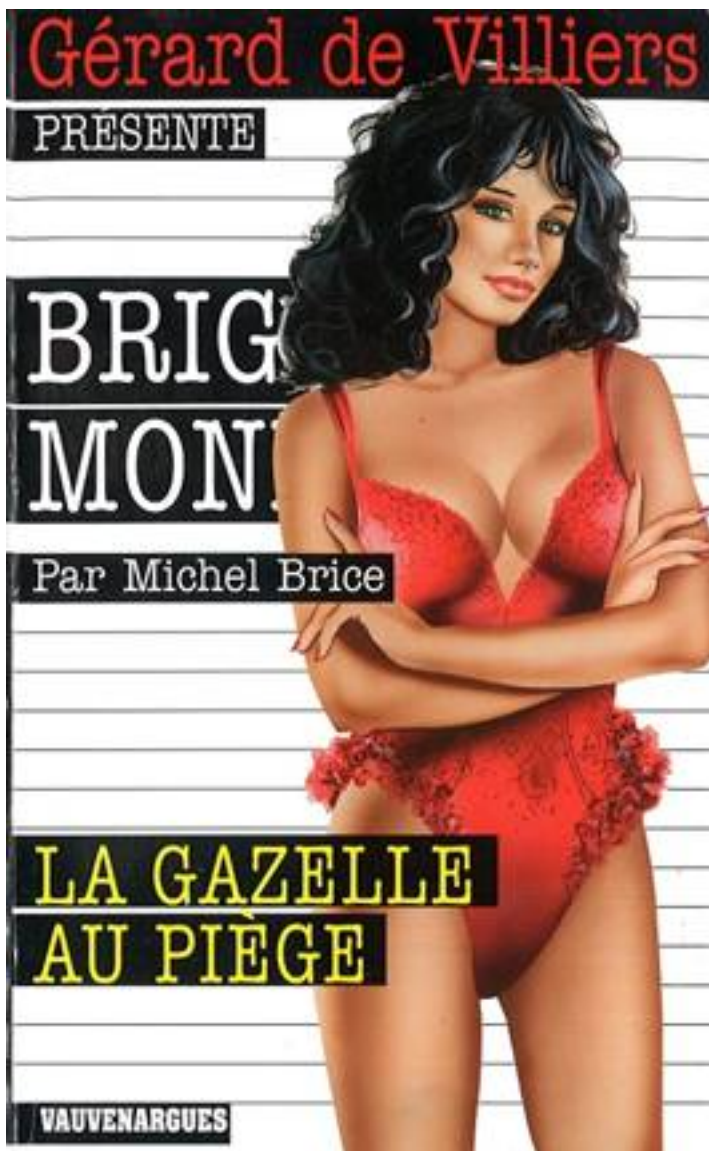
VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°268)

LA GAZELLE AU PIÈGE



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Julie Berger n'avait pas ouvert la parfumerie depuis plus de dix minutes, lorsqu'un coursier fit irruption, porteur d'un flacon de « Paris », le parfum d'Yves Saint Laurent.

Julie fut sidérée par le mot qui l'accompagnait : « Ma belle gazelle, vous le porterez ce soir, sans rien d'autre, à l'hôtel Saint-Pierre, chambre 11, à 21 heures ». Le mot ne portait pas la moindre signature, mais, d'instinct, rien qu'en consultant les battements de son cœur, Julie sut qu'il émanait de son voisin de table de la veille. Sur le coup, elle se sentit sincèrement choquée par la désinvolture arrogante du message.

Qu'est-ce qu'il s'imaginait, ce type ? Que parce qu'il était beau comme un dieu, elle allait accourir au premier claquement de ses doigts ? Qu'elle allait se donner à lui, comme une vulgaire Marie-couche-toi-là ? C'était bien mal la connaître ! Pourtant, le soir même, elle poussait la porte de l'hôtel Saint-Pierre...

CHAPITRE PREMIER



— Je vous souhaite une très bonne nuit, Madame. Vous verrez : c'est une chambre très calme, rien ne viendra vous déranger...

Julie Berger eut l'impression que, dans la voix chantante de la jeune soubrette, perceait comme un imperceptible sous-entendu coquin, presque égrillard.

Mais peut-être qu'elle se faisait des idées, en raison de son propre état d'esprit...

La porte de la chambre N°11 se referma derrière elle avec un petit claquement sec, qui la fit légèrement sursauter.

Julie Berger resta un moment immobile au milieu de la pièce, dont la large fenêtre donnait sur un petit jardin intérieur, planté d'un tilleul soigneusement taillé. Ses branches, aux feuilles encore minuscules et vert tendre, bruissaient du pépiement joyeux des piafs, saluant le retour du printemps et l'imminence de leurs amours.

L'imminence de l'amour...

C'est exactement pour la même raison que Julie Berger – 24 ans, gérante d'une parfumerie du boulevard Raspail – se retrouvait là, en ce début de soirée d'avril, au milieu d'une chambre inconnue, dans un petit hôtel de Saint-Germain-des-Prés où elle mettait les pieds pour la première fois. Et dont elle ignorait encore l'existence quelques heures plus tôt.

Pour la dixième fois depuis le début de l'après-midi, elle se dit qu'elle était folle. Que le plus sage était de tourner les talons, de sortir de la chambre, quitter l'hôtel, de rentrer directement dans son deux-pièces du quartier de la Bastille et ne plus penser à tout ça.

Mais ce « tout ça » occupait la totalité de son esprit, la rendant inaccessible à la prudence, au raisonnable. Et Julie Berger ne quitta pas la chambre.

Au contraire, elle se dirigea vers la salle de bain, à gauche de la porte, et se planta devant l'immense miroir qui surplombait le large lavabo d'un blanc immaculé.

Elle commença par rejeter derrière ses épaules ses longs cheveux noirs et brillants, aussi épais qu'une crinière, afin de dégager son visage triangulaire, aux pommettes hautes, et son long cou.

Son long cou de gazelle...

À travers la glace, elle plongeait son regard dans ses propres yeux en amandes, d'un violet intense, et fut surprise de la lueur trouble qu'elle y découvrit.

Puis, son regard descendit le long de ses joues à la peau blanche, vers ses lèvres toujours un peu boudeuses, charnues, sensuelles, impeccablement maquillées de rouge.

Satisfaite de l'examen de son visage, Julie commença de dégrafer la robe de lainage assez moulante qu'elle avait choisi de porter ce soir, sans se quitter des yeux, à travers le grand miroir complice.

Ses épaules légèrement tombantes apparurent en premier, du même blanc laiteux et satiné que son visage. Puis, la masse élastique de ses seins, au galbe parfait, et que les balconnets de dentelle blanche du soutien-gorge faisaient paraître encore plus volumineux qu'ils n'étaient en réalité.

La robe croula légèrement sur le carrelage de la salle de bain, avec une sorte de soupir soyeux. Julie Berger ne portait plus que sa minuscule culotte de dentelle et son soutien-gorge, qu'elle entreprit de dégrafer, d'un geste rapide.

Libérés, les magnifiques fruits de sa poitrine frissonnèrent légèrement, mais, malgré leur volume impressionnant, ne s'affaissèrent nullement. Au centre de larges aréoles, leurs pointes, d'un rouge sombre qui tranchait violemment sur le blanc de la peau, étaient déjà dures, dressées, tendues, comme sous l'effet d'une invisible caresse.

Les yeux mi-clos, un vague sourire sur ses lèvres pulpeuses, Julie plaça ses mains sous chacun d'eux et les soupesa, en éprouva la ferme élasticité du bout de ses longs doigts impeccablement manucurés.

Lorsque l'ongle de son index frôla le mamelon dressé, elle ne put réprimer un petit frisson de volupté.

Julie écarta ses mains de sa poitrine, rouvrit les yeux et s'adressa dans le miroir un petit sourire mi-coquin, mi-gêné. Elle n'allait tout de même pas s'exciter toute seule, comme une collégienne en chaleur !

Elle fit glisser ses paumes le long de ses hanches bien marquées, glissa deux doigts de chaque côté, entre sa peau satinée et l'élastique de sa petite culotte.

Le vêtement glissa rapidement jusqu'en bas de ses longues jambes fuselées, laissant apparaître son « petit jardin à la française », comme il lui arrivait de dire, en parlant de la toison noire et naturellement abondante qui ombrail le bas de son ventre plat.

Une toison toujours impeccablement taillée en « ticket de métro » : ne subsistait plus qu'une étroite bande de poils courts, de la forme et de la taille du fameux ticket, juste au-dessus du sexe. Lequel était, lui, totalement épilé, offert aux regards, gonflé comme un fruit mûr.

Après un dernier coup d'œil appréciateur à l'ensemble de sa silhouette, y compris, en se tournant à demi, à sa croupe saillante et dure, Julie Berger quitta la salle de bain et revint dans la chambre.

En jetant un coup d'œil à l'écran de son téléphone portable, elle constata qu'il était neuf heures moins huit minutes, et son cœur se mit à accélérer ses battements.

« Il » allait arriver. Encore exactement huit minutes, et « il » serait là, dans cette chambre, où Julie se trouvait entièrement nue, allongée sur le lit, sans la moindre défense.

La gazelle à la merci de son prédateur.

Prise au piège du chasseur.

Un chasseur, un prédateur : c'est exactement l'impression que Nicolas lui avait faite, lors de leur première rencontre. Une rencontre qui ne datait que de la veille au soir.

Depuis le matin, à chaque fois qu'elle y repensait, Julie Berger se disait que c'était complètement fou. Elle ne parvenait plus à se reconnaître. Comme si une autre femme avait brusquement pris la place de la véritable Julie Berger, à l'intérieur de sa propre tête.

Jusqu'à présent, elle s'était toujours considérée comme une jeune femme moderne, libérée des antiques liens de soumission assujettissant les femmes aux hommes.

À 24 ans, elle regardait avec pas mal de mépris les « machos » traditionnels, les considérant comme une espèce de dinosaures promise à une disparition prochaine. Et c'est avec une certaine condescendance apitoyée qu'elle voyait telle ou telle de ses copines continuer à se comporter avec les mecs comme de gentilles femelles soumises, des petites chattes ronronnantes et un peu niaises.

Et puis, la veille, il y avait eu ce dîner, chez ses amis, Isabelle et Jean-Yves Sarde. Dîner d'une douzaine de personnes, dont Julie connaissait la plupart, au moins de vue.

La plupart, mais pas Nicolas Sauveterre, ainsi que le lui avait présenté Isabelle, avec un petit sourire entendu. Sourire du style : « Celui-là, je l'ai invité juste pour toi, alors à toi de jouer, ma vieille ! »

D'emblée, Julie s'était dit que ce type, d'une petite quarantaine d'années, à « vue de nez », était presque trop beau pour être vrai. Grand, mince, blond, les cheveux un peu trop longs (mais ça lui allait vraiment bien...), un front immense (qui lui donnait un air poétiquement rêveur...), le visage délicatement hâlé. Et, surtout, de magnifiques yeux d'un bleu très clair, presque transparent.

En disant bonjour à Julie, il lui avait souri, découvrant deux rangées de dents superbes, d'une blancheur éclatante, mais d'une manière assez distraite pour que la jeune femme, plutôt dépitée, se dise aussitôt qu'elle n'avait pas la moindre chance avec cet Apollon qu'Isabelle essayait visiblement de lui « fourguer ».

De fait, durant tout le dîner, il ne lui avait pas adressé la parole plus de deux ou trois fois, alors qu'il était assis à sa gauche. Et encore, pour des propos parfaitement anodins. Ce qui n'avait pas empêché Julie de frissonner sous la caresse de sa voix naturellement chaude et comme veloutée...

C'est à l'extrême fin de la soirée que tout s'était brusquement accéléré. Tellement brusquement, d'une manière si soudaine et imprévisible que, ce soir encore, vingt-quatre heures plus tard, Julie Berger continuait à ne pas bien comprendre ce qui s'était vraiment passé.

Il n'empêche qu'elle était bel et bien là, allongée nue sur le lit d'une chambre d'hôtel, à attendre Nicolas...

Au moment de quitter le grand appartement des Sarde, Julie s'était retrouvée sur le palier en compagnie de son voisin de table, sans savoir d'où il avait pu surgir, alors qu'elle le pensait parti depuis déjà un moment.

Ils avaient attendu l'ascenseur dans le plus parfait silence. Julie s'était sentie un peu furieuse qu'il ne lui fasse même pas l'aumône d'un regard.

Ils n'avaient pas parlé davantage, tandis qu'ils se tenaient dans la petite cabine chargée de les descendre du quatrième étage au rez-de-chaussée.

C'est seulement sur le trottoir désert de la rue de Bellechasse que la chose s'était produite.

Alors que Julie, vraiment vexée, s'apprêtait à s'en aller de son côté sans même un au revoir, Nicolas l'avait soudain saisie doucement par les épaules et avait appuyé ses lèvres à la base de son cou, avant de murmurer quelques mots tout près de son oreille.

Des mots tellement inattendus, tellement incroyables que Julie avait d'abord cru avoir mal compris.

— Tu vas bientôt être à moi... venait de chuchoter Nicolas, avant de s'éloigner sans rien demander de plus.

Plantée sur le trottoir, contemplant d'un œil rond le dos de l'homme s'éloignant d'une démarche souple et rapide, Julie aurait voulu éclater de rire. Pour lui faire comprendre ce qu'elle pensait de sa déclaration aussi mufle que stupide.

Mais elle en avait été incapable. Simplement parce que, à sa grande stupéfaction, les mots chuchotés par Nicolas l'avaient remuée au plus profond d'elle-même. Et que, dans l'instant, elle avait senti son ventre s'embraser d'une chaleur qu'elle connaissait bien.

La chaleur du désir.

Ce soir-là, malgré l'heure très tardive et sa fatigue de la journée à la boutique, Julie Berger avait eu beaucoup de mal à s'endormir...

Toujours étendue sur le grand lit non défait, Julie s'aperçut simultanément de deux choses : qu'elle avait très chaud au visage, et que sa main droite était allée s'enfouir d'elle-même entre ses cuisses serrées.

Elle la retira précipitamment et se sentit rougir violemment, comme une gamine prise en flagrant délit de « touche-pipi » par sa mère.

Julie tourna la tête vers la table de nuit, où elle avait posé son portable, debout en équilibre contre le pied de la lampe de chevet à abat-jour vert.

L'écran indiquait 20h57...

En se réveillant, le lendemain matin – c'est-à-dire ce matin, en fait –, Julie avait bizarrement oublié l'incident de la veille. Et, lorsqu'elle se remémora Nicolas Sauveterre, en prenant son habituel thé à la bergamote, ce fut comme à un invité parmi d'autres, sans plus...

Elle n'avait pas ouvert la parfumerie depuis plus de dix minutes, lorsqu'un coursier avait fait irruption, porteur d'un somptueux bouquet de lys blancs. Lequel était accompagné d'une carte qui disait :

J'ai bien aimé votre parfum, mais « Paris » d'Yves Saint Laurent vous irait beaucoup mieux...

Le mot ne portait pas la moindre signature, mais, d'instinct, rien qu'en consultant les battements de son cœur, Julie Berger sut, avec une certitude quasi animale, qu'il émanait de son voisin de table de la veille.

Et, environ une heure plus tard, elle fut à peine surprise lorsqu'un deuxième coursier lui apporta un flacon de « Paris », le parfum d'Yves Saint Laurent.

En revanche, elle fut sidérée par le mot qui accompagnait ce nouveau cadeau :

Ma belle gazelle, vous le porterez ce soir, sans rien d'autre, à l'hôtel Saint-Pierre, chambre 11, à 21 heures.

Sur le coup, Julie s'était sentie sincèrement choquée par la désinvolture arrogante du message. Qu'est-ce qu'il s'imaginait, ce type ? Que parce qu'il était beau comme un dieu, elle allait accourir au premier claquement de ses doigts ? Qu'elle allait se donner à lui, dans un hôtel inconnu, comme une vulgaire Marie-couche-toi-là ? C'était bien mal la connaître !

Julie avait passé une journée *en apparence* normale, servant les clientes qui défilaient dans sa boutique, passant ses commandes, arrangeant sa vitrine, etc.

À l'heure du déjeuner, elle était passée voir sa vieille copine Elisabeth, qui travaillait dans un institut de beauté de la rue de Rennes toute proche, dans l'espoir qu'elle aurait le temps de lui « faire le maillot ». Persuadée que c'était par le plus grand des hasards qu'elle avait choisi d'accomplir cette petite opération esthétique *justement aujourd'hui...*

C'est à peine si elle avait pensé à Nicolas deux ou trois fois dans l'après-midi, et encore sans y attacher la moindre importance, vraiment...

Seulement, à huit heures, quand elle avait tiré le rideau de fer de la parfumerie, c'est tout naturellement qu'elle avait tourné le dos à la bouche de métro qu'elle empruntait tous les soirs pour rentrer chez elle.

Et c'est sans même s'en étonner, ni y réfléchir, que Julie s'était dirigée – à pied, parce qu'elle avait le temps... – vers l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Ce n'est qu'une fois arrivée devant la petite porte discrète de l'hôtel Saint-

Pierre – à peine différent des maisons qui l’encadraient, à l’exception de sa très discrète enseigne – qu’elle avait pris conscience pleinement, brutalement, de ce qu’elle était en train de faire.

À savoir obéir docilement à l’étrange injonction que Nicolas Sauveterre lui avait envoyée par l’intermédiaire de son petit billet, quelques heures plus tôt.

Le rouge aux joues, Julie Berger s’était alors dit qu’elle était complètement folle et qu’il ne lui restait plus qu’à faire demi-tour pour rentrer chez elle.

Mais, au même moment, sa main droite avait poussé sans hésiter la porte de l’hôtel Saint-Pierre, dans lequel elle s’était engouffrée d’un pas décidé.

Comme si elle n’attendait qu’elle, la patronne, une femme blonde, à la chair exubérante, avec quelque chose d’un peu vulgaire dans l’expression, lui avait tendu la clé portant le numéro 11, avant même qu’elle ait eu le temps de proférer le moindre mot.

Puis, comme surgie de nulle part, une petite soubrette toute ronde, d’à peine 20 ans, s’était matérialisée devant elle et lui avait demandé de la suivre, avec une voix aux inflexions bizarrement caressantes. En précisant, avec un drôle de petit sourire, qu’elle s’appelait Chloé et qu’elle était entièrement à son service...

Une sirène de police hurlante, quelque part dans le quartier, fit sursauter Julie et la tira de sa rêverie alanguie. Elle tourna la tête vers la table de nuit.

Un pli amer se dessina au coin de ses lèvres pleines et rouges, lorsqu’elle constata qu’il était déjà neuf heures passées de six minutes.

La gazelle était là, prête au sacrifice, mais le prédateur était en retard...

Et, soudain, Julie sentit son ventre se tordre d’angoisse et une sorte de panique envahir son esprit : et s’il allait ne pas venir ? Et si tout ça n’était qu’une vaste plaisanterie, élaborée à seule fin de se foutre d’elle ?

À sa propre stupeur, la jeune femme s’aperçut aussitôt qu’elle se fichait bien du ridicule qui en résulterait pour elle, si jamais il s’agissait d’un mauvais gag.

Mais que, par contre, elle était totalement affolée à l’idée que l’homme qu’elle attendait *pourrait ne pas venir*.

Simplement parce que tout son corps le réclamait. Pas seulement son corps : son esprit aussi.

Julie prenait conscience brusquement d’une chose incroyable. Cet homme qu’elle ne connaissait pas, qui, la veille, l’avait traitée durant tout le dîner comme quantité négligeable et qui, ensuite, s’était comporté avec une muflerie arrogante, cet homme-là, elle mourait d’envie qu’il entre à présent dans la chambre et, sans un mot, grimpe sur le lit pour la posséder de toute sa vigueur de mâle.

La sonnerie du téléphone fixe, de l'autre côté du lit, la fit presque crier, tant sa tension nerveuse était à son maximum. Avant de se précipiter sur l'appareil, Julie jeta un coup d'œil rapide à l'écran de son portable.

Il indiquait 21 h 10.

Julie arracha littéralement le combiné de son support et lâcha un « allô ? » presque implorant. Elle se sentit inondée de reconnaissance en identifiant la voix grave et caressante de Nicolas Sauveterre.

Mais, juste après, ce fut la douche glacée, si douloureuse qu'elle faillit en hurler.

— Ma belle gazelle, crois bien que j'en suis navré, mais il va m'être impossible de te rejoindre, disait Nicolas, sur un ton parfaitement neutre, comme indifférent, qui fit mal à Julie, au point que des larmes perlèrent à ses paupières.

Et, de nouveau, elle crut qu'elle allait se mettre à hurler, lorsque Nicolas ajouta, sur le même ton de conversation mondaine :

— Mais, afin que tu ne te sois pas déplacée pour rien, je te demande de te caresser, en pensant à moi...

Julie sentit une onde brûlante de rage et d'humiliation traverser son corps et submerger son cerveau. Avec une sorte de grondement rauque, elle raccrocha violemment le téléphone et bondit hors du lit, le visage empourpré de haine, prête à griffer et à mordre.

La gazelle métamorphosée en panthère...

Avec des gestes rendus maladroits par la fureur qui la faisait trembler, elle saisit son slip et son soutien-gorge sur le dossier du fauteuil recouvert de velours vert. Avec la ferme attention de se rhabiller le plus vite possible, de quitter cet hôtel maudit et d'oublier toute cette histoire... à commencer par le salopard qui en était à l'origine !

Mais, au même moment, le téléphone de la chambre sonna pour la seconde fois.

D'un seul coup, la colère qui possédait Julie fut balayée par un autre sentiment encore plus fort.

L'espoir.

L'espoir insensé que c'était *lui* qui la rappelait.

Instantanément, oubliant tous les sentiments qui l'avaient agitée les secondes d'avant, Julie envoya valdinguer ses sous-vêtements à travers la chambre et se rua sur le téléphone. Tremblant qu'il ne s'arrête de sonner avant qu'elle ait eu le temps de décrocher.

Une violente bouffée de gratitude la submergea, lorsqu'elle identifia la voix chaude de Nicolas.

— Ne pars pas, ma belle gazelle... lui murmura l'homme, à l'autre bout du fil.

Et sa voix était tellement proche, que Julie, frissonnant de tout son corps nu, eut l'impression qu'il était tout près d'elle, et qu'elle pouvait même sentir son souffle tiède sur la peau délicate de son cou.

— Ne pars pas... répéta-t-il, sur un ton encore plus insinuant. Passe la nuit dans cette chambre que j'ai choisie pour toi. Je veux que tu te caresses en pensant à moi... Que tu jouisses sous mes doigts, aussi fort que si j'étais physiquement avec toi ! Car, mentalement, psychiquement, je n'ai pas cessé une seconde d'être à ton côté depuis hier soir, et tu le sais bien... En fait, je suis déjà en toi !

Et il raccrocha brusquement, sans laisser à Julie le temps de répliquer quoi que ce soit.

Elle resta un long moment immobile, nue, debout près de la table de chevet, la poitrine agitée par la houle d'une respiration trop rapide, fixant le combiné d'un regard hébété, comme si l'homme qui venait de lui donner cet ordre si étrange allait en sortir, tel un génie des Mille et Une Nuits jaillissant de sa lampe enchantée.

Elle finit par raccrocher machinalement. Puis, avec le même air halluciné, elle s'allongea sur le lit. Son cœur battait à tout rompre, et elle avait presque l'impression d'être sous l'influence maligne d'une drogue inconnue et particulièrement perverse. Une partie de son cerveau continuait à fonctionner normalement, à la relier à la jeune femme « normale » qu'elle était d'ordinaire, tandis que l'autre lui soufflait qu'elle devait absolument se soumettre aux commandements de cet homme qu'elle ne connaissait pas, qu'il ne fallait surtout pas laisser passer cette occasion de s'ouvrir de nouveaux horizons érotiques ; grâce à quoi, elle allait enfin se découvrir elle-même, pour la première fois.

Et c'est cette deuxième voix, à la fois délicieusement troublante et vaguement effrayante, qui parlait le plus fort en elle...

Doucement, sans bien en avoir conscience, Julie laissa ses deux mains remonter lentement le long de ses flancs, jusqu'à sa poitrine. Elle pressa doucement ses deux seins élastiques et tièdes, tandis que ses doigts se saisissaient de leurs pointes dressées et dures. Les faisant rouler entre le pouce et l'index, d'abord délicatement, puis avec plus de force, elle s'arracha à elle-même un gémissement de plaisir, qui ressemblait étrangement à une plainte.

C'est à ce moment-là que l'image de Nicolas se forma et apparut à l'esprit de Julie, avec une netteté stupéfiante. Elle ferma les yeux, sans trop savoir si c'était pour la faire disparaître, ou au contraire pour la voir avec plus de netteté, sur l'écran noir de ses paupières closes.

La respiration de plus en plus haletante, elle laissa sa main droite descendre le long de son ventre, cependant que l'autre continuait de tordre et de pincer sans trop de douceur les mamelons durs de ses seins.

Son index glissa furtivement au centre de son pubis impeccablement

taillé, s'attarda quelques secondes à la périphérie de la corolle frémissante, avant de plonger d'un seul coup dans le puits étroit et velouté de son sexe, inondé de rosée amoureuse.

À l'instant où elle atteignait le plus profond d'elle-même, comme si elle était téléguidée par ses propres sensations physiques, l'image de Nicolas s'anima devant ses yeux. Les vêtements qu'il portait s'évanouirent comme par magie, et il apparut à l'esprit de Julie entièrement nu, le corps à la fois fin et athlétique, absolument imberbe, le sexe orgueilleusement pointé vers elle.

Comme galvanisée par cette vision, Julie accéléra les mouvements de son doigt à l'intérieur de son intimité brûlante, frottant en même temps de la paume le gros bourgeon gonflé de son clitoris, et de petits cris s'échappèrent malgré elle de sa gorge tendue.

Nicolas avait dit la vérité, au téléphone : il était là, près d'elle, avec elle, en elle ! C'est son sexe gonflé et dur qu'elle sentait aller et venir en elle ! C'étaient ses mains, à la fois douces et impérieuses, qui torturaient si délicieusement les pointes de ses seins !

Tout en se caressant de plus en plus vite, avec une ardeur presque masculine, Julie fut submergée par le désir de prendre ce superbe sceptre de chair dans sa bouche, de le faire coulisser lentement entre ses lèvres avides, d'enrouler sa langue autour du gros champignon gonflé de sève, de sentir la tige brûlante palpiter contre son palais...

Le plaisir lui fondit dessus sans qu'elle l'ait senti arriver. Tout son corps se tordit sur le couvre-lit, littéralement disloqué par la jouissance qui la traversait de part en part, comme une épée de feu.

Elle poussa un long cri de délivrance, sans se soucier si on pouvait l'entendre ou non, depuis les chambres voisines. Ce cri, cet aveu de plaisir, elle l'offrait à Nicolas !

C'était sa façon de lui immoler sa pudeur et sa bonne éducation passées...

Julie retomba sans force sur le lit, anéantie par l'orgasme qui venait de la faucher. Un orgasme plus intense qu'aucun de ceux qu'elle s'était jamais donnés elle-même, depuis qu'elle avait découvert les ressorts secrets de son propre corps, une dizaine d'années auparavant.

Lorsque son souffle s'apaisa enfin, que la fièvre s'apaisa dans son esprit, elle constata que l'image de Nicolas s'était effacée, elle aussi.

Elle en conçut une sorte de tristesse, une mélancolie à la fois intense et douce, qui lui fit venir les larmes au bord des yeux. Mais, à ce sentiment se mêlait une espèce de gratitude bienheureuse, envers l'homme qui, malgré son absence physique, lui avait procuré autant de plaisir.

Sans même prendre la peine de se glisser à l'intérieur des draps, elle se recroquevilla en chien de fusil, se pelotonna sur elle-même et s'endormit avec la soudaineté d'un nouveau-né après la tétée...

Lorsqu'un bruit sec la tira de son sommeil, Julie Berger constata qu'il faisait grand jour, alors qu'elle avait l'impression de s'être seulement assoupie, et pas plus d'une dizaine de minutes.

Elle était toujours sur le dessus de lit, étalée de tout son long, la jambe gauche repliée.

En entendant la porte de la chambre s'ouvrir, elle réalisa que le bruit qui l'avait réveillée était celui d'une clé tournant dans la serrure. Elle tourna la tête avec vivacité, juste à temps pour voir entrer la petite soubrette bien en chair de la veille, tout sourire et portant un plateau de petit-déjeuner, qu'elle déposa précautionneusement sur la table de chevet. À côté de la tasse, de la théière et du panier à croissants se trouvait un bouquet de lys blancs, que la jeune femme saisit pour le tendre à Julie, avec un petit sourire complice.

Il y avait une carte, glissée dans le plastique transparent qui enserrait les tiges des fleurs. Le cœur de Julie se mit à battre plus fort, lorsqu'elle reconnut l'écriture, désormais familière, de Nicolas Sauveterre. Le message, très court, disait :

Désormais, les lys sont tes fleurs. À bientôt...

Sans aucun souci de sa complète nudité, Julie se redressa sur le lit et tourna ses yeux brillants vers la jeune femme de chambre.

— Il est venu ? Il est là ? demanda-t-elle, d'une voix presque suppliante.

La petite blonde s'assit sans façon au bord du lit et caressa doucement les cheveux en désordre de Julie, sans que celle-ci ne songe à s'offusquer d'une telle familiarité.

— Non, il n'est pas venu, répondit-elle avec beaucoup de naturel dans le ton, comme s'il ne pouvait pas y avoir le moindre doute sur l'identité de ce « il ». Les fleurs sont arrivées par coursier, il y a une dizaine de minutes. Avec la consigne de vous réveiller à huit heures précises, afin que vous ne soyez pas en retard à votre travail...

Soudain, Julie fut frappée par quelque chose qui la troubla avec force : cette fille qu'elle n'avait entrevue qu'une minute, la veille au soir, semblait être parfaitement au courant de sa vie, de l'existence de Nicolas, de ce qu'elle devait faire ou ne pas faire... et sans doute savait-elle aussi à quelle activité particulièrement « chaude » Julie s'était livrée, sur ce même lit, toute seule, perdue dans son délire érotique.

Saisie soudain d'une sorte de frayeur, elle se dit que tout le monde semblait savoir ce qui allait lui arriver, semblait connaître le monde étrange et inconnu dans lequel elle avait commencé à plonger.

Tout le monde, sauf elle.

CHAPITRE II



— Réchauffement de la planète, qu'ils disent ! Je t'en foutrais, moi, des réchauffements de la planète : on se les gèle comme en plein mois de février !

Le commandant de police Boris Corentin leva le nez de son ordinateur – un iMac « 19 pouces » dernier modèle, dont la Brigade mondaine était équipée depuis peu –, juste à temps pour voir entrer dans le bureau des Affaires recommandées son fidèle coéquipier et ami, le capitaine Aimé Brichot. Le visage renfrogné, la moustache en bataille, les lunettes embuées et l'air effectivement assez frigorifié.

Un petit sourire ironique se dessina sur les lèvres de Corentin, en découvrant la veste « mi-saison », couleur feuilles mortes, d'une élégance toute *british*, que portait Brichot, sur une chemise gris pâle.

— Mémé, comment veux-tu ne pas te les geler, comme tu dis, si tu persistes à t'habiller aussi légèrement ?

— Mais enfin, tu ne voudrais pas que je ressorte le manteau d'hiver, non ? On est tout de même fin avril ! protesta son coéquipier, d'un air sincèrement indigné.

Le sourire de Boris Corentin s'accrut, se teintant d'une certaine tendresse un brin condescendante :

— Évidemment, si tu considères que les courants atmosphériques doivent céder devant les impératifs du calendrier humain, c'est une autre affaire : libre à toi d'attraper la mort, après tout...

Il allait se replonger dans le dossier en cours, laissant Aimé Brichot à ses

bougnonnements peu aimables, lorsque son téléphone de bureau se mit à sonner. Il décrocha à la deuxième sonnerie et identifia tout de suite la voix du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, éraillée par plusieurs décennies de tabagisme déraisonnable.

— C'est vous, Boris ? s'enquit le patron de la BRP, la brigade de répression du proxénétisme, autrement dit la fameuse Brigade mondaine.

Un petit démon facétieux essaya d'inciter Corentin à répondre que non, c'était la reine d'Angleterre, mais il lui résista sans trop de problème...

— Oui, c'est moi, patron : un souci ?

— Non, juste du boulot, répondit le commissaire divisionnaire d'un ton assez sec. Si Brichot est arrivé, je vous serais très reconnaissant de bien vouloir rappiquer dare-dare dans mon bureau, tous les deux !

— On est là dans une poignée de secondes, patron ! assura Corentin, avant de raccrocher.

— C'était Baba ? ne put s'empêcher de demander Aimé Brichot, qui s'installait à son bureau.

Aussitôt, il s'en voulut de sa question idiote, sachant qu'il risquait de s'attirer une fine plaisanterie de la part de sa flèche. Et, effectivement :

— Non, c'était le Premier ministre qui voulait savoir si, par hasard, on n'aurait pas une solution de remplacement, à propos du défunt CPE...

— Ah, c'est malin ! ronchonna Aimé Brichot, mais sans parvenir à s'empêcher de sourire. Remarque, je l'ai un peu cherché...

— Je ne te le fais pas dire, vieux frère ! Allez, en route : on ne fait pas attendre Dieu-le-Père...

Moins de deux minutes plus tard, les deux inspecteurs franchissaient la double porte capitonnée, marquant l'entrée du « saint des saints ». Malgré l'heure matinale, il y régnait déjà un épais brouillard, hautement nicotinisé et saturé de goudrons divers et variés : celui produit par les Job Spéciale, des brunes sans filtre que le patron de la Brigade mondaine fumait pratiquement à la chaîne, avec un superbe mépris pour l'inquisition anti-tabagique qui étendait son emprise de plus en plus prégnante sur la douce France...

— Ah ! c'est vous ! j'ai cru que vous ne vous décideriez pas à arriver ! gaillonna le commissaire divisionnaire, avec la plus parfaite mauvaise foi.

Sans relever la remarque, Corentin et Brichot prirent place dans les deux fauteuils réservés aux visiteurs du patron ; fauteuils de style Empire, comme tout le reste du mobilier de la grande pièce, ce qui était bien le moins, pour un Corse « pur jus » comme Charlie Badolini.

Le commissaire divisionnaire tapota la chemise cartonnée ouverte devant lui, sur le sous-main en cuir de Cordoue, d'un index fortement jauni par la nicotine :

— Vos collègues du Bois de Boulogne ont fait une découverte

intéressante, ce matin... attaquait-il, en extirpant une nouvelle cigarette du paquet posé à sa droite. Plus exactement, c'est l'un des membres du personnel d'entretien du Bois qui l'a faite et qui les a alertés...

Petite pause. Corentin et Brichot s'abstinrent de poser la moindre question, sachant bien que Charlie Badolini allait venir à l'essentiel de lui-même, après avoir joué les cabotins durant une seconde ou deux. Ce qu'il fit, en effet :

— Dans un sous-bois, derrière la Grande Cascade, ce sympathique garçon s'est avisé d'un détail incongru, figurez-vous : un pied de femme, nu, à moitié dévoré, qui dépassait du sol. Ça ne lui a pas paru tout à fait normal...

Corentin et Brichot échangèrent un bref coup d'œil navré : ce matin, le patron était d'humeur badine, ce qui risquait de prolonger d'autant l'entretien...

— Je suppose que nos collègues du 16^e ont constaté ensuite qu'il y avait une femme entière, dans le prolongement de ce pied ? suggéra Boris, adoptant le même ton que le commissaire divisionnaire.

Lequel commissaire, détestant qu'on lui piétine ses plates-bandes, se renfrogna instantanément et laissa tomber son humour un peu particulier. Ce qui, aux yeux de ses deux inspecteurs, était toujours ça de pris.

— Évidemment, qu'est-ce que vous croyez ? Une femme apparemment assez jeune, entièrement nue.

— Pourquoi dites-vous « apparemment jeune » ? s'enquit Aimé Brichot.

Charlie Badolini eut une petite grimace :

— Parce que la malheureuse n'était pas morte de la veille et a dû, d'après les premiers renseignements dont je dispose, séjourner une bonne semaine dans la terre, avant de refaire surface, on, ne sait trop comment.

— Sans doute déterrée par un animal, comme le laisserait penser le pied à moitié dévoré... suggéra Boris Corentin, en allumant une cigarette légère ; ce qu'il appelait « combattre le mal par le mal ».

— Possible, oui, admit Charlie Badolini du bout des lèvres. Ce qui est intéressant, c'est que le cadavre avait les quatre membres brisés en plusieurs endroits, et les organes sexuels arrachés. Si bien arrachés, d'ailleurs, qu'on ne les a pas retrouvés...

— Ils ont peut-être été dévorés, eux aussi, par un animal... proposa Boris Corentin.

Du coin de l'œil, il vit Aimé Brichot pâlir légèrement : d'une nature plutôt sensible, son coéquipier n'avait jamais apprécié ce genre de détails un peu trop « concrets »...

— Peu probable, trancha le commissaire divisionnaire : je vous rappelle que le corps était enterré...

— Bien sûr, opina Corentin. Mais je voulais dire que le sexe a pu être

dévoré *avant* que l'on enterre le corps. D'ailleurs, je dis par un animal : il a aussi bien pu l'être par le meurtrier, si on a affaire à un authentique malade sexuel...

Cette fois, Aimé Brichot devint carrément livide. L'idée qu'un homme puisse s'attabler devant les organes génitaux de la femme qu'il venait de tuer, non, vraiment, ça ne passait pas...

— On connaît l'identité de la victime ? demanda Boris Corentin, histoire de faire diversion.

— Ça, on compte sur vous pour nous l'apprendre, répondit Charlie Badolini, en refermant la chemise cartonnée devant lui, avant de la tendre à son subordonné. Le corps a été transporté à l'IML, il y a environ une heure...

— Eh bien ! on va commencer par là, soupira Boris Corentin en se levant brusquement de son fauteuil, aussitôt imité par Aimé Brichot.

Une heure plus tard, le temps de prendre connaissance du maigre dossier fourni par Charlie Badolini, la Peugeot 307 SW de service, gris métallisé, pilotée par Boris Corentin, pénétrait dans la cour arrière de l'IML. Ses murs de petites briques rouges paraissaient plutôt moins sinistres que d'habitude, probablement à cause du soleil qui les inondait généreusement sur toute leur largeur, sans parvenir à réchauffer la température légèrement « frisquette » pour la saison.

Boris Corentin et Aimé Brichot s'engouffrèrent à l'intérieur du bâtiment, situé au bord de la Seine d'un côté, et de la ligne de métro Bobigny – Place d'Italie de l'autre.

Ils remontèrent la galerie agrémentée de bustes en marbre un peu rébarbatifs, passèrent devant le bureau du directeur de l'Institut, puis devant la salle dite « des reconnaissances » : c'est là que l'on demandait aux familles, ou aux proches, de venir mettre un nom sur les cadavres à l'identité encore incertaine. Une épreuve qui laissait peu de gens indemnes...

Enfin, les deux policiers obliquèrent à gauche et pénétrèrent dans la salle des autopsies, entièrement carrelée de blanc, où l'odeur d'éther se mêlait à une autre, plus fade, plus insidieuse, mais aussi beaucoup plus difficile à supporter.

L'odeur de la mort elle-même.

Comme ils s'y attendaient plus ou moins, ils furent accueillis par le quasi inamovible docteur Flutiaux, médecin légiste de son état, petit homme tout en rondeurs joviales, qui ne se départait jamais de son sourire, pas plus que de son éternel nœud papillon à gros pois.

En voyant les inspecteurs de la Brigade mondaine débarquer, il leva au ciel ses bras courtauds et un sourire ravi s'épanouit sur sa figure lunaire :

— Mais je ne rêve pas ? Les joyeux duettistes sont de retour parmi nous ! Montjoie Saint-Denis ! *Gloria in excelsis deo* ! C'est trop d'honneur,

vraiment ! Me rendre visite, à moi, qui ne suis pas digne de balayer la poussière devant vos augustes semelles à clous !

— Toubib, un de ces jours, votre humour en béton armé va se mettre à vraiment me tomber sur les nerfs et vous allez le regretter... soupira Corentin, en prenant une mine mi-accablée, mi-sévère, alors qu'en réalité le docteur Flutiaux l'amusait plutôt.

De son index pointé, il désigna l'une des tables de travail du médecin légiste, sur laquelle reposait un corps humain, enfermé dans une housse de plastique gris, muni d'une grosse fermeture à glissière :

— Parlez-nous plutôt de votre dernière pensionnaire en date. Car je suppose qu'il s'agit bien de la fille qui a été retrouvée ce matin au Bois ?

— Alors, là, bravo ! s'exclama le docteur Flutiaux, en frottant l'une contre l'autre ses petites mains grassouillettes. Votre sens de la déduction honore la police française, qui, à travers vous, peut se flatter de...

— Ça y est, ça recommence ? le coupa Corentin, en s'efforçant de ne pas sourire. Vous devriez vous faire soigner, toubib : ça frise la névrose, là ! Si vous nous parliez plutôt de cette malheureuse...

Le docteur Flutiaux redevint instantanément le professionnel de grande valeur qu'il était en réalité.

— Je n'ai pas encore eu le temps de pratiquer une autopsie complète, comme vous devez vous en douter, dit-il en s'approchant de la table de travail. Mais j'ai déjà ma petite idée sur deux ou trois trucs... Vous voulez voir la bête ?

— Personnellement, je n'y tiens pas ! s'empressa de répondre Aimé Brichot, toujours impressionnable, et aussi un peu choqué par le langage de Flutiaux.

Même s'il comprenait que les médecins légistes, constamment confrontés à des morts souvent horribles, avaient besoin d'ériger des barrières entre leurs « clients » et eux, et que l'humour cynique que beaucoup pratiquaient était une sorte de mesure de protection.

Un peu plus « blindé » que son coéquipier, Boris Corentin s'avança pour jeter un coup d'œil au corps et au visage de la fille. Mais il se recula assez vite. Comme l'avait dit Charlie Badolini, la victime avait dû séjourner longtemps dans la terre du bois de Boulogne, et elle n'était pas particulièrement agréable à regarder. Durant quelques secondes, Boris eut l'impression de se retrouver face à un zombi tout droit sorti d'un film de Romero[1].

Sauf que, là, malheureusement, il n'était pas question de maquillage ni d'effets spéciaux : c'était « pour de vrai »...

Malgré tout, Corentin eut le temps de constater que cette fille aux longs cheveux noirs était probablement assez jeune, et même qu'elle avait dû être

jolie.

— On s'est vraiment acharné sur elle, indiqua le docteur Flutiaux, en refermant la housse de plastique d'un geste sec. Elle a les os des bras et des jambes fracturés en plusieurs endroits et de grosses ecchymoses qui montrent qu'on a dû la frapper avec une barre de fer, ou quelque chose d'approchant.

— Et les organes génitaux ? demanda Boris Corentin, en se détournant de la table de travail, pour revenir vers le milieu de la pièce carrelée de blanc. D'après vous, ils ont été plutôt arrachés ou découpés ? Je veux dire...

— Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire ! le coupa le docteur Flutiaux, avec une pointe d'impatience. Je dirais qu'ils ont été *plutôt* arrachés.

— Comment ça, « plutôt » ? demanda Aimé Brichot, qui reprenait du poil de la bête.

— L'affaire n'est pas absolument nette, le renseigna le médecin légiste. En fait, si on me poussait un peu...

— On vous pousse, toubib, on vous pousse ! glissa Corentin, un peu ironiquement.

— Eh bien ! je dirais qu'ils ont été arrachés, mais tout de même avec un objet servant au départ à couper : lame, couteau, scalpel, peu importe. Comme si le meurtrier avait été sous le coup d'une grande colère, ou possédé par je ne sais quoi qui lui aurait ôté toute patience : il a dû commencer par vouloir lui découper les organes, mais emporté par sa furie, il a finalement tout arraché. Du boulot de sagouin, quoi...

— Je ne sais pas si votre dernière remarque était vraiment indispensable... fit Aimé, d'un ton pincé.

— Arrêtez donc de faire votre chochette, capitaine Brichot ! le rembarra Flutiaux, avec un large sourire.

— Vous avez autre chose d'intéressant à nous signaler, toubib ? demanda Corentin.

— Oui, ceci... répondit le légiste, en ouvrant le tiroir du petit meuble carrelé qui se trouvait juste à sa droite.

Il en sortit un petit rectangle de plastique transparent qui contenait ce qui semblait être un morceau de papier froissé et jauni, comme patiné.

— Qu'est-ce que ça ? demanda Boris Corentin, en s'en emparant pour le porter à hauteur de ses yeux. On dirait un morceau de page d'un livre. D'un vieux livre, même, si j'en juge par l'orthographe archaïque de ce qu'on y lit...

— C'est exactement ça, approuva le docteur Flutiaux. Non seulement le texte ne date pas d'hier, mais il y a en effet de grandes chances que ce bout de page provienne d'une édition ancienne, si on en juge par la qualité et l'état du papier qui lui sert de support.

— Fais voir... demanda Aimé Brichot, en tendant la main vers le

rectangle de plastique.

Plissant les yeux derrière ses lunettes de myope, il lut à voix basse, avec certaine difficulté :

Marie-toy, de par le Diable, marie-toy, et carillonne à doubles carillons de couillons. Je diz et entends le plus toust que faire pourras. Dès huy au soir faiz-en crier les bancs et le challit. Vertus Dieu, à quand te veulx-tu réserver ? Sçaiz-tu pas bien que...

Là, intervenait la déchirure de la page et le texte imprimé s'interrompait net. Aimé Brichot le rendit à Boris Corentin, qui le glissa dans la poche intérieure de son blouson, avant de se tourner vers le docteur Flutiaux :

— Et on peut savoir d'où vous avez sorti ce mystérieux bout de texte, toubib ?

— De la main gauche de la victime, tout simplement ! répondit le médecin légiste. Elle le tenait serré dans son poing fermé – j'ai d'ailleurs eu un mal fou à le lui retirer sans l'endommager. On ne le voyait absolument pas, au premier abord, derrière les doigts repliés, et je suppose que c'est pour ça que son meurtrier ne s'en est pas aperçu, au moment de transporter le corps puis de l'enterrer.

— Transporter le corps ? fit Aimé Brichot. Vous êtes certain qu'elle n'a pas pu être tuée sur place ?

— Tout ce qu'il y a de plus certain, répondit le docteur Flutiaux : il n'y avait aucune trace de sang humain dans la terre autour du cadavre, le labo me l'a confirmé juste avant que vous arriviez. Donc, votre copine était morte depuis au moins plusieurs heures quand on l'a enterrée.

— À propos, intervint Corentin, la mort remonte à quand, à votre avis ?

Flutiaux fit la grimace :

— Difficile à dire avant une autopsie complète... mais, comme ça, à vue de nez – si vous me passez l'expression –, je dirais une quinzaine de jours...

— Bon, faites-nous parvenir votre rapport d'autopsie le plus vite possible, soupira Boris, en se dirigeant vers la porte.

— Comme si j'avais l'habitude de traîner ! bougonna le médecin légiste, en prenant un air faussement scandalisé. Vous aurez ça dans la soirée, demain matin au plus tard. Faudra vous en contenter...

En quittant le bâtiment de l'IML, les deux policiers se sentirent soulagés de retrouver le soleil, le ciel bleu, l'air libre. Comme à chaque fois.

— Bon, on commence par quoi ? demanda Aimé Brichot, lorsque les deux hommes furent installés dans leur voiture de service.

— Il me semble que le plus urgent, c'est d'essayer d'établir l'identité de la fille, non ? répondit Corentin, en tournant la clé de contact. Puisqu'on est tout près, on pourrait faire un petit crochet par la rue du Château-des-Rentiers, voir si nos amis de SOS-Cocus n'ont pas quelque chose pour nous...

— Ça roule, soupira Aimé Brichot, en bouclant sa ceinture. En espérant que la fille ait disparu en région parisienne, sinon, on sera marron...

Ce que les autres services appelaient aimablement SOS-Cocus, c'était le 9^e CDJ – Cabinet de délégations judiciaires –, autrement dit le service des disparitions, plus simplement appelé les « Dispas ». Le surnom aimable venait du fait que, régulièrement, des maris éplorés venaient y signaler la disparition de leur chère, tendre et fidèle épouse... laquelle n'était pas du tout disparue, mais simplement en train de s'envoyer en l'air avec son amant du moment.

Le problème – soulevé par Brichot – était que les dispas n'avaient compétence que sur Paris et les trois départements entourant la capitale : Hauts-de-Seine, Seine-Saint-Denis et Val-de-Marne. Pour le reste de la France, c'était aux SRPJ locaux de se débrouiller avec leurs disparus...

Le service des disparitions avait ses locaux dans un immeuble moderne, construit en demi-lune, rue du Château-des-Rentiers, donc, dans cette partie du 13^e arrondissement compris entre l'église Jeanne-d'Arc et la fac de Tolbiac – laquelle fac venait tout juste de rouvrir, après les grèves à rallonge provoquées par le Contrat Première Embauche, ou CPE, malencontreusement imaginé par le chef du gouvernement, Dominique de Villepin.

Corentin et Brichot ne mirent pas plus de dix minutes pour y parvenir. Après avoir montré patte blanche au policier en uniforme qui gardait l'entrée de l'immeuble, ils grimpèrent au quatrième étage. La première personne qu'ils rencontrèrent, au sortir de l'ascenseur, fut justement le commandant Alain Dubois, responsable du service des dispas et vieil ami d'Aimé Brichot. En les voyant, son visage en lame de couteau s'éclaira d'un franc sourire et il ouvrit grand les bras pour y serrer Aimé Brichot, lequel se serait volontiers passé d'une démonstration d'amitié aussi intempestive.

— Sacré Mémé ! s'exclame le commandant Dubois, après l'avoir enfin lâché. Ça fait une paye, dis donc ! Qu'est-ce que tu deviens ? Et la petite famille ? C'est que ça a dû pousser, tout ça, depuis le temps !

Une fois qu'Aimé Brichot eut laconiquement – mais gentiment – répondu à ces questions d'ordre privé, Alain Dubois parut réaliser que Corentin et lui ne devaient pas avoir poussé jusqu'à son service uniquement pour lui donner des nouvelles de Jeannette Brichot, ainsi que des trois enfants : Rose et Colette, les jumelles, et Charles, le petit dernier.

— Mais, au fait, qu'est-ce qui vous amène ?

Boris Corentin lui expliqua succinctement leur problème de corps sans identité.

— Eh bien ! on va voir ça ! fit Alain Dubois, en les entraînant vers son bureau.

— Vous avez toujours votre double fichier, avec les fiches cartonnées, de différentes couleurs suivant les années ? demanda naïvement Aimé Brichot.

La dernière fois qu'il était venu ici, pour les besoins d'une enquête, il se

souvenait que c'était comme ça que fonctionnaient les dispas. Les douze policiers du service disposaient en effet de deux fichiers. Dans le premier, se trouvaient les fiches des personnes signalées disparues, avec tous les renseignements les concernant, classées par ordre alphabétique et de couleurs différentes suivant l'année de la disparition.

Dans le second fichier étaient répertoriés les cadavres inconnus. Et c'est le croisement quotidien entre les deux qui permettait aux policiers du service de résoudre un grand nombre des cas qui leur étaient soumis.

Mais, pour l'heure, le commandant Dubois s'immobilisa, pivota vers Aimé Brichot et le toisa avec hauteur.

— Tu nous prends pour des rescapés de la préhistoire policière ? demanda-t-il, l'air sincèrement choqué par la question. Tu nous vois en train de manipuler encore des fiches cartonnées ? Tout est informatisé, évidemment !

Alain Dubois se radoucit brusquement et se fendit d'un petit sourire pétillant de malice, avant d'ajouter, sur le ton de la confiance :

— Cela dit, je dois reconnaître que nous ne sommes ni plus ni moins efficaces, depuis que nous avons sauté à pieds joints dans le XXI^e siècle ! Bon, on va commencer par voir si l'Identité Judiciaire nous a déjà balancé la photo de votre fille par l'intranet...

Alain Dubois se mit à pianoter sur le clavier de son ordinateur, les deux autres policiers restant debout derrière son fauteuil à roulettes.

Quelques photos de corps sans vie se mirent à défiler lentement sur l'écran. « Spectacle plutôt déprimant », jugea Aimé Brichot...

— Voilà ! c'est elle ! s'écria brusquement Corentin, en voyant apparaître la quatrième photo.

— Bon, eh bien ! maintenant, il n'y a plus qu'à comparer avec ce que nous avons en magasin, comme jeunes femmes disparues depuis... Depuis quand, au fait ?

— D'après le légiste, elle serait morte depuis une petite quinzaine de jours, le renseigna Boris Corentin.

— OK, on va ratisser large et prendre le fichier des quatre dernières semaines, décida Alain Dubois, en changeant de fichier électronique. Pour peu qu'on ait de la chance et que ça veuille rigoler un peu...

La chance fut au rendez-vous. Après deux ou trois fausses pistes, ils tombèrent sur la fiche d'une certaine Bérangère Thorillon. Fiche bien entendu accompagnée d'une photo. Et, malgré l'état du cadavre, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait bien d'une seule et même personne.

Il y avait également le nom et les coordonnées de la personne qui, dix-huit jours plus tôt, avait signalé la disparition de Bérangère Thorillon : sa colocataire, une certaine Cécile Corbières.

— Je vous imprime la fiche ? proposa Alain Dubois, en lançant l'impression sans attendre la réponse. Vous savez qu'il va quand même falloir faire toutes les vérifications d'usage pour être certain qu'il s'agit bien de la même personne. Avant de prévenir la famille...

Ça, prévenir la famille, c'était loin d'être le moment le plus agréable, dans la vie d'un policier...

— On reprend le dossier, donc on s'en occupera, soupira Boris Corentin, au soulagement visible d'Alain Dubois. En tout cas, merci pour ton aide, mon vieux.

— De rien, c'est toujours un plaisir d'aider des collègues qui ne sont pas foutus de se tirer du caca tout seul ! plaisanta le chef des dispas, histoire de détendre l'atmosphère. Embrasse ta femme et tes mômes pour moi, Mémé !

— N'y manquerai pas, assura Brichot, juste avant de prendre congé.

Corentin et lui reprirent le couloir arrondi dans l'autre sens, escortés par Alain Dubois, qui tenait à jouer les hôtes parfaits. Devant l'ascenseur, ils se retrouvèrent nez à nez avec une superbe rousse, en jean moulant, tee-shirt échancré et blouson ouvert.

— Angélique, je te présente mes amis Boris Corentin et Aimé Brichot, présenta Dubois. Messieurs, voici le lieutenant Angélique Valhubert, la bombe anatomique du service : tous les disparus rêvent d'être retrouvés par elle !

— Pas que les disparus... ajouta galamment Boris, en plongeant son regard dans les magnifiques yeux bleus de la jeune policière.

— Méfiez-vous, c'est une féministe acharnée ! avertit Alain Dubois, avec un large sourire.

— Quand tu auras fini de me tailler des costards, Alain, tu le diras ! répliqua Angélique Valhubert, en soutenant sans faiblir le regard appuyé de Corentin.

Ils prirent l'ascenseur tous les trois, sans que Boris et Angélique ne se quittent une seconde du regard. Une fois sur le trottoir, la jeune femme murmura :

— Si, un de ces jours, vous vous décidez à disparaître, arrangez-vous pour que ce soit un jour où je suis de service, commandant Corentin !

— Vous n'avez qu'à me laisser votre numéro de portable, comme ça je pourrai même vous indiquer où je me cache... répondit-il du tac au tac.

Angélique Valhubert eut un petit rire de gorge, fit involontairement saillir sa volumineuse poitrine, avant de murmurer, sur une dernière œillade :

— Je suis bien certaine que vous êtes assez grand garçon pour le trouver tout seul, mon numéro. Il faut se donner un peu de mal, dans la vie, vous ne croyez pas ?

Et, là-dessus, elle pivota sur les talons et s'éloigna en roulant un peu trop

des hanches, bien consciente d'être suivie du regard par les deux hommes.

— Quelle allumeuse, celle-là ! souffla Brichot, quand elle se fut éloignée.

— Mais non ! Faut toujours que tu vois le mal partout ! protesta Corentin en souriant. C'est juste une fille qui aime le contact humain, voilà tout !

— Et maintenant, tu comptes faire quoi ? reprit Brichot, un brin sarcastique. Tu lui cours aux fesses ou tu continues l'enquête avec moi ?

— Maintenant, on file direct chez Cécile Corbières, la colocataire de Bérangère Thorillon ! décréta Boris Corentin, redevenu instantanément sérieux.

CHAPITRE III



Les yeux mi-clos, mais le cœur battant à tout rompre, Julie Berger se laissait bercer par le doux ronron du taxi, roulant tranquillement dans les rues de Paris, libérées de leurs habituels « bouchons » pour cause de vacances de Pâques.

Et puis, il était tout de même près de neuf heures et demie du soir, mine de rien.

Mais rien de tout ça n'avait d'importance à ses yeux. La seule chose qui comptait, c'est que la Mercedes gris clair l'emportait vers Nicolas.

Sans vraiment se l'avouer, Julie avait passé toute la journée dans les

transes de l'attente. Depuis le moment où elle avait quitté l'hôtel Saint-Pierre, après y avoir passé une nuit solitaire mais passablement agitée, elle s'était sentie nerveuse, irritable, tendue à l'extrême.

À la boutique, elle n'avait raté aucune occasion de passer ses nerfs sur les livreurs, son apprentie, et même certains clients, ce qu'elle ne faisait jamais d'habitude.

Au petit bistrot, typiquement parisien, où elle déjeunait le plus souvent, elle avait rabroué Christine, la gentille serveuse qu'elle aimait pourtant bien, à cause d'une simple histoire de pot à moutarde vide...

Vers sept heures moins le quart, peu de temps avant la fermeture de la parfumerie, se sentant incapable de passer la soirée seule, elle avait appelé sa copine Corinne, pour qu'elles se fassent un cinoche ensemble. Corinne avait dit oui.

Sauf que, cinq minutes après, le téléphone avait sonné, sur le petit comptoir de la boutique. Julie avait senti comme une digue se rompre en elle, en reconnaissant la voix chaude de Nicolas Sauveterre. D'un seul coup, tout le stress et la tension de la journée s'étaient évacués.

— J'espère que ma gazelle a passé une bonne journée ? s'était enquis Nicolas, mais d'un ton qui n'appelait pas de réponse particulière. Sois prête à neuf heures et quart : une voiture t'attendra en bas de chez toi pour te conduire jusqu'à moi : ne me fais pas attendre...

Et il avait raccroché, sans lui laisser l'occasion de placer un mot ! Bizarrement, Julie avait trouvé cette manière de l'inviter tout à fait naturelle, et aucune rébellion ne l'avait animée contre des pratiques aussi « machistes ».

Après avoir annulé sa soirée cinéma avec Corinne, sans même prendre la peine d'inventer une excuse plausible, tellement son agitation était grande, Julie avait ensuite foncé chez elle pour se préparer comme il convenait à ce rendez-vous qu'elle n'osait même plus espérer, après le « lapin » de la veille, à l'hôtel Saint-Pierre.

Après de longues hésitations devant ses placards grand ouverts, elle s'était décidée pour la robe longue et moulante, en fin lainage noir, qu'elle mettait très rarement, parce qu'elle la trouvait un peu trop « habillée ». Ce qui était une façon de parler, dans la mesure où la robe en question était fendue sur la cuisse droite pratiquement jusqu'à l'aîne, et que, devant, son décolleté laissait à nu une bonne moitié de sa somptueuse poitrine. Jouant la sobriété, Julie l'orna d'un simple clip d'argent, au-dessus du sein gauche, à l'exclusion de tout autre bijou.

Et, bien entendu, elle n'oublia pas de déposer une goutte de « Paris », le parfum d'Yves Saint Laurent, derrière chacune de ses oreilles...

Lorsqu'elle était descendue de son petit appartement, il était à peine neuf heures dix, mais le taxi était déjà là à l'attendre. Le chauffeur avait dû être correctement briefé, car il démarra dès qu'elle fut installée, sans rien lui

demander...

Julie ne rouvrit les yeux que lorsqu'elle prit conscience que la Mercedes venait de s'arrêter. Elle constata qu'elle se trouvait dans un quartier très chic, très « bourgeois », juste devant les grilles ouvertes d'une « villa », une courte voie privée, fermée aux deux extrémités par de hautes grilles de fer forgé, et bordée de chaque côté par des maisons luxueuses, aux allures d'hôtels particuliers.

— Numéro 12, lui indiqua laconiquement le jeune chauffeur de taxi, avec un petit geste de la main droite, pour lui signifier qu'il n'acceptait pas d'argent pour la course, qui avait dû être réglée au préalable.

Julie Berger sortit du taxi et, les jambes un peu tremblantes, pénétra dans la voie privée, en rabattant devant sa poitrine les pans du manteau de fourrure claire qu'elle s'était décidée à revêtir, pour se protéger du froid qui persistait, malgré les timides percées du printemps.

Elle sentit son cœur se mettre à battre plus vite et plus fort, lorsque, sur le perron d'une superbe maison de style 1930, élevée sur trois niveaux, elle reconnut Nicolas Sauveterre qui l'attendait, en fumant une cigarette. Tout en continuant de marcher dans sa direction, elle admira sa silhouette élancée et souple, superbement mise en valeur par le costume gris perle, en soie sauvage, visiblement fait sur mesure, et par la fine chemise blanche, au col largement ouvert sur son torse imberbe, « façon BHL ».

Nicolas la laissa grimper les quatre marches du perron, sans daigner venir à sa rencontre. Lorsqu'ils furent l'un en face de l'autre, il la prit par les épaules et déposa un baiser très léger, à peine plus appuyé qu'un souffle, à la base de son cou.

— J'aime beaucoup ton nouveau parfum... murmura-t-il, avec un petit sourire tendre, qui fit littéralement fondre la jeune femme. Viens, le dîner nous attend...

Julie aurait aimé qu'il la prenne par les épaules, qu'il la serre contre lui et l'entraîne vers l'intérieur de la maison ; ou au moins qu'il saisisse sa main dans la sienne.

Au lieu de ça, Nicolas pivota sur lui-même et s'engouffra à l'intérieur, sans se soucier si elle le suivait ou non.

Julie en ressentit une certaine tristesse, mais, en même temps, la sensation troublante d'être totalement à la merci de cet homme... et de l'accepter.

Son trouble était si grand qu'elle ne vit à peu près rien des différentes pièces et couloirs qu'ils traversèrent ainsi, l'un derrière l'autre, dans le plus parfait silence. Tout juste si elle eut conscience qu'il y avait, partout, des meubles, des bibelots, des tableaux, des tapis et des tentures en abondance. Le tout dans des associations de couleurs chaudes et assez sombres.

Du coup, elle trouva le contraste plutôt violent, lorsqu'ils pénétrèrent enfin dans une très vaste salle à manger, de couleur très claire, éclairée à profusion,

aux murs nus, et pratiquement vide de tout meuble.

Seule trônait, au milieu, une grande table ovale, faite d'une épaisse plaque de verre légèrement fumé, reposant sur un socle métallique central qui, peu avant le sol, se séparait en quatre volutes de fer forgé.

La table supportait deux gros chandeliers d'argent, comportant chacun huit bougies allumées, et deux couverts dressés, un à chaque extrémité. Les notes légères d'un piano – dans lesquelles Julie crut pouvoir reconnaître du Mozart – se faisaient entendre, mais sans qu'aucun appareil stéréo ne soit visible.

Julie faillit pousser un petit cri de surprise, lorsqu'elle découvrit brusquement, à sa droite, un vieillard immobile, vêtu d'un habit sombre, le visage totalement inexpressif, surmonté de cheveux blancs et rares. Il était tellement maigre et parcheminé, le regard tellement fixe, qu'elle eut l'impression de se trouver en présence d'une momie que l'on aurait mise debout et appuyée contre le mur.

Mais, soudain, sur un imperceptible signe de tête du maître des lieux, la momie s'avança vers l'invitée. Tellement silencieusement que Julie eut l'impression qu'il flottait en apesanteur, à quelques millimètres du vieux parquet, impeccablement ciré.

— Albert va s'occuper de nous durant le dîner, indiqua Nicolas, avec un sourire qui fit fondre Julie. Mais, avant, donne-lui tes vêtements...

Sur le coup, Julie n'accorda aucune importance à cet étrange pluriel...

Albert l'aïda à ôter son manteau, le plia sur son bras gauche et resta là, à attendre.

Les notes de piano venaient de s'éteindre doucement, aussitôt remplacées par les accords lents d'un quatuor à cordes.

Julie allait se diriger vers la table, mais Nicolas l'arrêta d'un simple geste de la main.

— Je voudrais que tu te mettes nue, avant de passer à table... murmura doucement le maître de maison, sur un ton parfaitement naturel.

Julie le dévisagea d'un air éberlué, croyant avoir mal entendu ou mal compris :

— Pardon ? Vous avez bien dit que je... Mais vous êtes complètement fou !

Bien que lui le fasse depuis le début, elle ne parvenait pas à tutoyer Nicolas.

— Je voudrais que tu te mettes nue, avant de passer à table... se contenta de répéter ce dernier, exactement sur le même ton presque négligent.

Sans rien dire, Julie reprit son manteau d'un geste brusque, tourna les talons et se dirigea vers la porte, bien décidée à ne pas céder à cette « lubie ».

Dans son dos, la voix de Nicolas s'éleva de nouveau, toujours aussi

calme :

— Si tu franchis le seuil de cette pièce, ma belle gazelle, je ne te reverrai plus jamais...

Alors, il se passa quelque chose, dans le cerveau de Julie Berger. Comme un déclic majeur, qui la fit passer de l'autre côté d'une frontière invisible, dont elle ne soupçonnait même pas l'existence, jusqu'à maintenant.

Elle réalisa, avec une intensité incroyable, qu'elle était devenue incapable d'accepter l'idée d'être rejetée par cet homme. Qu'en l'espace de quarante-huit heures, il lui était devenu aussi indispensable que l'air qu'elle respirait, que l'eau qu'elle buvait.

Dans le même temps, elle eut l'impression que, hors de cette pièce, loin de la présence de Nicolas, le monde était devenu glacial, hostile.

Le visage brûlant, la respiration rapide, la vue à demi brouillée, Julie fit demi-tour et revint vers les deux hommes immobiles, le regard fixe et lointain. Avec un geste raide d'automate, elle tendit son manteau au majordome, qui s'en saisit et le remit sur son bras gauche.

Puis, avec des mouvements un peu saccadés, maladroits, Julie entreprit de se débarrasser de sa robe, qu'elle laissa glisser sur le parquet, obligeant le vieux domestique à se baisser pour la ramasser.

Elle ne portait plus que sa culotte de dentelle noire. Elle bomba le torse, pour faire saillir sa poitrine nue, dont les mamelons étaient totalement érigés, et fixa Nicolas Sauveterre d'un air de défi.

Mais le regard dont il l'enveloppa lui fit aussitôt baisser les yeux, et elle sentit le rouge lui empourprer tout le visage, comme une gamine prise en faute.

Vaincue par ce seul regard, elle glissa ses doigts entre sa peau satinée et l'élastique de sa culotte, afin de faire glisser son ultime vêtement jusqu'à ses pieds.

Une nouvelle fois, Albert se baissa pour la ramasser. Son visage de momie était toujours aussi inexpressif, comme s'il n'avait pas réalisé qu'une superbe jeune femme se pavanait entièrement nue, à quelques centimètres de ses yeux. Ou comme si cela ne l'intéressait absolument pas.

Ce qui, du reste, était peut-être le cas.

— Tu es magnifique, ma gazelle, murmura Nicolas, en s'approchant d'elle de sa démarche féline. Maintenant, nous pouvons passer à table...

Ce disant, il lui effleura distraitement la hanche droite du bout des doigts. Et ce contact fugitif suffit pour faire naître une boule de chaleur au creux du ventre de Julie.

Nicolas lui tira galamment sa chaise et elle s'assit. Dans le mouvement qu'elle fit, ses seins oscillèrent lourdement, avant de retrouver leur forme initiale, les mamelons toujours dressés.

— Albert, vous pouvez servir... murmura Nicolas, une fois qu'il eut pris place, à l'autre bout de la table.

Toujours aussi impassible, malgré le spectacle du corps nu de Julie, que la table de verre lui permettait de découvrir entièrement, le vieux majordome saisit une carafe en cristal de Bohême, à demi emplie d'un vin blanc aux superbes reflets d'or. Il versa délicatement le breuvage dans le verre de Julie, qui le porta ensuite à ses lèvres, d'une main qui tremblait très légèrement.

— Puligny-Montrachet 2001, annonça Albert, d'une voix atone, mais étonnamment jeune, par rapport à son physique de vieillard.

D'un petit signe de tête, Julie fit signe que le vin lui convenait. Ce qui était la moindre des choses, car il était véritablement parfait.

— Sais-tu que j'ai rêvé de ce moment dès la première seconde où je t'ai vue apparaître, à ce dîner stupide ? dit alors Nicolas, à l'autre bout de la table. Je veux dire : de ce moment précis. Celui où, merveilleusement nue en face de moi, tu allais tremper tes lèvres dans le vin. Comme une promesse de bonheur... Ou une sensualité lentement absorbée, gorgée après gorgée... Ce vin qui circule dans ton corps magnifique, c'est un peu moi, c'est l'esprit de mon amour, l'expression physique de mon désir pour toi, ma belle gazelle...

Et Nicolas continua sur ce ton durant tout le dîner. Totalement sous le charme de cette voix qui la caressait sans relâche, qui s'insinuait en elle, et aussi étourdie par les différents vins qu'Albert versait dans son verre, Julie ne prêta qu'une attention distraite aux mets qu'on lui servit, pourtant tous plus remarquables les uns que les autres.

Elle se sentait littéralement envahie par l'amour que Nicolas instillait en elle avec une habileté et une efficacité diaboliques. Elle avait envie de lui, envie à en hurler. Et le fait d'être nue en face de lui ne contribuait pas à calmer ses sens en complète effervescence.

Il lui aurait demandé de ramper jusqu'à lui, de dégrafer son pantalon et de prendre son sexe dans sa bouche, sous les yeux du vieux majordome, elle l'aurait fait sans la moindre hésitation. Et, même, elle espérait de plus en plus violemment qu'il lui demande quelque chose dans ce genre-là.

Ou même pire...

Il n'y eut qu'une brève rupture dans l'enchantement parfait du dîner. À un moment, alors qu'Albert venait juste de desservir l'effilochée de homard aux agrumes, un cri frappa les tympans de Julie, venu des profondeurs de la maison, mais impossible à localiser.

C'était plutôt un grognement qu'un cri, d'ailleurs. Une sorte de grognement animal, plus plaintif que menaçant.

D'abord, ni le maître de maison ni le majordome ne parurent l'avoir entendu, et Nicolas continua de parler à Julie comme si de rien n'était.

Mais, moins d'une minute après, le même cri se reproduisit, en plus fort,

plus présent.

Cette fois, Julie crut voir une ombre de contrariété assombrir furtivement le visage de son hôte.

Finalement, Nicolas se leva et se dirigea vers la porte de la salle à manger. En passant près de Julie, il se pencha vers elle et l'embrassa à la base du cou, ce qui la fit violemment frissonner et rendit les pointes de ses seins encore plus saillantes.

— Un ami a insisté pour que je garde son chien ici, durant un jour ou deux, et je n'ai pas pu lui refuser ce petit service, expliqua Nicolas, d'un ton parfaitement naturel. Je vais aller nourrir cette brave bête et je reviens tout de suite. Sois sage, en m'attendant, ma belle gazelle...

Effectivement, Nicolas avait réapparu trois ou quatre minutes plus tard, et plus aucun cri ni grognement n'était venu perturber la suite du dîner...

À présent, Albert venait de faire disparaître les assiettes à dessert. Julie, le cœur battant et le corps en feu, se disait que, maintenant, c'est sûr, les choses sérieuses allaient pouvoir commencer, entre Nicolas et elle.

Elle avait l'impression que jamais elle n'avait désiré un homme avec autant d'intensité. Et, en plus, c'était un désir d'une nature différente de ce qu'elle était habituée à ressentir dans ces cas-là.

Elle avait envie que Nicolas la fasse sienne. Totalemment. Au sens propre du terme. Qu'il se saisisse de son corps, de son esprit, de sa vie tout entière, et qu'il en fasse ce que bon lui semble. Elle désirait ardemment qu'il exige d'elle des choses hors du commun, difficiles, dégradantes même, afin que, en acceptant de s'y soumettre, de lui obéir, elle puisse lui prouver la force et la qualité de son amour.

Lorsque Nicolas se leva enfin de table, Julie sentit ses jambes flageoler sous la table, et son sexe se gonfler comme un fruit trop mûr.

C'était maintenant ! Il allait s'emparer d'elle et user de son corps ! Elle allait enfin connaître l'extase dont l'attente la faisait palpiter depuis deux jours !

Nicolas lui prit doucement la main pour l'aider à se lever de sa chaise. Julie était déjà prête à se blottir entre ses bras, contre son torse à la fois fin et puissant.

C'est alors qu'Albert, invisible depuis quelques minutes, réapparut dans la salle à manger.

Avec le manteau de Julie plié sur son bras gauche.

Celle-ci leva vers Nicolas des yeux aux pupilles dilatées par une appréhension muette.

— J'ai passé un merveilleux moment en ta compagnie, ma belle gazelle, murmura Nicolas, en lui effleurant la joue du bout de l'index, mais, maintenant, il est temps d'aller te coucher. Nous nous reverrons très bientôt,

n'ait pas peur...

D'un coup, Julie eut l'impression que tout l'univers s'écroulait sur sa tête. Nicolas la rejetait ! Il la renvoyait impitoyablement dans les ténèbres extérieures, loin de lui ! Et sans lui avoir fait l'amour !

Elle était tellement abasourdie, qu'elle ne trouva même pas la force de protester. Sa poitrine nue se soulevait et s'abaissait au rythme rapide de sa respiration. D'un geste machinal, elle saisit le manteau que lui tendait le vieux majordome, toujours aussi impassible.

C'est seulement lorsque sa main se referma sur la douce fourrure que Julie s'aperçut qu'Albert ne lui avait rien rapporté d'autre.

— Et mes vêtements ? souffla-t-elle, saisie soudain de l'espoir fou que Nicolas ne souhaitait pas qu'elle le quitte, qu'il voulait juste la voir nue sous son manteau de fourrure ; qu'il s'agissait d'une petite mise en scène érotique.

— Tes vêtements ? répondit le maître des lieux, d'un air sévère. Ils ne te vont pas, ils restent ici...

Alors, sans bien avoir conscience de ce qui lui arrivait, Julie enfila son manteau et suivit Nicolas jusque sur le perron. Une fois à l'air libre, toute frissonnante sous sa fourrure, elle constata que le même taxi qui l'avait amenée l'attendait pour la reconduire. Sauf que, cette fois, il s'était avancé jusqu'au bas de la maison, au lieu de stationner au-delà de la grille barrant la voie privée. Et que le conducteur se tenait debout près de la porte arrière, tel un chauffeur de maître.

Alors que Julie allait se résigner à quitter cet homme dont elle avait toujours une envie folle, mais résolue à lui obéir en toute chose, Nicolas lui glissa quelque chose dans la main et murmura :

— Je veux que tu les mettes en toi tous les soirs, avant de t'endormir...

Julie baissa les yeux vers sa propre main et se sentit devenir écarlate. Ce qu'elle tenait, c'était un jeu de boules de geisha, ce *sex toy* d'origine japonaise qui, à ce que lui avaient raconté deux ou trois de ses copines, procuraient des sensations absolument irrésistibles, lorsqu'on les glissait dans son intimité...

Le fait que le chauffeur de taxi n'ait rien perdu de l'échange qui venait d'avoir lieu accrut la gêne de Julie, dans un premier temps.

Mais, presque aussitôt, elle se sentit envahie par un plaisir nouveau, presque de la fierté, à l'idée que cet homme inconnu savait désormais à quel point elle se soumettait aux désirs de celui qu'elle commençait à appeler son maître.

D'autant plus que, sans qu'elle y prenne garde, son manteau s'était ouvert et que le taxi ne se privait pas de reluquer son corps nu de ses petits yeux luisants.

— Dors bien, ma gazelle... lui murmura Nicolas à l'oreille, en glissant furtivement ses mains sous le manteau, la faisant intensément frissonner. Je

t'appelle demain, si je peux... Sinon, ce sera un peu plus tard...

Bref, comprit Julie sans songer à se rebeller, il entendait qu'elle reste à sa complète disposition, mais sans rien lui promettre de sûr, de concret, histoire de mieux assurer son emprise sur elle.

Ce qui convenait parfaitement à la jeune femme, qui, bizarrement, vit dans cette attitude une sorte de preuve d'amour supplémentaire.

Après un ultime regard, intense, presque désespéré, en direction de Nicolas, elle s'enfouffra à l'arrière du taxi, qui démarra aussitôt.

En se retournant, Julie vit, à travers la lunette arrière, la silhouette immobile de Nicolas s'amenuiser, puis disparaître brutalement, lorsque la Mercedes obliqua à droite, au sortir de la voie privée.

Elle se laissa retomber sans force sur la banquette de cuir, le souffle court, des larmes plein les yeux. Sans se soucier du fait que son manteau était à présent complètement ouvert et qu'elle était donc pratiquement nue dans le taxi qui l'emportait à travers le Paris nocturne.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes, à cause d'une brusque embardée de la voiture pour éviter la bordure du trottoir, que Julie s'aperçut que le chauffeur conduisait les yeux braqués sur son rétroviseur panoramique intérieur plutôt que sur la chaussée.

Alors, un sourire de défi se forma sur les lèvres pulpeuses de la jeune femme. Sans quitter des yeux ceux de son chauffeur, par l'intermédiaire du rétroviseur, elle ressortit les boules de geisha qu'elle avait glissées dans sa poche.

Elle les fit d'abord rouler autour des mamelons dressés de ses seins lourds, avant de les faire descendre le long de son ventre nu et palpitant.

Sur le siège avant, le jeune conducteur avait crispé ses mains sur le volant et respirait plus bruyamment, depuis une minute ou deux...

Durant un petit moment, Julie s'amusa à effleurer les pétales humides de son intimité avec les boules oblongues, remontant jusqu'au haut de la fente amoureuse pour titiller brièvement le petit bourgeon dur qui y était niché, avant de redescendre plus bas, dans les moiteurs féminines.

À présent, au volant, le chauffeur gémissait carrément de désir. Mais Julie était certaine qu'il ne tenterait aucun geste déplacé envers elle ; certaine que l'autorité naturelle de Nicolas serait suffisante pour l'en dissuader.

Enfin, après une ultime hésitation, dévorée des yeux par l'homme qui la conduisait, elle ouvrit grand les jambes et enfonça doucement les boules de geisha au plus profond de son intimité, tandis qu'un long soupir de bien-être s'exhalait de sa gorge tendue.

Alors, Julie Berger eut l'impression enivrante ; que, cette fois, elle appartenait réellement à Nicolas Sauveterre.

Et qu'elle ne pourrait plus jamais se défaire de sa délicieuse emprise...

CHAPITRE IV



— T'es quand même gonflé de te garer là, je trouve, juste sous le panneau d'interdiction, fit remarquer Aimé Brichot, sur un ton paisible.

— M'en fous ! répondit Boris Corentin, d'une voix tout aussi tranquille, en coupant le contact. On ne va quand même pas se taper un troisième tour de pâté de maisons, si ? Déjà qu'avec l'aberration du nouveau plan de circulation, on a mis plus de vingt-cinq minutes pour venir du 36 jusqu'au 15^e, on ne va quand même pas passer la matinée dans la voiture ! Ah, vraiment, merci Monsieur le Maire, je te jure...

C'était la grande affaire des Parisiens – et des banlieusards – depuis quelques années : à cause des « ayatollahs verts », comme leurs détracteurs appelaient les adjoints écolos au maire de la capitale, circuler dans Paris devenait chaque jour un casse-tête plus éprouvant que la veille...

À peine Corentin et Brichot furent-ils sortis de leur Peugeot 307 de service, que deux contractuels – un mâle et une femelle de l'espèce... – leur fondirent dessus, l'air rogue et le carnet à souches en bataille.

Avant qu'ils aient eu le temps d'ouvrir la bouche, histoire de couper court, Boris Corentin leur brandit sa plaque de policier sous le nez. La femelle devint immédiatement tout sourire et tout miel, tandis que le mâle, sans doute pour préserver sa dignité de dominant, prenait un air pincé et hautement

réprobateur.

— On ne devrait pas en avoir pour très longtemps, leur signala aimablement Aimé Brichot. Vous gardez un œil dessus ? Il y a tellement de malfaisants, de nos jours...

— Y a pas de souci ! affirma la grande blonde qui, lorsqu'elle souriait, devenait presque jolie.

En pressant le pas pour rejoindre sa flèche, qui s'était déjà engouffrée dans le hall d'un immeuble sans charme, moderne mais déjà vieillot, Aimé Brichot eut quand même le temps d'entendre le mâle dominant bougonner dans son dos :

— Quand je pense que c'est eux qui devraient donner l'exemple, ça me troue le cul, moi !

« La classe de la pensée, songea Aimé, amusé, le raffinement dans l'expression... »

Il fut content de découvrir Corentin maintenant la porte de l'ascenseur ouverte en l'attendant : d'habitude, avec sa manie du sport et de l'effort physique, Boris était plutôt du genre à l'entraîner vers les escaliers, y compris lorsque, comme c'était précisément le cas aujourd'hui, ils se rendaient au cinquième étage...

La veille, en quittant l'institut médico-légal, ils avaient cherché à joindre Cécile Corbières, l'ex-colocataire de Bérangère Thorillon, qui avait signalé sa disparition à la police du 15^e arrondissement, où elles partageaient un trois-pièces, rue de la Convention. Mais la jeune femme n'avait répondu à leurs multiples appels que le soir, vers dix heures. Et leur avait expliqué qu'elle revenait tout juste de Province et que, en plus, elle s'était fait « taxer » son portable dans le train, pendant le trajet aller.

Bref, les deux policiers avaient dû repousser leur entrevue au lendemain matin, onze heures.

Il y avait trois portes, sur le palier du cinquième étage. Comme deux portaient des noms qui ne les intéressaient pas, Boris Corentin enfonça le bouton de sonnette de celle qui n'en comportait aucun.

De l'intérieur leur parvenait une musique pas désagréable, du genre « jazz moderne cool ». Ce qui, aux oreilles sensibles et peu tolérantes – pour ne pas dire carrément réactionnaires... – d'Aimé Brichot, valait toujours mieux que le rap ou autres aberrations sonores de « djunes »...

Corentin dut sonner une seconde fois, avant que la porte s'ouvre enfin. Sur une grande blonde vêtue d'un peignoir de bain rose, une serviette nouée dans ses longs cheveux mouillés. Visiblement, Cécile Corbières sortait tout juste de la douche ou du bain.

Incorrigible (a) mateur de jolies femmes, Boris nota que le peignoir en question, noué à la hâte, laissait entrevoir la naissance d'une poitrine qui avait

l'air dodue et ferme à souhait. Quant au renflement de la croupe, qu'il pouvait apercevoir du coin de l'œil, en louchant quelque peu, il semblait tout aussi prometteur.

Comme, en plus, Cécile Corbières avaient d'immenses yeux noisette, des pommettes haut placées et légèrement saillantes, un petit nez à peine retroussé et une grande bouche couleur cerise, Boris lui accorda mentalement, et sans hésiter, un sauf-conduit permanent et prioritaire pour son lit de célibataire, si jamais l'occasion s'en présentait...

— Excusez-moi, je suis à la bourre grave... les accueillit la jeune femme, d'une voix joyeuse d'adolescente, alors qu'elle devait avoir pas loin de 25 ans. Entrez, je crois qu'il me reste du café chaud de mon petit-déj '...

En pénétrant dans le salon commun aux deux colocataires, dont les murs étaient constellés de posters et de photos, principalement de chanteurs et chanteuses en vogue, Boris se dit que Cécile avait l'air d'une grande fille toute simple, sympathique, heureuse de vivre, bien dans ses pompes, d'un naturel gai et enjoué.

Une gaîté qu'il allait malheureusement devoir faire voler en éclats rapidement...

Effectivement, deux minutes plus tard, Cécile Corbières sanglotait dans l'un des deux fauteuils du salon, sous l'œil vaguement embarrassé des deux policiers, installés dans le canapé en face d'elle.

— Pauvre Bérangère ! balbutia la jeune femme pour la troisième fois, entre deux sanglots. Elle était si... Elle était tellement... C'est odieux ! C'est injuste ! C'est vraiment... C'est...

Oui, bien sûr, le meurtre de Bérangère Thorillon, c'était tout ça, tout ce que la pauvre Cécile n'arrivait pas à exprimer et qui la brûlait à l'intérieur. Bérangère qui, sans doute, devait être elle aussi une jeune femme heureuse de vivre, regardant l'avenir avec confiance et appétit, aimant rire, faire l'amour... Mais qui, un jour, avait eu la malchance de croiser la route d'un dangereux malade. Et tout s'était arrêté pour elle.

Seulement, pour les autres, la vie continuait... et l'enquête de Corentin et Brichot aussi.

— Mademoiselle Corbières, dit Boris, aussi doucement qu'il le put, je comprends ce que vous pouvez ressentir. Mais pleurer et vous torturer ne fera pas revenir votre amie Bérangère, vous le savez bien... Par contre, il y a une chose que vous pouvez faire, c'est nous aider à coincer le salopard qui a fait ça.

Les sanglots de Cécile Corbières cessèrent comme par enchantement. Elle releva vers les deux hommes son visage ravagé par les larmes et les regarda sans paraître comprendre ce que Boris venait de dire.

— Vous aider ? Mais comment ? Je ne sais rien du tout, moi ! Qu'est-ce que je pourrais vous...

— Mademoiselle Corbières, écoutez-moi bien, la coupa Corentin, doucement mais avec une irrésistible autorité dans le ton de sa voix. L'aide que vous pouvez nous apporter nous sera précieuse, même si vous n'en avez pas conscience. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous parler de Bérangère. Le plus simplement possible : comment elle vivait, quelles étaient ses distractions habituelles, qui elle fréquentait, etc.

— Tenez, par exemple, enchaîna Aimé Brichot, voyant que Cécile Corbières était devenue plus attentive et en oubliait de pleurer, vous pourriez nous dire si, ces derniers temps, elle vous avait paru différente, plus renfermée, ou au contraire exaltée. Ou encore si elle fréquentait des gens nouveaux, avait démarré des activités inhabituelles, des choses comme ça, vous comprenez ?

Cécile renifla bruyamment, prit conscience de ce qu'elle venait de faire, rougit légèrement, puis sortit un mouchoir en papier de la poche de son peignoir et se moucha, en se détournant légèrement des deux hommes.

— Oui, oui, je comprends... finit-elle par dire, un peu calmée. C'est vrai qu'on était vraiment copines, Bérangère et moi. On se racontait à peu près tout, et même...

Cécile s'arrêta brusquement, comme si une pensée inattendue venait de frapper son esprit.

— Des personnes nouvelles, c'est bien ça que vous avez dit ? reprit-elle, d'une voix différente, plus animée, plus intense. C'est curieux, je n'avais pas pensé à faire le rapprochement, jusqu'à maintenant...

Boris Corentin s'avança jusqu'au bord du canapé et se pencha vers elle :

— Fait le rapprochement avec quoi, Mademoiselle Corbières ? demanda-t-il, d'une voix aussi douce que possible, histoire de ne pas la brusquer.

La jeune femme le regarda dans les yeux et, pour la première fois depuis de longues minutes, un pâle sourire, encore mal assuré, éclaira son visage.

— Ça vous embêterait de m'appeler Cécile, plutôt que Mademoiselle Corbières ? J'ai l'impression d'avoir dix ans de plus, à chaque fois !

— Va pour Cécile ! acquiesça Boris, en lui rendant son sourire. Donc, je vous demandais...

— Oui, le rapprochement ! le coupa Cécile, qui s'animait de plus en plus.

En elle, l'excitation et la curiosité étaient en train de faire refluer – au moins momentanément – le chagrin. Merveille de la jeunesse...

— Depuis quelques semaines, reprit Cécile, Bérangère connaît... Je veux dire : *connaissait* un nouveau mec. Un type plus âgé qu'elle, d'après ce que j'ai cru comprendre...

— Vous ne l'avez jamais rencontré ? demanda Aimé Brichot, en triturant machinalement la pointe de sa moustache, entre le pouce et l'index.

— Non, jamais. Il faut dire que c'était une histoire encore toute fraîche,

hein ! Par contre, ce que j'ai trouvé un peu bizarre, c'est que Bérangère m'en parle aussi peu. D'habitude, quand l'une de nous deux flashait sur un mec, elle s'empressait de tout raconter à l'autre. Et, là, rien, ou presque rien.

— Vous ne lui avez pas posé de questions ? demanda Boris Corentin.

— Ben, si, évidemment ! Mais je n'ai pas eu beaucoup de réponses. Des trucs très évasifs, du genre : « C'est un mec vraiment spécial », ou : « Je n'arrive pas à savoir où j'en suis avec lui », et même, une fois : « Par moments, ce type me fait un peu peur, mais en même temps je n'arrive plus à me passer de lui », ou quelque chose d'approchant.

— Est-ce que Bérangère vous a paru changée, à partir du moment où elle s'est mise à fréquenter ce type ? s'enquit Boris Corentin.

— Oui et non... En fait, je crois qu'elle le voyait assez peu. J'ai surtout l'impression que c'était lui qui prenait les initiatives et que Bérangère était un peu à sa disposition, ce qui ne me plaisait pas trop. Enfin, pour elle, je veux dire... Je me souviens, c'est arrivé au moins deux fois : on avait prévu de se faire une petite bouffe toutes les deux, ici, suivie d'une petite soirée tranquille. Arrivait un coup de fil de ce mec et Bérangère me plantait là pour filer au rencard que Nicolas venait de lui donner. J'avoue que j'appréciais moyen !

— Nicolas ? Vous avez bien dit Nicolas ? releva Aimé Brichot, en redressant le buste.

— Oui, c'est son prénom, confirma Cécile, en repoussant une mèche de ses longs cheveux blonds. J'ai entendu Bérangère, une fois, l'appeler comme ça, au téléphone.

Les deux policiers prirent bonne note de l'information...

— Vous avez l'impression que Bérangère s'épanouissait, dans cette relation ? demanda Boris Corentin.

— Oui et non... répondit la jeune femme pour la seconde fois. Elle avait l'air réellement accro, mais, en même temps, je la trouvais changée...

— Changée comment ?

— C'est difficile à dire... Plus renfermée, peut-être... Moins gaie, en tout cas. Normalement, Bérangère, c'était le genre de filles qui se marre tout le temps, à propos d'un rien. Là, elle devenait plus...

— Mélancolique ? suggéra Brichot.

— Oui, quelque chose comme ça. Mais pas seulement. Elle changeait. Comme si quelqu'un d'autre avait pris le contrôle de son esprit. Par exemple, elle avait rapporté ici des fringues très différentes de celles qu'elle portait habituellement. Des sous-vêtements, notamment : des trucs de pute... En plus de ça, elle s'était mise à s'intéresser aux livres anciens, elle me rebattait les oreilles avec ça et je...

— Aux livres anciens ? firent en même temps Corentin et Brichot, tout de suite en alerte.

— Ouais... Elle me parlait d'éditions rares, de bouquins précieux, des trucs comme ça, qui ne l'avaient jamais intéressée avant... et dont, moi, je me foutais carrément !

Les deux policiers échangèrent un bref regard entendu. Le morceau de page de livre déchiré qu'on avait retrouvé dans la main, raidie par la mort, de Bérangère Thorillon commençait à prendre du sens...

— Vous croyez que cet intérêt soudain pour la bibliophilie pourrait venir de ce... Nicolas ? demanda Boris Corentin, les sourcils froncés.

— Et de qui d'autre ? répondit Cécile Corbières, avec un petit haussement d'épaules.

Ni Boris Corentin ni Aimé Brichot ne répondirent à cette question de la jeune femme – question qui n'en était d'ailleurs pas vraiment une.

Il était en effet hautement probable que cet intérêt soudain pour les livres anciens lui avait été communiqué par le mystérieux Nicolas, qui semblait avoir pris, en peu de temps, un grand ascendant sur l'esprit de Bérangère Thorillon.

Du coup, il allait devenir vraiment intéressant d'avoir une conversation sérieuse avec cet homme.

À condition de le retrouver, évidemment.

CHAPITRE V



Avec d'infinies précautions, Nicolas Sauveterre ouvrit le livre que, quelques secondes plus tôt, il avait délicatement extrait du troisième rayonnage de sa bibliothèque. Bibliothèque n'était d'ailleurs pas le mot juste, dans la mesure où les rayonnages couvraient les quatre murs de la pièce, pratiquement du sol au plafond. En fait, ce salon entier n'était rien d'autre qu'une gigantesque bibliothèque, à l'intérieur de laquelle Nicolas aimait se réfugier, parfois durant des heures entières, heures arrachées à la médiocrité bruyante de la vie quotidienne extérieure.

Ici, il avait toujours eu la sensation délicieuse et douce d'être protégé, à l'abri de toutes les agressions possibles – comme à l'intérieur d'un ventre maternel.

Le livre s'ouvrit avec un léger craquement du vieux cuir de sa reliure, en parfait état de conservation, malgré ses trois siècles et demi d'existence.

Aussitôt, le parfum sec du vieux papier monta des pages patinées par le temps et vint chatouiller les narines de Sauveterre, qui, les yeux mi-clos, le huma longuement, avec délices.

Du bout des doigts, il effleura la surface de la page, savourant en connaisseur la finesse du grain du papier, sa douceur très légèrement grenue.

Il connaissait au moins une trentaine de bibliophiles, de par le monde, qui auraient été capables de tuer froidement toute leur famille, pour entrer en possession du livre qu'il tenait entre ses mains en ce moment. Des gens pourtant pacifiques de nature, les bibliophiles...

Mais, là, il ne s'agissait pas d'un simple livre ancien, d'une édition ne valant que par sa rareté. Du reste, le volume que Nicolas Sauveterre caressait, avec autant de volupté que s'il s'était agité d'un corps de femme sublime, n'avait rien de rare, de ce point de vue : il s'agissait d'une édition des *Essais* de Montaigne, sortie des presses de Jean Martin, libraire à Lyon, en 1608. Il devait en exister au moins trois ou quatre douzaines d'exemplaires encore en circulation, un peu partout dans le monde.

Seulement, l'exemplaire que Nicolas Sauveterre avait réussi à se procurer – en échange d'une petite fortune... –, trois ans plus tôt, à Amsterdam, présentait une particularité qui le rendait inestimable.

Environ un siècle après sa sortie des presses de Jean Martin, ce volume avait atterri, vers 1709/1710, entre les mains d'un brillant écolier de 15 ou 16 ans, qui l'avait lu et abondamment annoté à la plume, avec une intelligence hors du commun. Un écolier qui avait noté son nom au haut de la première page, à l'encre violette : François-Marie Arouet.

Lequel allait bientôt devenir célèbre dans l'Europe entière, sous le pseudonyme de Voltaire.

Ce volume – Montaigne annoté par Voltaire ! – était l'un des fleurons de la bibliothèque de Nicolas Sauveterre, parmi d'autres raretés presque aussi

précieuses. Des livres qu'il ne se lassait pas de regarder, caresser, manipuler...

Mais des livres qu'il lisait et relisait, également, contrairement à certains de ses concurrents bibliophiles qui, eux, ne s'intéressaient au livre qu'en tant qu'objet de collection. Pour ceux-là, Sauveterre n'avait que mépris...

Sa passion lui coûtait chaque année des sommes folles, plusieurs dizaines de milliers d'euros, souvent plus de cent mille, même.

Mais Nicolas Sauveterre se fichait de l'argent. À leurs morts – qui s'étaient produites sept ans plus tôt, à moins de six mois d'intervalle –, ses parents lui avaient laissé une fortune considérable, qui se chiffrait en dizaines de millions. Sans parler de l'hôtel particulier qu'il occupait toujours, et de deux ou trois villas somptueuses sur la Côte, ainsi qu'un appartement à New York, donnant sur Central Park – autant de demeures où il ne mettait pratiquement jamais les pieds.

Nicolas ouvrit les yeux et commença à lire le texte qu'il avait sous les yeux :

L'inconstance du bransle divers de la fortune fait qu'elle nous doit présenter toute espèce de visages. Y a il action de justice plus expresse que...

Nicolas Sauveterre fut interrompu dans sa lecture par un grognement plaintif, montant des profondeurs de la maison. Un cri qui le fit tressaillir.

Il ferma le précieux livre un peu trop brusquement, et s'en voulut immédiatement de cette brutalité. Il jaillit hors de son fauteuil, de style anglais, et se dirigea à grands pas vers la porte – porte blindée à triple point : il ne s'agissait pas qu'un malfaisant quelconque puisse venir lui voler les précieux ouvrages que la pièce renfermait...

Mais, pour l'heure, il n'était plus question de lecture et de livres rares.

Car Sylvain avait besoin de lui.

Nicolas Sauveterre descendit le grand escalier tournant, traversa le corridor en faisant involontairement claquer les talons de ses Weston sur le vieux dallage de marbre, et se dirigea vers la petite porte à demi dissimulée sous l'escalier. Qui donnait accès au sous-sol de la maison.

Dès qu'il eut mis le pied sur la première marche de l'escalier de pierre, qui s'enfonçait dans les profondeurs de la terre, Sauveterre ressentit le même petit pincement du côté du cœur qu'il éprouvait depuis toujours, chaque fois lorsqu'il s'apprêtait à aller voir Sylvain.

Sylvain, son frère.

Sylvain, sa croix.

Sylvain, son fantôme...

Du bas de l'escalier, Sauveterre percevait des soupirs, des halètements, des gémissements, et il eut une petite grimace contrariée.

Ce qu'il entendait, ça ne pouvait être qu'une chose : la bande-son d'un

film X. Une fois de plus, Sylvain n'avait pu résister à l'envie de visionner l'un des dix ou douze DVD pornos qu'il avait exigés de son frère aîné.

Dans un premier temps, lorsqu'il avait réussi -avec bien du mal – à comprendre ce que son jeune frère attendait de lui, Nicolas avait trouvé que c'était peut-être une bonne idée, ces films. Ils constitueraient peut-être un exutoire aux pulsions sexuelles de plus en plus impérieuses qui torturaient Sylvain, pratiquement sans relâche maintenant.

Pendant deux ou trois ans, Nicolas avait caressé l'espoir que son frère serait épargné par les affres de la sexualité. Lorsqu'il avait eu 15 ans, puis 16, puis 17, son corps n'avait présenté aucun changement notable et, apparemment, aucun désir n'avait germé dans son cerveau.

Et ça, cette absence de sexualité active, c'était encore, d'après Nicolas, ce qui pouvait arriver de mieux au pauvre Sylvain.

Vu à quoi il ressemblait, le malheureux garçon n'aurait de toute façon aucune chance de trouver un ou une partenaire à sa convenance.

Même en payant le prix fort, Nicolas s'était dit plusieurs fois qu'il n'était pas sûr de pouvoir trouver une prostituée acceptant de s'accoupler avec... avec « ça »...

Dans ces conditions, c'était aussi bien si son frère ne ressentait aucun désir sexuel. Compte tenu du calvaire permanent qu'était sa pauvre existence, ça lui ferait toujours une torture de moins...

Hélas, peu après son 18^{ème} anniversaire, cette sexualité en léthargie s'était brusquement éveillée. Avec une puissance décuplée, sauvage.

Et, depuis un an maintenant, Sylvain ne connaissait plus un instant de repos, littéralement dévoré de l'intérieur par son besoin d'une femme.

Par moments, il en devenait comme fou, enragé, et Nicolas se prenait à avoir presque peur de lui.

C'est pour ça qu'il avait accédé au désir de son frère et lui avait procuré ces DVD pornos. Aujourd'hui, il se demandait si le remède n'était pas pire que le mal : Sylvain passait des heures à se masturber devant l'écran de sa télévision. Il ressortait de ces séances pantelant, épuisés, d'une effroyable tristesse – mais jamais assouvi.

C'est alors que, se rendant compte qu'il ne pouvait pas laisser Sylvain dans cet état, Nicolas avait eu une autre idée. Une idée qu'il jugeait lui-même complètement folle et dangereuse, mais il ne voyait rien d'autre à faire.

Il se sentait d'autant plus désarmé qu'il ne pouvait demander d'aide ni même de conseil à personne.

Pour la simple et terrible raison que, à part le vieil Albert – d'aucune utilité dans ce cas précis –, le monde entier ignorait l'existence de son jeune frère.

Car Sylvain Sauveterre était officiellement mort, 19 ans plus tôt, quelques

heures après sa naissance, qui avait eu lieu ici même, dans l'hôtel particulier familial.

Lorsqu'ils avaient découvert quel monstre ils venaient d'engendrer, Jean-Paul et Geneviève Sauveterre étaient tout de suite tombés d'accord : jamais ils n'accepteraient que cette « chose » qui venait de sortir du ventre de Geneviève puisse être vue par qui que ce soit d'autre qu'eux. Eux, plus leur fils aîné, Nicolas, ainsi que le médecin qui venait de procéder à l'accouchement, et était totalement dévoué à la famille. Jamais ils ne supporteraient que ce monstre difforme et hideux puisse être considéré comme leur fils.

Seulement, les parents de Nicolas avaient des principes religieux extrêmement rigides. Cette vie anormale, monstrueuse, elle sortait tout de même de la main de Dieu, il ne pouvait être question d'y mettre un terme.

Par conséquent, il ne restait qu'une solution : accepter cette croix que le Ciel leur avait envoyée, élever la « chose » du mieux possible, mais en la soustrayant au monde ; aux regards, au dégoût et aux sarcasmes cruels des hommes. En déclarant l'enfant mort-né, avec la complicité du médecin qui l'avait mis au monde.

Ce qui avait été fait.

Quand Jean-Paul et Geneviève Sauveterre avaient disparu, à quelques mois d'intervalle, Sylvain avait 12 ans. C'est Nicolas qui s'était alors retrouvé seul dépositaire de l'effroyable secret de la famille. Et en charge de s'occuper de l'être qui continuait de vivre et de grandir dans les deux pièces sans fenêtre qu'on lui avait aménagées au sous-sol de la grande maison...

Nicolas finit de descendre l'escalier et s'engouffra dans le large couloir qui desservait toutes les pièces du sous-sol. Dont les deux, en enfilade, qui constituaient à elles seules tout l'univers de Sylvain.

Arrivé devant porte de fer, il décrocha la petite clé qui pendait à droite du chambranle, à un simple clou, et l'introduisit dans la serrure.

Il avait conservé de ses parents l'habitude d'enfermer Sylvain, bien que, depuis déjà de nombreuses années, son frère n'ait plus jamais manifesté la moindre velléité de sortir de son tombeau.

Résigné à son sort...

Mais, depuis que le désir de femme le travaillait de manière intense et continu, Nicolas avait peur que Sylvain n'oublie son ancienne résignation pour tenter de s'échapper.

Comme un chien, d'habitude docile et bien dressé, qui défonce la clôture où il est enfermé, s'il sent une femelle en chaleur passer à sa portée.

La première chose que vit Nicolas, en entrant dans la grande pièce rectangulaire, où son frère passait le plus clair de son temps, ce fut la télévision allumée.

Sur l'écran, comme il s'y attendait, un homme barbu, nanti d'un anneau dans l'oreille droite, était en train de pénétrer à grands coups de reins la fille à quatre pattes devant lui. C'était elle qui poussait les gémissements – atrocement faux – que Nicolas avait entendus depuis l'escalier, à chaque fois que l'énorme piston de chair dure s'enfonçait dans son sexe parfaitement glabre.

Puis, juste après, quand ils se furent habitués à la semi-pénombre de la pièce, les yeux de Nicolas se posèrent sur son frère, vautré dans le grand canapé qui faisait face à l'écran plat de la télé.

Et, une fois de plus, son cœur se serra atrocement, en découvrant la silhouette difforme et la tête monstrueuse de Sylvain. Une sorte d'intense pitié mêlée de dégoût l'envahit avec la force d'une déferlante. Sentiment violent, auquel, tout de suite, vint s'ajouter la honte ; honte de ressentir du dégoût pour son propre frère que, par ailleurs, il aimait sincèrement, pour lequel il était prêt à faire n'importe quoi.

Y compris gâcher à moitié sa propre vie, en acceptant de la passer ici, dans cette maison où il vivait seul le plus clair du temps, alors que sa fortune lui aurait permis de mener une existence brillante, faite de luxe et de plaisirs, dans n'importe quel paradis pour milliardaires.

Là, en plus, il y eut le choc de découvrir Sylvain en train de se masturber avec une frénésie violente, une sorte de désespoir rageur. Et, une fois de plus, Nicolas fut sidéré de voir l'engin dont la nature, décidément cruelle au-delà du supportable avec lui, avait affublé son frère.

Le sexe qu'il agitant à deux mains était une sorte de pieu gigantesque, qui, par comparaison, aurait fait passer celui de l'acteur s'agitant sur l'écran pour une simple « bistouquette » de nourrisson.

En plus, non content d'être totalement disproportionné, le membre de Sylvain était si noueux, si tordu, de couleur si sombre, par rapport au reste de sa peau, blafarde et lisse comme celle d'un grand brûlé, que l'on aurait dit une grosse branche d'arbre tordue et noircie par le feu.

Rien qu'à cause de cette monstruosité, et même si, pour le reste, il avait eu un physique d'Apollon, aucune femme normale n'aurait sans doute accepté de faire l'amour avec Sylvain.

C'est bien pour cette raison que Nicolas en était arrivé à la seule conclusion qui s'imposait.

Pour mettre fin à la frustration qui torturait son pauvre frère, il fallait lui fournir une femme qui ne soit pas « normale ». Ou, plus exactement, qui ne le soit plus.

Une femme suffisamment « travaillée », conditionnée, pour qu'elle soit en mesure d'accepter n'importe quoi, pour peu qu'on lui en donne l'ordre.

Ça, ce travail si particulier, c'était à lui, Nicolas, et à personne d'autre de l'accomplir.

Et même s'il avait dramatiquement échoué une première fois, il devait recommencer, et recommencer encore, jusqu'à une complète réalisation de son plan.

Quelles que puissent être les conséquences...

Tellement fasciné par le spectacle qui se déroulait sur l'écran, et insensible à tout ce qui n'était pas sa masturbation frénétique, Sylvain Sauveterre n'avait pas entendu son frère entrer dans la pièce.

Lorsqu'il s'avisa de sa présence, il émit un gémissement sourd, guttural, et rabattit précipitamment les pans de l'ample robe de chambre qui constituait son unique vêtement. Puis, il cacha derrière ses deux mains son pauvre visage déformé.

— Pardonne-moi, je n'aurais pas dû entrer sans avoir frappé... dit doucement Nicolas, d'une voix où perçait une tendresse inquiète, presque maternelle. Mais ce n'est pas bon pour toi, tu sais, de... enfin, comme ça, toute la journée, de te...

Il n'acheva pas, se contentant d'un geste vague de la main, sachant que son frère avait parfaitement compris ce qu'il voulait dire, à quelle pratique il faisait allusion.

De nouveau, Sylvain émit une sorte de grognement, mais différemment modulé, plus impérieux.

— Oui, je sais que c'est très pénible pour toi, lui répondit Nicolas qui, avec le temps, s'était habitué au langage inarticulé de son frère et parvenait la plupart du temps à comprendre, ou plutôt à deviner ce qu'il essayait d'exprimer. Mais il faut que tu sois encore un peu patient. Ce n'est pas facile, tu sais ? Mais je t'ai promis que je te trouverais une fiancée et je le ferai, il faut que tu me croies ! En espérant que ça se passera mieux que la première fois, évidemment...

Nicolas passa une main nerveuse devant ses yeux et, durant une seconde ou deux, il se sentit très fatigué et très vieux. Il y avait des jours où il n'en pouvait vraiment plus, de devoir assumer seul toute cette souffrance qui accablait son frère, depuis tellement d'années.

Il s'ébroua, à la fois physiquement et mentalement. En tout cas, il ne fallait surtout pas qu'il se mette à repenser à la première tentative, vraiment malheureuse, qu'il avait faite pour « marier » son frère.

Et encore moins à la façon dramatique dont les choses s'étaient terminées pour cette Bérangère Thorillon.

CHAPITRE VI



— Tiens ! mais je ne rêve pas : ce sont mes deux flics préférés ! s'exclama joyeusement la jeune femme rousse et rieuse qui se trouvait seule dans le bureau des Affaires recommandées, au moment où Boris Corentin et aimé Brichot y entrèrent, de retour de leur entrevue avec Cécile Corbières, la colocataire de Bérangère Thorillon.

Le sourire de Boris s'épanouit, en reconnaissant le lieutenant Géraldine Hébert, alors que celui d'Aimé était déjà un poil plus crispé : depuis que la jeune policière avait rejoint le service, il ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine jalousie, en constatant la complicité qui s'était tout de suite instaurée entre sa flèche et elle.

Même s'il reconnaissait volontiers en lui-même que c'était complètement idiot de sa part, un peu trop « gamin », il avait du mal à s'en empêcher...

— Tiens ! Géraldine ! dit-il en s'efforçant de prendre un air ravi. Comment allez-vous, par cette belle journée ensoleillée mais frisquette ?

— Mais... plutôt pas mal, et vous ? répondit Géraldine avec un large sourire. Et toi, Boris, ça boume ?

C'était une chose assez bizarre, qui s'était instaurée entre eux trois, dès le début de leurs relations, et sans que personne ne sache exactement comment ça s'était fait : Géraldine Hébert tutoyait Boris Corentin mais vouvoyait Aimé Brichot. Qui, du coup, faisait pareil.

Boris Corentin ne répondit rien à la question de Géraldine. Simplement parce que, en poussant la porte du bureau, il avait reçu un petit choc agréable au creux de la poitrine.

À chaque fois qu'il se retrouvait face à leur jeune coéquipière, après une séparation plus ou moins longue, il ne pouvait s'empêcher de la trouver

vraiment très jolie. Mieux que ça : appétissante. Surtout lorsque, comme maintenant, elle lui souriait, ce qui faisait à chaque fois apparaître la petite fossette de sa joue droite.

Boris Corentin demeura donc silencieux et immobile. Juste pour s'offrir, pendant quelques secondes, le plaisir de la regarder tout à son aise.

Géraldine Hébert était une jeune femme de 26 ans, rousse, les cheveux raisonnablement courts. Elle avait le teint laiteux, parsemé de quelques taches de rousseur discrètes sur les pommettes et les ailes du nez ; un nez qu'elle avait petit et légèrement retroussé. Avec cela, une bouche rouge et naturellement rieuse, ainsi que deux admirables yeux vert émeraude, qui pétillaient de malice derrière ses petites lunettes rondes à monture dorée très fine.

Le physique de Géraldine était à la hauteur de son visage : grande, de longues jambes fines, une croupe ronde et ferme, deux petits seins aigus et haut placés, qui se passaient parfaitement d'un quelconque soutien.

En plus de ça, c'était une jeune femme au caractère naturellement enjoué, facile à vivre, dotée d'un solide sens de l'humour et capable d'être drôle elle-même, à ses heures. Le tout joint à une intelligence acérée et une grande conscience professionnelle.

Bref, aux yeux de Boris, incorrigible coureur de jupons, Géraldine Hébert aurait parfaitement pu figurer la femme idéale, telle qu'il la concevait.

À un seul détail près.

Mais un détail qui flanquait tout par terre.

La jeune et jolie « fliquette » Géraldine Hébert aimait autant les femmes qu'il les aimait lui-même !

Oh ! bien sûr, c'était une fille moderne, n'ayant rien à voir avec l'image un peu caricaturale de la lesbienne hommasse et agressive avec les mâles !

Et même, lors d'une de leurs précédentes enquêtes communes, un soir, Boris Corentin avait eu l'impression assez nette qu'il s'en était fallu d'un rien, mais vraiment d'un rien pour que Géraldine et lui ne sautent le pas ensemble, et que la jeune femme ne revienne dans ses bras à une sexualité plus « orthodoxe »...

Boris Corentin finit par s'arracher à sa rêverie vaguement érotique, et il sourit à Géraldine, qui l'observait d'un air un peu narquois, mais aussi avec une certaine tendresse.

— Tu bosses sur quelque chose d'intéressant, en ce moment ? demanda-t-il à la jeune femme.

Cela faisait à peu près un an que Géraldine Hébert avait intégré le service prestigieux des Affaires recommandées. Et ce, grâce au rôle déterminant qu'elle avait joué, lors de cette affaire particulièrement épineuse qui les avait conduits, Corentin et elle, jusqu'en Espagne.

Géraldine faisait donc désormais partie du service, mais en tant qu'« électron libre », comme disait Charlie Badolini, ce qui signifiait qu'elle aidait aussi bien l'équipe Corentin – Brichot, que celle formée par Rabert et Tardet, selon les besoins des uns ou des autres. Mais elle ne faisait pas mystère de sa préférence pour la première équipe citée...

— Non, je suis libre comme l'air, Grand chef ! répondit la jeune femme, avec un sourire radieux. Pourquoi, tu as besoin de ma brillante intelligence et de mes compétences flicardes hors du commun ?

— Si vous n'utilisez pas toute la pommade, j'en veux bien un peu... glissa Aimé Brichot, avec un petit sourire ironique.

— À vrai dire, pour l'instant, je ne vois pas très bien ce que je pourrais te demander, ma belle ! soupira Boris, en prenant place derrière son bureau. Déjà qu'on patauge un peu à deux, Mémé et moi, alors à trois...

Sur le coup, lorsque Cécile Corbières leur avait parlé du mystérieux Nicolas, amateur de livres anciens, ils s'étaient dits qu'ils tenaient une piste sérieuse. Sauf que...

Eh bien ! sauf que, très vite, ils s'étaient rendu compte que Bérangère Thorillon n'avait pas d'amis à Paris, en dehors de Cécile, ne voyait que très peu ses parents, qui vivaient en Basse-Normandie, et ne se confiait à aucun de ses collègues de l'agence de l'ANPE où elle travaillait.

Par conséquent, personne n'était en mesure de leur fournir, éventuellement, des précisions supplémentaires concernant le Nicolas en question.

Qu'il allait pourtant bien falloir débusquer car, Boris Corentin en était de plus en plus persuadé, il devait être, sinon l'assassin direct de la jeune femme, du moins à l'origine de sa mort violente.

— Vous pataugez parce que vous êtes totalement dépourvus de cette merveilleuse chose qu'on appelle l'intuition féminine, bande de poilus mal dégrossis que vous êtes ! répliqua Géraldine, avec un grand sourire qui fit réapparaître la petite fossette de sa joue droite.

— Et elle te dit quoi, ton intuition féminine ? demanda Boris, sur un ton amusé.

Géraldine vint se planter devant son bureau, les poings sur les hanches :

— Alors, là, Grand chef, dis-toi bien que l'intuition féminine, c'est comme la télé : si tu veux que ça parle, il faut la brancher d'abord ! Ça cause de quoi, exactement, votre affaire ? Si c'est pas indiscret, évidemment... et accessible à l'intelligence d'une pauvre fille comme moi !

En quelques phrases, Boris Corentin lui exposa le problème auquel ils étaient confrontés. Au moment où il abordait l'aspect « livres anciens » de l'affaire, Géraldine s'anima brusquement, et elle eut visiblement du mal à attendre que Boris ait terminé avant d'intervenir.

— Vous savez ce que je pense, les garçons ? Que le fil qu'il faut tirer, dans votre histoire, c'est ce bout de page imprimée que la victime serrait dans sa main. Les vrais mordus de bibliophilie forment un cercle très fermé. Ils se connaissent à peu près tous et sont au courant des pièces rares en circulation, de qui achète quoi, etc. Evidemment, si la page provient d'une édition assez courante, ça ne donnera rien. Mais si, par chance, elle provient d'une édition vraiment rare, vous pourrez peut-être remonter la piste.

— Ben dis donc ! vous m'avez l'air vraiment calé en bibliophilie, vous ! s'étonna Aimé Brichot.

Géraldine eut un petit sourire modeste :

— Moi, non, à peu près rien, en fait. Mais il se trouve qu'aux Beaux Arts, j'ai eu une jeune prof sympa qui était une vraie passionnée. Et, pendant un temps, elle a essayé de m'initier à la bibliophilie...

Boris Corentin lui adressa un petit sourire à la fois tendre et un peu narquois :

— Et c'est la seule chose à laquelle elle a essayé de t'initier, ta prof « jeune et sympa » ?

Géraldine soutint son regard, et c'est d'un ton parfaitement naturel qu'elle répondit du tac au tac :

— Je ne dis pas que ça lui aurait déplu de me boulotter l'abricot de temps à autre, mais j'ai jamais donné suite, si tu veux savoir...

— Quelle classe ! quelle élégance ! quelle distinction ! soupira Aimé Brichot, que le langage plutôt direct de Géraldine, en matière de sexe, choquait toujours un peu.

— D'autre part, je te signale que j'avais déjà 19 balais, à l'époque, poursuivit Géraldine, en ignorant la remarque de Brichot, et que j'avais déjà dépassé le stade de l'initiation, dans ce domaine ! Et puis, qu'est-ce que tu crois, Grand chef ? C'est pas parce qu'on aime les femmes qu'on se met à sauter sur tout ce qui frétille du croupion : on n'est pas des bêtes, *nous* !

— Bref, si je te suis bien, tu te proposerais d'aller voir cette prof – si respectueuse de ton petit corps... –, avec l'espoir qu'elle puisse faire « parler » le fragment de page que l'on a retrouvé dans la main de Bérangère Thorillon, c'est bien ça ? demanda Boris Corentin, d'un air de doute.

Géraldine haussa les épaules :

— Je reconnais que les chances sont hyper minces, mais bon : c'est bien toi, Grand chef, qui m'a appris qu'il ne fallait jamais négliger la moindre piste, aussi hasardeuse et improbable soit-elle, non ?

Corentin se tourna vers Brichot :

— Qu'est-ce que tu en penses, Mémé ?

— Eh bien ! mais... il me semble que c'est plutôt une bonne idée, non ? Et puis, il ne faut jamais décourager les initiatives de la jeunesse !

— Bon, c'est OK, décréta Boris, en se retournant vers Géraldine. Tu fonces là-dessus. Mais je ne veux pas te revoir dans ce bureau tant que tu n'auras pas le nom et l'adresse de ce Nicolas, débrouille-toi !

Géraldine Hébert eut un petit sourire de défi :

— Me provoque pas, Grand chef : je suis capable d'y arriver et de vous coller à tous les deux la honte de votre vie !

Géraldine s'arrêta devant le petit pavillon de meulière d'un étage, aux volets rouge vif, entouré d'un minuscule jardin à moitié en friche. En se disant qu'il aurait été charmant, s'il n'avait pas été entouré de partout par des HLM hideuses et un centre commercial énorme.

C'était la comme la survivance obstinée d'un lambeau de l'ancienne banlieue dans le monde moderne... Et ce contraste violent avait quelque chose d'assez mélancolique, de presque poignant.

C'était donc ici, à la limite d'Asnières et de Gennevilliers, que vivait Bénédicte Fauchon-Valard, son ex-prof d'histoire de l'art, que Géraldine n'avait pas revue depuis plus de sept ans. Elle se demandait avec une certaine curiosité à quoi elle pouvait bien ressembler maintenant.

Lorsque la porte s'ouvrit, elle put constater que Bénédicte n'avait pas changé d'un iota. C'était toujours une femme plutôt jolie, avec son teint pâle et ses longs cheveux blonds, ramenés en un chignon assez lâche sur la nuque, son corps bien proportionné, à la chair un peu alanguie. Et il y avait toujours, dans ses grands yeux gris, derrière les verres de ses lunettes plutôt démodées, cette mélancolie un peu craintive qui la rendait si attachante.

Elle était vêtue d'une petite robe bleu ciel, légère, qui cadrait mal avec la fraîcheur de la saison, de coupe assez sage, mais suffisamment fine pour qu'on devine qu'elle ne portait rien dessous...

En découvrant Géraldine, souriante sur son paillason, le visage de la jeune femme s'épanouit en un ravissant et lumineux sourire.

— Géraldine ! Ça me fait tellement plaisir de vous revoir ! s'exclama-t-elle, de cette même voix douce, légèrement voilée, dont Géraldine avait conservé le souvenir. Quand tu m'as téléphoné, tout à l'heure, je n'en revenais pas ! Mais entre, voyons, il fait un froid de gueux, aujourd'hui...

Bénédicte Fauchon-Valard guida son hôte dans un salon de taille modeste, qui paraissait encore plus petit, du fait des monceaux de livres qui l'envahissaient, livres d'art et éditions anciennes pour l'essentiel.

— Je vois que votre passion pour les vieux bouquins ne vous a pas quittée, observa Géraldine, avec un petit sourire.

— Aucune de mes passions ne m'a quittée... murmura Bénédicte, en se tournant vers elle et en l'enveloppant dans un long regard intense.

Puis, sans que rien n'ait laissé prévoir son geste, elle prit Géraldine par les épaules, l'attira à elle, plaqua son corps chaud et souple contre le sien, et posa doucement ses lèvres à la base de son cou.

— Si tu savais combien de fois j'ai rêvé à ce que je suis en train de vivre maintenant ! murmura-t-elle, d'une voix changée, plus rauque.

En même temps, ses mains étaient descendues le long du dos souple de Géraldine, jusqu'à venir se poser doucement sur les globes charnus et fermes de sa croupe, qu'elle se mit à caresser doucement à travers le jean moulant.

La tête parfaitement froide, malgré la chaleur du corps féminin qui se communiquait au sien par leur étroit contact, Géraldine se dit qu'elle devait se sortir de ce guêpier – et s'en sortir tout de suite.

D'autant plus rapidement, même, que Bénédicte, emportée par son désir, la respiration presque haletante, venait d'empoigner l'un de ses seins, entre leurs deux corps, et le malaxait avec une fièvre grandissante.

Le problème était que Géraldine n'avait aucune envie de se lancer dans une partie de jambes en l'air avec son ex-prof, même si celle-ci était à tout prendre plutôt « bandante » ; et, d'un autre côté, dans la mesure où elle avait besoin d'elle, il s'agissait de ne pas la braquer d'entrée de jeu. Exercice délicat...

Dans ces cas-là, les bonnes vieilles recettes étaient encore celles qui fonctionnaient le mieux. Elle prit Bénédicte par les épaules et l'écarta d'elle avec le maximum de douceur. Puis, elle se composa un visage navré et plongea ses grands yeux émeraude dans ceux de la jeune femme :

— Bénédicte, vous me plaisiez beaucoup, mais... Je sors tout juste d'une histoire très douloureuse et je ne me sens pas prête à... enfin, vous me comprenez, j'en suis sûre...

La prof réussit à s'arracher un pauvre sourire, et ses épaules se voûtèrent légèrement, sous le coup de la désillusion.

— Bien sûr, je comprends... murmura-t-elle, d'une voix que le désir qui l'avait brutalement embrasée faisait encore trembler, on est toutes passé par là... Ton histoire, c'était avec... avec une femme ?

— Oui, bien sûr, répondit Géraldine, en demandant mentalement pardon à Christelle Favart d'utiliser ainsi leur récente rupture à des fins purement « tactiques ». Je l'aimais vraiment beaucoup et...

Au prix d'un violent effort sur elle-même, Bénédicte Fauchon-Valard parvint à faire refluer les émotions sensuelles qui l'avaient un instant submergée. Elle se détendit visiblement, entoura les épaules de Géraldine de son bras et l'entraîna vers le profond canapé – lui aussi, comme tous les meubles de la pièce, encombré de livres.

— Installe-toi, ma chérie : je vais faire chauffer de l'eau. Un thé au jasmin, ça te va ?

Géraldine se retint de dire qu'elle aurait préféré une « p'tite mousse » : pas la peine de casser son image de jeune fille comme il faut...

Elle nota également que, sans doute sous l'effet de la bouffée de désir qui l'avait envahie un moment, sa prof était passée au tutoiement.

Bénédicte revint quelques secondes plus tard de la cuisine, et, après une imperceptible hésitation, choisit de prendre place dans l'un des deux fauteuils en velours, plutôt que dans le canapé, à côté de Géraldine.

— Et si tu me disais ce qui t'a amenée à me recontacter, après toutes ces années ? demanda-t-elle, en croisant les jambes, sans paraître s'apercevoir que, du coup, elle découvrait ses cuisses pratiquement jusqu'en haut.

Géraldine sortit aussitôt de sa poche le petit rectangle de plastique transparent – à elle confiée par Boris Corentin –, contenant le morceau de page déchirée trouvée dans la main de Bérangère Thorillon. Bien contente que ce soit Bénédicte elle-même qui entre dans le vif du sujet.

— J'aurais besoin – nous aurions besoin – de savoir un certain nombre de choses à propos de ceci... dit-elle, en agitant le carré de plastique entre le pouce et l'index.

Du coup, Bénédicte Fauchon-Valard quitta son fauteuil et vint s'asseoir dans le canapé. Mais en prenant soin que sa cuisse n'entre pas en contact avec celle de Géraldine.

Ne devait pas encore se sentir très sûre d'elle et de ses réactions, la prof...

— On dirait un fragment de page d'un livre ancien, dit tout de suite Bénédicte, après un simple coup d'œil à la pièce à conviction que Géraldine lui tendait.

Puis, aussitôt, en se tournant vers elle :

— Il va de soi que tu as le droit d'avoir tes petits secrets... Mais si tu me disais ce que tu cherches au juste ? Et qui est ce « nous » que tu viens de mentionner...

Géraldine s'exécuta en quelques phrases, provoquant la stupéfaction chez son ex-prof.

— Toi, tu es flic ? s'exclama-t-elle finalement. Alors, ça, j'aurais jamais cru ! Et tu dis que ce morceau de papier a été retrouvé dans la main d'un cadavre ? C'est incroyable ! Ça ferait presque peur...

— Il ne faut pas avoir peur des cadavres, philosopha Géraldine avec un petit sourire, ils sont toujours plus inoffensifs que certains vivants. Bref...

— Oui, revenons à ce qui te préoccupe. Je peux sortir le truc de son enveloppe ?

— Oui, mais avec des précautions...

— T'inquiète ! sourit Bénédicte Fauchon-Valard. Je suis habituée à manier des papiers fragiles...

Effectivement, elle sortit la demi-feuille avec une grande délicatesse et se mit à l'observer de près.

Instantanément, son visage se concentra et, toute à sa passion, Géraldine eut l'impression que son ex prof oubliait totalement sa présence à son côté.

Ce qui lui parut un tantinet vexant...

— Très vieux papier... finit par murmurer Bénédicte, après un long moment de silence. Probablement de très peu postérieur au texte lui-même, qui date du milieu du XVI^e siècle, quelques années 1550.

Géraldine la regarda, les yeux ronds :

— Mais enfin... comment est-ce que vous pouvez être aussi précise, juste à partir de quelques phrases ? C'est de la magie, ou quoi ?

Bénédicte eut un petit sourire, à la fois tendre et un peu condescendant :

— Non, c'est de la culture, ma chérie. Si tu avais pris la peine de lire et relire tes classiques, tu te serais sûrement aperçue que nous sommes en présence d'un extrait du *Tiers Livre* de Rabelais. Dont la publication date de 1546 !

— Waouh ! fit Géraldine, sincèrement épatée. Tête bien faite et tête bien pleine : vous êtes une femme parfaite !

Bénédicte Fauchon-Valard rosit sous le compliment... et poussa son avantage.

— En plus, je crois qu'on a vraiment un gros coup de chance, avec ce fragment... dit-elle, en se levant brusquement du canapé, les yeux brillants d'excitation.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Attends-moi là une seconde, il faut que j'aille dans mon bureau vérifier un truc...

Géraldine demeura seule un petit moment, dans le salon, tandis que, de l'autre côté de la fenêtre fermée, un groupe de mômes passait dans la petite rue tranquille, en piaillant comme des moineaux printaniers.

Bénédicte revint avec un énorme livre ouvert entre les mains. Et l'air encore plus excité que quand elle était sortie.

— C'est bien ce que je pensais ! fit-elle, en se rasseyant à côté de Géraldine : on a un coup de bol monstre...

— Je suis tout ouïe... l'encouragea Géraldine, en jetant un coup d'œil sur le livre ouvert, qui ressemblait à un gros catalogue rempli d'écritures.

— Relisons ensemble le morceau de texte sur ton fragment de page, proposa Bénédicte qui, sous le coup de son excitation bibliophilique, semblait en avoir oublié celle qui l'avait poussée vers son ancienne élève, quelques minutes auparavant.

Géraldine obtempéra docilement :

Marie-toy, de par le Diable, marie-toy, et carillonne à doubles carillons de couillons. Je diz et entends le plus toust que faire pourras. Dès huy au soirfaiz-en crier les bancs et le challit. Vertus Dieu, à quand te veulx-tu réserver ? Sçaiz-tu pas bien que...

— Tu ne remarques rien de bizarre ? demanda

Bénédicte, lorsqu'elle eut terminé.

— Euh... à vrai dire, non. Pourquoi ? Je devrais ?

— Non, c'est vrai que tu n'as ni l'entraînement ni les connaissances pour, reconnu loyalement Bénédicte. Et, pourtant, pour un œil averti, ça saute au visage, crois-moi ! Enfin, presque...

— Et ça vous ennuerait de me dire *quoi* ? demanda Géraldine, qui commençait à s'impatiser un peu.

— Le verbe carillonner avec deux r ! répondit triomphalement la professeur. Ça, vois-tu, ce n'est pas du vieux français, c'est juste une faute de l'imprimeur, qui a cru – à tort – reproduire une orthographe particulière à Rabelais, en s'appuyant sur un manuscrit lui-même fautif ! Et la preuve qu'il s'agit bien d'une faute, c'est que, juste après, le mot carillon est, lui, orthographié correctement...

— Merde ! c'est pourtant vrai, souffla Géraldine, en reparcourant rapidement le texte. Et alors ? Vous en tirez quoi, comme conclusion ?

— Eh bien ! si je suis les avis de ce catalogue, et il est tellement fiable qu'il n'y a aucune raison de ne pas les suivre, cette faute est due à un certain Pierre de Tours, libraire à Lyon, qui a donné une édition du *Tiers Livre* en 1547. Edition très limitée et dont il ne reste aujourd'hui, officiellement, que sept exemplaires en circulation.

— C'est génial ! s'exclama Géraldine, en rosissant de plaisir et d'excitation. Il n'y a plus qu'à les prendre un par un et à...

— Je pense que tu n'auras même pas à te donner cette peine, l'interrompt Bénédicte Fauchon-Valard, qui s'était replongée dans son catalogue. D'après ce que je lis ici, un seul de ces exemplaires serait à Paris. Il y en a deux autres en Province – un à Toulouse, l'autre à Strasbourg – et quatre à l'étranger. Par conséquent, si cette fille dont tu me parlais à été retrouvée morte au Bois de Boulogne...

— Ça veut dire que le morceau de page arraché qu'elle serrait dans son poing provient très probablement de l'exemplaire qui est à Paris ! fit Géraldine, en battant des mains comme une gamine.

— Ne t'emballe quand même pas trop vite, tempéra Bénédicte : il se pourrait aussi qu'il s'agisse d'un exemplaire inconnu – je veux dire : non encore répertorié officiellement par les cercles bibliophiles...

— Je prends le risque ! s'exclama Géraldine, les yeux pétillants derrière ses petites lunettes rondes. Et comment s'appelle l'heureux propriétaire ?

Bénédicte Fauchon-Valard baissa de nouveau les yeux sur son épais catalogue, avant de répondre :

— Il s'agit d'Ottavio Craveri. Je le connais, il tient une librairie ancienne, rue de Seine. Une boutique qui ne paie pas trop de mine, mais qui contient des trésors. C'est un Italien, de Modène, je crois bien, mais il vit à Paris depuis au moins 25 ou 30 ans...

Géraldine nota fébrilement le nom indiqué dans le petit carnet à spirales qu'elle venait de sortir de la poche de son blouson de cuir marron.

— Avec tout ça, on allait en oublier le thé ! s'exclama Bénédicte, en se levant du canapé. J'espère au moins que, maintenant que tu as ce que tu voulais, tu ne vas pas filer comme une voleuse ?

— Bien sûr que non ! Pour qui vous me prenez ? répondit Géraldine, qui se sentait effectivement des fourmis dans les jambes, depuis qu'elle tenait ce renseignement qui pouvait se révéler infiniment précieux.

Bénédicte revint bientôt de la cuisine, avec un plateau supportant une théière, un sucrier, un petit pot de lait et deux tasses de porcelaine.

— Ne te réjouis pas trop vite quand même, dit-elle à Géraldine, tout en versant le liquide fumant et ambré dans les tasses. La recension des exemplaires date de déjà deux ans. Ce qui veut dire que certains ont pu changer de mains entre temps. Et comme Craveri est libraire...

Géraldine ne répondit rien. Mais, en elle-même, elle se dit que si le libraire de la rue de Seine avait effectivement vendu l'exemplaire en question, il ne devrait pas être trop difficile de lui faire dire à qui.

CHAPITRE VII



Malgré le double vitrage de la fenêtre fermée, Julie Berger pouvait entendre les cris perçant et furieux des mouettes qui volaient dans tous les sens, au-dessus de la mer et de la longue promenade de Cabourg.

Pour la dixième fois, elle se demanda ce qu'elle faisait là, dans cette superbe chambre du Grand Hôtel, avec vue imprenable sur la mer et la promenade quasi déserte, et elle se traita de pauvre folle.

Il était près de neuf heures du soir et le jour s'assombrissait rapidement.

Sur les indications très précises et impérieuses de Nicolas Sauveterre, elle était arrivée à Cabourg par le train de 18h42 – ce qui l'avait contrainte à fermer la parfumerie dès trois heures de l'après-midi – et était venue directement au Grand Hôtel, comme Nicolas le lui avait demandé, par un petit mot reçu à la boutique en fin de matinée.

Là, elle s'était rendu à la salle à manger, où une table était réservée à son nom et avait dégusté le menu léger, dont le maître d'hôtel lui avait signalé qu'il avait été établi « depuis Paris, par téléphone ».

Puis, toujours suivant ce qui lui était demandé dans le petit mot, elle était remontée dans sa chambre, s'était déshabillée, avait pris un bain, avant d'enfiler la guêpière Sabia Rosa que Nicolas lui avait fait livrer la veille, en même temps qu'une superbe robe Prada. Elle avait déposé quelques gouttes de *Paris*, d'Yves Saint-Laurent, dans la profonde et soyeuse vallée séparant ses seins, puis, elle s'était allongée sur le grand lit, le cœur battant à tout rompre.

Cette fois, « il » allait venir. Cette fois, il allait se passer enfin quelque chose, elle le sentait, elle le savait. Il n'était pas possible que Nicolas la laisse une fois de plus en plan, comme il l'avait fait deux soirs plus tôt, à l'hôtel Saint-Pierre. Là, il allait venir et la faire sienne, enfin !

La veille, en sortant du dîner qu'elle avait passé entièrement nue, entre

Nicolas et le vieux majordome silencieux et impassible, Julie était rentrée directement chez elle, nue sous son manteau de fourrure, sous l'œil exorbité du chauffeur de taxi qui la ramenait.

Puis, comme Nicolas l'avait exigé, elle avait glissé les boules de geisha au profond de son intimité, chaude et moite, avant de se mettre au lit.

Le sommeil avait été long à venir. Elle avait eu plusieurs orgasmes de suite, mais différents de ce qu'elle avait l'habitude de ressentir lorsqu'elle faisait l'amour avec un homme, ou même quand elle se caressait toute seule. C'était à la fois plus intense et plus diffus, difficile à exprimer...

En tout cas, Julie avait eu l'impression que Nicolas était là, avec elle, invisible, impalpable, mais que c'était lui qui présidait à son plaisir.

Et elle avait fini par s'endormir, en ayant la sensation délicieuse que c'était entre ses bras... Comme une toute petite fille, bien au chaud et protégée...

Le lendemain, lorsqu'elle avait reçu le mot lui enjoignant de partir pour Cabourg, Julie n'avait pas eu le moindre mouvement de lassitude, encore moins de révolte. Même, elle s'était aperçue qu'elle aurait été très triste, inquiète, de ne pas avoir d'ordre à exécuter, de volontés auxquelles se soumettre.

À présent, sanglée dans la guêpière qui mettait en valeur la finesse de sa taille et le volume de sa poitrine, allongée sur le grand lit, les nerfs mis à vif par les hurlements incessants des mouettes dans le couchant, Julie n'était plus qu'attente.

Nicolas allait arriver, incessamment...

Pour prendre enfin possession de ce qui lui appartenait de droit...

Pour exercer ses pouvoirs de seigneur et maître...

Pour satisfaire son esclave...

Lorsqu'elle entendit la poignée de la porte de la chambre tourner lentement sur elle-même, Julie faillit crier, tellement elle avait les nerfs à fleur de peau.

Enfin ! Enfin, il arrivait...

Elle s'attendait tellement à voir Nicolas Sauveterre entrer dans la chambre, qu'elle fut totalement décontenancée, et, dans un premier temps, incapable de la moindre réaction face à l'imprévu.

Car, si c'était bien un homme qui venait d'entrer dans la chambre, dont il refermait à présent très soigneusement la porte derrière lui, il ne ressemblait pas du tout à Nicolas.

D'abord parce qu'il était noir.

Ensuite, parce qu'il était plus grand, plus athlétique, et aussi plus jeune que Nicolas. À vue d'œil, Julie ne lui donnait pas plus de 24 ou 25 ans.

Et parce qu'il avait le crâne entièrement rasé et luisant comme une boule de bowling.

Il était sublimement beau ; des traits à la fois énergiques et d'une incroyable finesse, dégageant une affolante impression de sensualité à l'état brut.

Il était vêtu avec une simplicité parfaite : un pantalon de cuir noir, qui moulait ses « avantages » avec une précision hallucinante, quasi obscène, et un teeshirt rouge vif, également très près du corps, qui mettait en valeur la musculature de son torse et de ses épaules.

Il s'approcha du lit, sans se presser, d'une démarche souple et silencieuse de grand fauve. Tétanisée et fascinée, Julie n'avait encore rien dit, pas fait le moindre mouvement. À peine consciente de la vision affolante qu'elle devait offrir à cet inconnu, vêtue de sa seule guêpière qui laissait les trois-quarts de sa poitrine à nue, et exhibant le petit rectangle soigneusement taillé de son pubis.

— Je vois que vous avez mis la guêpière comme on vous l'a demandé, c'est bien... dit le noir, avec un petit sourire approuvateur.

Sa voix était chaude, profonde, caressante. Julie eut l'impression d'y déceler une étrange pointe d'accent – du genre germanique, ou peut-être Scandinave. Ce qui, pour un noir, était assez inhabituel.

— Je m'appelle Olaf, lui indiqua-t-il, comme pour confirmer le bien-fondé de son impression. J'ai reçu des consignes très strictes, vous concernant : je dois vous attacher au lit et vous faire jouir...

Julie fut prise d'un incontrôlable frisson, en prenant connaissance de ce programme pour le moins inattendu. Mais, pas une seconde, elle ne songea à protester ou à se rebeller contre lui...

— C'est... C'est Nicolas qui vous a demandé de... de faire ça ? interrogea-t-elle, d'une voix blanche et balbutiante, qu'elle reconnut à peine elle-même.

— Je ne suis pas censé répondre à vos questions, mais juste exécuter la consigne, répondit Olaf d'une voix plus ferme, presque sèche.

Il sortit de la poche arrière de son pantalon un carré Hermès qu'il roula et tordit pour lui donner la forme d'une sorte de grosse corde soyeuse.

À cet instant précis, et pendant quelques secondes, Julie eut un sursaut de révolte. Non ! Jamais elle n'accepterait ça ! Être traitée comme une vulgaire traînée, que n'importe qui peut venir baiser, sans même lui demander son avis, c'était trop ! Pour qui est-ce qu'on la prenait ?

Son corps se raidissait déjà, dans le but de bondir hors du lit, de flanquer le prétendu Olaf à la porte, de se rhabiller et de fichier le camp d'ici.

Puis, presque aussitôt, elle se laissa retomber sans force sur le lit. Vaincue avant d'avoir commencé à lutter. Domptée, même en l'absence de son

dompteur.

C'était une épreuve que lui envoyait Nicolas ! La dernière peut-être... Elle n'avait pas le droit de s'y soustraire, pas le droit de le décevoir ! Sinon, il risquait de la rejeter à tout jamais dans les ténèbres extérieures. Et sa vie, alors, perdrait d'un coup tout son sens...

Cette épreuve que lui imposait Nicolas, c'était une station de plus sur le chemin de croix qui devait la mener jusqu'à la Passion suprême ! C'était son Golgotha amoureux... Est-ce qu'elle avait le droit de s'arrêter à mi-chemin ? Est-ce qu'elle en avait seulement le pouvoir ? Non, bien sûr ! Il lui fallait accepter ce sacrifice ultime...

Un sacrifice dont elle serait la victime immolée ; et dont l'autel était ce grand lit sur lequel elle était allongée, immobile et haletante.

Julie se laissait faire, lorsque Olaf lui saisit les poignets, afin de les lier ensemble avec le carré Hermès, puis de les attacher solidement à l'un des barreaux horizontaux de la tête de lit en métal doré.

— Et si on se commandait un peu de champagne, histoire de créer l'ambiance ? proposa le noir, lorsqu'il eut fini ses travaux de ligotage.

Sans attendre une réponse que Julie ne songeait même pas à lui fournir, il décrocha le téléphone, demanda le *room service* et exigea qu'on lui monte une bouteille de Dom Pérignon et deux flûtes. Sur un ton naturellement sans réplique, qui trahissait un homme habitué à se faire obéir.

En attendant que la commande arrive, Olaf entreprit à se déshabiller posément, avec des gestes à la fois puissants et calmes. Il commença par se débarrasser de son tee-shirt, en faisant jouer tous les muscles de son torse et de ses épaules, qui roulaient sous sa peau d'ébène.

Puis, il fit glisser le pantalon de cuir le long de ses cuisses à la fois fines et musculeuses, comme celles d'un nageur professionnel. Quand ce fut fait, il resta debout, face au lit, uniquement vêtu d'un slip du même rouge que son tee-shirt, et qui avait bien du mal à contenir ce qu'il était censé dissimuler aux regards.

Fascinée, et aussi un peu effrayée, Julie ne parvenait pas à détacher ses yeux de cet énorme paquet niché entre les cuisses musclées, ainsi que de la longue et épaisse tige de chair qui, bien qu'encore visiblement au repos, remontait très haut vers la hanche gauche...

Deux coups furent frappés à la porte. C'est seulement à cet instant que Julie prit conscience que la personne chargée de monter le champagne commandé allait la voir en guêpière et les mains attachées à la tête de lit.

Mais, étrangement, cette perspective ne l'effraya pas. Au contraire, elle en ressentit une sorte de plaisir nouveau, trouble, délicieux...

— Entrez ! fit Olaf, manifestement pas gêné du tout d'être surpris en très petite tenue.

La porte s'ouvrit sur une petite rouquine d'une vingtaine d'années, pourvue de rondeurs avantageuses et dont les grands yeux sombres étaient étrangement brillants. Elle poussait devant elle un plateau de bois à roulettes.

Quand elle découvrit le gigantesque noir en slip, elle s'immobilisa quelques secondes. Le temps de le détailler de la tête aux pieds, sans la moindre gêne apparente, en s'attardant plus qu'il n'était décent sur ce que contenait à grand-peine le slip rouge.

— Je vous apporte le champagne que vous avez commandé... dit-elle, d'une voix légèrement rauque.

En passant, elle s'arrangea pour frôler Olaf de la hanche. Elle n'avait encore pas jeté le moindre regard à la fille à demi nue, ligotée sur le lit...

Brusquement, à la regarder déboucher le Dom Pérignon en l'ignorant totalement, Julie eut la certitude que la rouquine était au courant de ce qu'elle allait trouver dans cette chambre, *avant même d'y entrer*. Comme si tout cela faisait partie d'un scénario parfaitement huilé...

La soubrette emplit les deux flûtes avec des gestes précis de professionnelle, puis reposa la bouteille dans le seau plein de glace.

Alors, et alors seulement, elle se tourna vers le lit et offrit à Julie un petit sourire de connivence.

— Je vous souhaite de passer une excellente soirée... et une très agréable nuit, Madame ! dit-elle, en mettant le plus de sous-entendu possible dans sa voix chaude.

Puis, se tournant vers le noir :

— À vous aussi, Monsieur, bien sûr !

Alors, à la stupéfaction de Julie, elle ajouta, sur le même ton parfaitement naturel :

— Vous ne devriez pas vous ennuyer, d'ailleurs : cette belle salope a l'air chaude comme l'enfer !

Joignant le geste à la parole, elle effleura distraitement, du dos de la main droite, l'énorme protubérance qui emplissait le slip d'Olaf et, à présent, grossissait et durcissait à une vitesse prodigieuse.

Puis, elle disparut hors de la chambre, aussi soudainement et silencieusement que si elle n'avait été qu'un rêve, une illusion produite par les sens surchauffés de Julie.

Dès qu'ils furent de nouveau seuls, le noir se débarrassa de son slip. Un sexe énorme, noueux, épais, d'une étonnante longueur en jaillit, vint claquer contre son ventre plat et musclé, avant de s'immobiliser à l'horizontale, pointé droit sur le corps étendu de Julie.

Olaf saisit délicatement les deux flûtes et vint s'asseoir au bord du lit, contre la hanche de la jeune femme. Qui frissonna à ce contact, les yeux rivés à l'impressionnante matraque de chair brune qui se dressait à quelques

centimètres de son ventre, agité par une houle régulière et rapide.

— Je vais être obligé de te faire boire comme un bébé... observa le noir, d'une voix très douce, qui fit littéralement fondre Julie de bonheur. Redresse un peu la tête, ma belle petite pute...

Non seulement Julie ne s'offusqua pas du qualificatif, mais elle en ressentit au contraire une incroyable gratitude envers l'homme qui venait de l'employer. C'était Nicolas qui parlait par sa voix...

Les yeux mi-clos, elle avala docilement le liquide pétillant et très frais qu'Olaf versait doucement entre ses lèvres entrouvertes. Mais, malgré son application, elle ne put empêcher qu'un filet de champagne ne coule le long de son menton, avant de venir se répandre dans la tiède vallée séparant ses deux seins, comprimés par la guêpière.

Aussitôt, reposant sa propre flûte sur le plateau, Olaf se pencha au-dessus d'elle et posa ses lèvres à la base de son cou. Puis, à petits coups de langue rapides et précis, il entreprit de boire le champagne qu'il venait de répandre sur la peau satinée, y faisant naître de petits frissons de plaisir.

Instinctivement, Julie tira sur ses bras, pour essayer de dégager au moins une de ses mains : à présent, sous les caresses affolantes de cette bouche d'homme parcourant sa poitrine, elle mourait d'envie de se saisir du sexe énorme qui semblait la narguer, et qu'elle ne pouvait toucher que des yeux.

Elle laissa échapper un petit gémissement plaintif, que le noir interpréta parfaitement.

— Tu as envie de ma queue, hein, c'est bien ça, ma belle petite pute blanche ? Tu aimerais bien tripoter la grosse trompe du nègre, pas vrai ?

Il y avait comme une ironie tendre, dans ses propos qui, bizarrement, ne « sonnaient » pas vulgaire, malgré les mots crus qu'il employait.

— Oui... j'en ai envie... s'entendit souffler Julie, d'une voix qui lui parut appartenir à une autre.

Comme si, par un phénomène analogue à la possession démoniaque, une autre femme, déchaînée, lubrique, ayant perdu toute pudeur et toute retenue, avait soudain pris le contrôle de son corps et de son esprit.

Du reste, c'est effectivement de possession qu'il était question...

— Tu as envie de quoi, adorable petite chienne ? insista Olaf, sur le même ton. Je veux te l'entendre dire ! Sinon, tu n'auras rien du tout, et ton maître sera très mécontent de sa petite esclave modèle !

L'évocation, même indirecte, de Nicolas Sauveterre suffit à faire tomber le reste de barrière morale qui pouvait encore bloquer Julie.

— J'ai envie de ta queue, haleta-t-elle, et je...

— Qui t'a permis de me tutoyer, petite roulure ? siffla le noir entre ses dents éclatantes.

— J'ai envie de votre queue, reprit docilement Julie, sur un ton presque

implorant, comme si elle était au bord des larmes. J'ai besoin de la sentir tout au fond de ma chatte, dans ma bouche, partout ! Je vous en supplie, ne me laissez pas... Par pitié... Ne m'abandonnez pas...

— À la bonne heure, c'est beaucoup mieux comme ça, fit Olaf, avec un large sourire. Eh bien ! c'est demandé si gentiment, si convenablement, qu'il n'y a pas de raison de ne pas satisfaire ce joli petit cul en feu, n'est-ce pas ?

Il se redressa de toute sa formidable stature d'athlète, au-dessus du corps pantelant de Julie. Qui, le voyant du dessous, eut vraiment l'impression de se trouver dominée par un véritable géant qui allait l'écraser de tout son poids.

Et, surtout, elle prit vraiment conscience des proportions hors normes du sceptre de chair noueuse et dure qui oscillait à la verticale de sa poitrine. Ce qui, loin de l'effrayer, comme elle l'aurait probablement été en temps normal, attisa encore le feu qui bouillonnait dans son ventre.

Ployant les genoux et empoignant son sexe d'une main, Olaf commença par en promener l'énorme tête sur la peau douce et laiteuse des seins de sa prisonnière. En s'attardant plus particulièrement sur les mamelons dressés, d'un rose soutenu, tirant sur l'incarnat.

Puis, remontant le long de son corps, il approcha sa formidable verge de la bouche entrouverte de Julie, qui n'attendait que ça et se tordait de désir dans les liens qui entravaient ses poignets.

Lorsque le membre énorme força le barrage de ses lèvres humides, pour coulisser lentement à l'intérieur de sa bouche, elle l'accueillit jusqu'au fond de sa gorge avec un ronronnement de gratitude. Heureuse même de cette sensation d'étouffement que lui procurait le phallus disproportionné : c'était comme un tribut de souffrance qu'elle payait à Nicolas.

À son maître absent physiquement, et pourtant tellement présent pour elle.

Elle aurait voulu pouvoir dégager ses mains, afin d'empoigner les gros testicules qui pendaient entre les cuisses d'athlète de son partenaire, les caresser, les malaxer ; les gober eux aussi, comme elle le faisait pour le membre viril qui allait et venait doucement entre ses lèvres.

Un petit jeu qui ne dura pas : au bout de moins d'une minute, Olaf se retira de sa bouche, et se recula pour venir prendre position entre ses cuisses largement ouvertes.

À genoux, il se pencha en avant, courbant le dos au maximum. Puis, glissant ses mains sous les fesses de Julie, il la souleva sans le moindre effort, telle une vulgaire poupée de chiffons. Jusqu'à ce que, le corps comme cassé en deux, elle se retrouve avec son sexe, ouvert en une superbe corolle de chair, à hauteur de sa bouche.

Olaf prit tout son temps pour agacer du bout de la langue les pétales frémissants et humides de cette fleur féminine, aspirant le petit bourgeon dur à leur jonction supérieure, s'amusant des tressautements de plaisir et des gémissements de plus en plus forts qu'il provoquait chez la jeune femme dont

il « croquait le chaton », suivant cette expression française qu'il avait toujours beaucoup aimée.

Lorsqu'il sentit que Julie était à point, perdue dans un délire érotique dont elle ne risquait plus de sortir avant sa conclusion logique, Olaf détendit les muscles saillants de ses bras. Le corps qu'il maintenait en l'air par sa seule force redescendit vers le lit. Olaf ne bloqua de nouveau ses muscles que lorsque la « case trésor » – une autre expression qui l'amusait beaucoup – de sa partenaire fut pile à la hauteur de l'engin nouveau et palpitant qu'il pointait vers elle.

Alors, d'un mouvement des hanches souple, mais d'une irrésistible puissance, il pénétra ce magnifique fruit mûr, qui palpitait d'attente.

Un long soupir de bonheur s'exhala de la gorge déployée de Julie, lorsqu'elle sentit le formidable membre viril prendre possession de son ventre. Et elle était si excitée que, malgré sa taille déraisonnable, il coulisça en elle sans le moindre accroc, la remplissant totalement, la comblant dans les deux sens, propre et figuré, du mot.

Elle croisa ses jambes dans le bas des reins de son partenaire, pour l'inciter à la prendre encore plus, encore plus profondément, plus puissamment.

En même temps, elle ressentait une terrible frustration, tandis qu'il allait et venait en elle, à ne pas pouvoir nouer ses bras autour de son cou, caresser son torse puissant, griffer ses épaules et sa nuque, comme elle mourait d'envie de le faire.

Tout son corps n'était plus qu'une boule de feu ; ramassé, concentré dans la région de son sexe. Elle ne vivait plus que par ce piston de chair douce et dure à la fois qui, à chaque nouvelle pénétration, l'ouvrait un peu plus. Il lui semblait que, bientôt, la verge du mâle allait la transpercer de part en part et venir lui toucher le cœur...

L'orgasme lui fondit dessus avec une telle soudaineté, une telle violence, que Julie crut un moment qu'elle allait mourir là, sous les coups de boutoirs puissants de son partenaire – mourir de trop de plaisir.

Elle jouit en hurlant, en se tordant comme un ver au bout de l'hameçon qui le transperce, tellement fort qu'elle aurait été incapable de dire si Olaf avait lui aussi prit son plaisir. La respiration haletante, la vue brouillée, elle sentait son sexe presque douloureux à force de jouissance.

Lorsqu'elle reprit un tant soit peu ses esprits, ce fut pour voir Olaf ressortir de la salle de bain, douché et rhabillé.

Il se pencha sur le lit avec un petit sourire apaisé et ses lèvres effleurèrent les siennes.

— J'ai été ravi de faire votre connaissance, murmura-t-il, en revenant instinctivement au vouvoiement, maintenant que sa « mission » était remplie. Je pense qu'on ne se reverra jamais, mais je vous souhaite d'être très

heureuse, avec l'homme qui vous a choisie...

Et, sur ce, il quitta la chambre sans se retourner, sans même lui faire un petit signe d'adieu.

C'est alors qu'il se produisit quelque chose d'incroyable, de presque effrayant, dans le cerveau encore tout enfiévré d'amour de Julie.

Elle s'aperçut brusquement que cet homme qui venait de sortir de la chambre depuis seulement quelques secondes, cet homme qui l'avait fait jouir comme rarement elle avait joui, elle avait déjà pratiquement oublié son existence. C'est à peine si elle parvenait à se rappeler les traits de son visage, les détails de son corps d'athlète.

C'était comme s'il n'avait existé qu'en rêve.

À sa place, c'est un autre homme qui venait de surgir à l'esprit de Julie, pour l'emplir tout entier. Un homme autrement présent et vivant, tellement plus important que celui qui venait d'user de son corps.

Nicolas.

C'est à lui qu'elle s'était donnée, elle s'en rendait bien compte ! C'est lui, le seul, l'unique, qui l'avait fait autant jouir, et non pas cet Olaf surgi de nulle part, dont elle n'avait absolument rien à faire !

Désormais, elle en prenait conscience avec une clarté merveilleuse, elle appartenait corps et âme à Nicolas. Il pouvait lui demander n'importe quoi, tout exiger d'elle, jamais elle ne lui dirait non.

Et, à la pensée de cet esclavage total et librement consenti, Julie Berger sentit un immense bonheur envahir tout son être, comme une chaude marée.

Un bonheur qui n'avait pas de nom.

CHAPITRE VIII



En tournant le coin de la rue de Seine, Boris Corentin repéra la silhouette pulpeuse de Géraldine Hébert, qui agita la main droite dans sa direction.

— J’ai cru que tu n’arriverais jamais, Grand chef ! lui dit-elle, avec un radieux sourire, qui fit réapparaître la petite fossette de sa joue droite. Je commençais à en avoir ma claque d’éconduire les vieux beaux qui venaient renifler mon petit cul !

— Quelle classe ! quelle élégance ! comme dirait Mémé... soupira Boris, avec un petit soupir en coin. Blague à part, ça fait longtemps que tu poireautes ?

— Une dizaine de minutes, répondit Géraldine. Mais ça a suffi pour que trois types m’abordent, figure-toi ! Dont un presque papy qui m’a proposé cent cinquante euros pour l’accompagner jusqu’à son « studio de travail », comme il disait ! Je te lui ai flanqué ma plaque de flic sous les naseaux, je peux te dire que ça l’a fait débander aussi sec, l’étalon sur le retour !

— J’étais sûr que tu serais capable de te défendre contre les assauts des satyres de Saint-Germain-des-Prés ! rigola Corentin, qui, au fond, aimait beaucoup le langage plutôt « vert » de sa jeune coéquipière.

Lorsque Géraldine l’avait appelé pour l’informer de ce que venait de lui apprendre Bénédicte Fauchon-Valard, il avait décidé qu’il fallait battre le fer pendant qu’il était chaud, et il lui avait donné rendez-vous à proximité de la boutique d’Ottavio Craveri, le libraire censé être en possession d’un exemplaire du livre dont provenait la page retrouvée dans la main de Bérangère Thorillon.

Pendant ce temps, il avait chargé Aimé Brichot de collecter tout ce qu'il pourrait trouver à propos de l'Italien.

— Je ne vois pas très bien pourquoi tu t'excites sur ce type, avait objecté Brichot, déçu d'être « consigné » au quai des Orfèvres, pendant que sa flèche allait « s'amuser » avec Géraldine Hébert. Je te signale que, d'après sa colocataire, le type que fréquentait Bérangère Thorillon peu de temps avant sa mort, était un certain Nicolas.

— Je sais, Mémé, mais rien ne nous dit qu'il s'agisse de son vrai prénom. Après tout, si un type à l'intention de trucider une fille et de lui arracher les organes génitaux, on peut comprendre qu'il préfère s'avancer masqué, non ?

Aimé Brichot n'avait rien trouvé à objecter et il s'était mis au boulot en ronchonnant...

— J'ai vérifié en arrivant, indiqua Géraldine à Boris : la librairie est ouverte.

— Reste à savoir si le libraire est dedans... répliqua celui-ci, en se dirigeant vers la boutique, coincée entre un salon de thé et un magasin d'antiquités.

— C'est tellement petit que ça m'étonnerait qu'Ottavio Craveri ait besoin d'un vendeur, fit remarquer Géraldine.

Effectivement, vue de l'extérieur, la librairie paraissait de taille modeste et avait un aspect vieillot qui tranchait sur les autres commerces de la rue de Seine. Son enseigne, *La Jérusalem délivrée*, trahissait les origines italiennes de son propriétaire[2].

Dans la vitrine trônaient quelques livres anciens, certains ouverts sur des lutrins, d'autres fermés, ainsi que des gravures représentant des paysages champêtres, que Géraldine Hébert, forte de ses deux années aux Beaux-Arts, crut pouvoir dater de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Un point sur lequel Boris Corentin se garda bien de la contredire, vu la minceur de ses connaissances en la matière.

Lorsqu'il poussa la porte, une petite clochette tinta, quelque part dans les profondeurs de la boutique, relativement sombre. Il y régnait une atmosphère confinée, trop chaude, saturée de l'odeur caractéristique du vieux papier. Les murs étaient recouverts de livres, du sol au plafond, et il y en avait en plus des piles incertaines, un peu partout sur le parquet bruni, ainsi que sur la grande table de chêne qui, à droite de la porte, semblait servir également de comptoir.

À part ça, pas âme qui vive.

Au bout de presque une minute, Boris Corentin allait se résoudre à ouvrir la porte une seconde fois, histoire de redéclencher la sonnette, lorsqu'il se produisit un vague remue-ménage derrière la porte entrebâillée, qui devait être celle de l'arrière-boutique, suivi d'un raclement de gorge.

La seconde d'après, apparut en effet un homme d'une soixantaine

d'années, au visage respirant l'intelligence, à la superbe crinière grise, et vêtu avec une élégance typiquement italienne – c'est-à-dire un petit peu trop affectée, d'après les critères personnels de Géraldine Hébert.

— Madame, Monsieur, est-ce que je peux vous être utile à quelque chose ? demanda-t-il, d'une voix profonde, pleine d'une sorte de grâce nonchalante, et sans la moindre pointe d'accent italien.

— Sans doute, oui, répondit Corentin, en lui rendant son sourire. Pendant un petit moment, nous avons bien cru que la boutique était vide, ma collègue et moi...

Ottavio Craveri eut un geste plein d'élégance de la main droite :

— J'étais derrière, je relisais le magnifique monologue d'Alceste, dans *Le Misanthrope*. Et on n'interrompt pas Molière, quel qu'en soit le motif ! dit-il, sur un ton qui ne souffrait aucune réplique, mais avec tout de même un petit sourire qui semblait se moquer de lui-même.

Puis, redevenant brusquement sérieux :

— Mais vous venez de dire : « ma *collègue* et moi »...

Boris Corentin jugea qu'il était temps d'entrer dans le vif du sujet. Il exhiba sa plaque de policier. Et eut aussitôt l'impression fugitive que l'Italien devenait d'un coup plus pâle, sous son hâle naturel.

— Monsieur Craveri, nous aimerions vous poser quelques questions, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

— Et si j'en vois un ? demanda le libraire, sur un petit ton de défi dédaigneux, qui agaça Corentin.

— Dans ce cas, vous recevrez une convocation en bonne et due forme pour le quai des Orfèvres, répondit-il, totalement impassible.

Ottavio Craveri se le tint pour dit et alla tourner le verrou de la porte de sa boutique.

— Comme ça, on sera tranquille, expliqua-t-il, en revenant vers les deux policiers. Alors, que puis-je faire pour aider la police française ?

— Monsieur Craveri, il y a trois jours, le corps d'une jeune femme assassinée a été retrouvé au Bois de Boulogne, à demi enterré...

— Avant, on lui avait brisé les quatre membres et arraché les organes génitaux, ajouta Géraldine Hébert, pour faire bonne mesure.

Ça pouvait être très rentable, parfois, de déstabiliser le client d'entrée de jeu : c'est Boris qui lui avait appris ça...

Effectivement, le libraire accusa le choc et devint encore un peu plus pâle. Il tenta tout de même de crâner :

— Croyez bien que je suis profondément peiné pour cette malheureuse, mais je ne vois pas très bien en quoi ça me concerne : il y a déjà longtemps que je n'arrache plus les parties génitales des jeunes femmes que je

fréquente...

Sa tentative d'humour macabre tomba au milieu d'un silence glacial, finalement rompu par Corentin :

— Monsieur Craveri, il se trouve que, dans la main fermée du cadavre se trouvait un fragment d'une page de livre ancien ; du *Tiers Livre* de Rabelais, pour être précis.

— Là, effectivement, on se rapproche de ma spécialité... commenta placidement le libraire, qui avait vite retrouvé son teint naturel.

— On s'en rapproche d'autant plus, enchaîna Géraldine, après un coup d'œil en direction de sa flèche, que, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir auprès d'une spécialiste...

— Quelle spécialiste, si je puis me permettre ? l'interrompt Craveri, sur un ton un peu ironique.

— Peu importe ! trancha sèchement Boris Corentin.

— Donc, d'après cette éminente bibliophile, une certaine faute d'impression dans le fragment en question indique que la page a été arrachée à un exemplaire de l'édition donnée par Pierre de Tours en 1547. Édition dont il ne reste que quelques exemplaires en circulation, sept pour être précis...

À mesure que Géraldine parlait, il semblait à Boris Corentin que la main droite d'Ottavio Craveri s'était mise à trembler légèrement. Mais c'était si discret, presque imperceptible, qu'il se faisait peut-être des idées...

— Sur ces sept exemplaires, poursuivait Géraldine, quatre sont entre les mains de collectionneurs étrangers. Il y en a aussi un à Toulouse et un autre à Strasbourg. Reste un exemplaire dans la région parisienne : le vôtre, Monsieur Craveri !

Le libraire parut se détendre brusquement et il toisa Géraldine avec un petit sourire indulgent :

— Oui, oui, je comprends parfaitement le raisonnement que vous vous êtes fait, tous les deux : étant donné que votre victime a été retrouvée au Bois, donc en région parisienne, vous vous êtes dit que le morceau de page qu'elle tenait dans sa main provenait forcément de cet exemplaire. Un raisonnement que je suis malheureusement obligé de faire voler en éclats !

— Tiens donc ! Et pourquoi ? fit mine de s'étonner Boris Corentin, qui prévoyait déjà les objections du libraire, les ayant lui-même passées en revue avant d'arriver.

— Pour plusieurs raisons simples, répondit Ottavio Craveri, avec un petit sourire avantageux. D'abord parce qu'il n'existe de cette édition que sept exemplaires recensés. Ce qui veut dire que, ici ou là, il y en a forcément d'autres, dont les propriétaires ignorent la valeur. C'est presque toujours comme ça, vous savez. Deuxièmement, les bibliophiles passent leur temps à vendre et à acheter des volumes. Ce qui fait que, depuis la dernière recension

officielle – qui, si j’ai bonne mémoire, doit déjà remonter à deux ans –, la moitié au moins de vos sept exemplaires a probablement changé de mains...

— Quelle importance ? fit Corentin, d’un petit air innocent. En fait, la seule chose que nous attendons de vous, Monsieur Craveri, c’est que vous nous montriez *votre* exemplaire. S’il ne comporte aucune page arrachée, eh bien ! nous repartirons d’ici comme nous sommes venus et vous n’entendrez plus parler de nous, voilà tout !

Plusieurs sentiments passèrent rapidement sur le visage de l’Italien, que Boris observait très attentivement. Il crut y déceler à la fois du soulagement et une certaine appréhension. Puis, juste après, il prit un air désolé, mais un peu « surjoué », avant de soupirer :

— Vous voyez ? C’est exactement ce que je viens de vous dire : cet exemplaire, il y a déjà plus d’un an qu’il n’est plus en ma possession. Je vous rappelle tout de même, au passage, que le métier d’un libraire consiste essentiellement à *vendre* des livres ! Et c’est exactement ce que j’ai fait pour celui qui nous occupe...

Le sourire de Boris Corentin s’élargit, toujours aussi limpide d’innocence :

— Bien sûr, nous comprenons parfaitement, Monsieur Craveri. Cela dit, je suppose qu’en commerçant avisé, vous devez conserver une liste de vos acheteurs, avec ce que vous leur avez vendu et à quelle date, n’est-ce pas ? Histoire d’assurer la « traçabilité », comme on dit de nos jours...

De nouveau, l’Italien se composa une mine désolée et passa une main rapide dans ses cheveux argent :

— Bien entendu que je le fais, seulement voilà : il y a environ huit mois, cette boutique où nous nous trouvons a été cambriolée. Et les voleurs, en plus de quelques livres sans grande valeur, ont emporté l’ordinateur qui se trouvait dans l’arrière-boutique...

— Et, naturellement, la liste de vos acheteurs et vendeurs se trouvait précisément dans le disque dur de l’ordi en question, fit Géraldine Hébert, imperceptiblement ironique.

— Vous avez tout compris... soupira Ottavio Craveri. Une perte qui continue de me handicaper lourdement dans l’exercice de mon métier, croyez-le bien ! Vous savez, les bibliophiles forment un réseau aux mailles assez serrées, et ne plus pouvoir joindre tel ou tel quand on dispose d’un exemplaire susceptible de l’intéresser, c’est vraiment très ennuyeux... Je préfère ne même pas essayer de chiffrer mon manque à gagner, depuis ce maudit cambriolage !

— C’est assez imprudent de votre part, je trouve, de ne pas avoir fait de copies de vos listings sur disquettes... fit observer Géraldine.

— Je le sais bien, Mademoiselle ! soupira l’Italien, avec une mine contrite. Vous n’êtes pas la première personne à me le reprocher, du reste...

Il eut un petit sourire faraud, qui se teintait tout de même d'un peu d'ironie, et ajouta :

— Mais que voulez-vous : nous autres, libraires, sommes un peu des artistes, et les détails pratiques de la vie moderne nous échappent parfois...

Boris Corentin, qui l'observait attentivement depuis un petit moment, avait de plus en plus l'impression qu'Ottavio Craveri se fichait d'eux. Mais, en même temps, il ressentait chez lui une sorte d'angoisse sous-jacente, à peine perceptible mais bien présente.

Bref, un type pas vraiment franc du collier...

Sentant qu'ils n'en tireraient rien de plus, au moins pour le moment, il prit l'initiative de rompre l'entretien. Géraldine Hébert et lui prirent donc rapidement congé, et le libraire ne parvint pas à masquer totalement son soulagement de les voir quitter sa boutique.

— Alors ? Tu en penses quoi, du *signore* Craveri ? demanda Corentin à Géraldine, lorsqu'ils se furent éloignés de la librairie de quelques dizaines de mètres, en direction du boulevard Saint-Germain et du carrefour Mabillon.

Il aimait bien, dès que l'occasion s'en présentait, provoquer les réflexions de sa jeune coéquipière. C'est ce qu'elle-même appelait, avec un peu d'ironie et pas mal de tendresse, son côté « vieux prof »...

— J'en pense qu'il n'est pas blanc-bleu, le Rital ! répondit Géraldine du tac au tac. Je ne sais pas toi, mais, personnellement, j'ai beaucoup de mal à croire à son histoire d'ordinateur volé et de listing disparu. Je suis sûr qu'il doit avoir un double quelque part, c'est pas possible autrement !

— Tout à fait d'accord avec toi, l'approuva Boris, ce qui la fit légèrement rosir de plaisir. Mais, ça, il y a un moyen tout simple de savoir si c'est vrai ou non, son histoire de cambriolage... Tu vois lequel ?

Géraldine réfléchit à peine deux ou trois secondes, avant de répondre :

— Je dirais : appeler Mémé qui est resté au bureau et lui demander de voir avec le Ciat du 6^e arrondissement si notre ami a bien déposé une plainte pour cambriolage.

— Bravo ! c'est exactement ça ! fit Corentin, en sortant son portable de sa poche.

Aimé Brichot décrocha à la deuxième sonnerie. Boris nota qu'il avait toujours son ton bougon :

— Tiens, Boris ! Ça va, vous vous amusez bien, tous les deux ? C'est agréable, cette petite balade en amoureux dans Paris en fleurs ?

— Ça va, Mémé, le rembarra gentiment Corentin, arrête de faire ta jalouse ! On a besoin de toi, figure-toi...

— Je suis tout ouïe... « Grand chef » !

— Ah ! c'est malin ! Bon, il faudrait que tu voies avec les collègues du 6^e si un certain Ottavio Craveri a déposé une plainte chez eux, pour cambriolage

de sa boutique, il y a environ huit mois...

— Ça joue, je m'en occupe, répondit Brichot. De toute façon, même s'il ne l'a pas fait, les collègues le connaissent malgré tout...

— Pourquoi tu dis ça ?

— À cause de ce que j'ai découvert en me promenant dans le fichier informatique central, il y a moins de dix minutes... répondit Aimé Brichot, pas mécontent de faire un peu « mijoter » sa flèche.

— Et tu y as découvert *quoi*, dans le fichier informatique central ? demanda patiemment Corentin, qui savait très bien que, dans ces cas-là, ça ne servait à rien de chercher à brusquer son coéquipier.

— Qu'il a apparemment des mœurs plutôt hors normes, notre ami italien ! finit par lâcher Aimé. Figure-toi qu'il y a une petite dizaine d'années, une fille a porté plainte contre lui pour sévices physiques et séquestration ! Elle était devenue son esclave sexuelle et, finalement, le jeu était allé trop loin à son goût. C'est pas intéressant, ça ?

— Et ça c'est terminé comment, cette petite aventure sado-maso ? demanda Corentin.

— En eau de boudin, répondit sobrement son coéquipier. Ottavio Craveri n'a eu apparemment aucun mal à prouver que la fille était parfaitement consentante. Et comme elle était largement majeure et ne présentait aucune trace probante de coups et blessures...

— L'affaire a été classée sans suite, conclut Boris Corentin, une certaine excitation dans la voix. N'empêche...

— N'empêche que notre homme semble avoir prouvé qu'il aime bien exercer un certain pouvoir, et même une certaine violence sur ses partenaires, enchaîna Aimé Brichot. En tout cas, qu'il *aimait*. Car, depuis cette affaire, il n'a plus jamais fait parler de lui.

— Peut-être qu'il a appris à devenir prudent, soupira Corentin. Bon, tu tâches de voir pour mon affaire de cambriolage et on se rappelle, d'accord ?

— Ça joue. Et toi, tu fais quoi ?

Boris Corentin observa une seconde ou deux de silence, avant de laisser tomber, d'une voix durcie :

— Moi, je vais m'occuper d'organiser une surveillance rapprochée autour de notre ami Ottavio Craveri. Quelque chose me dit que ça pourrait nous être très utile, dans un avenir plus ou moins proche...

CHAPITRE IX



Comme la première fois où elle était venue, le taxi déposa Julie Berger devant les grilles de la voie privée, où se trouvait l'hôtel particulier de Nicolas Sauveterre.

Il était trois heures de l'après-midi. Le soleil brillait sur Paris, et depuis le milieu de la matinée l'air avait pris des douceurs printanières, après le froid anormal des derniers jours. Du coup, les oiseaux pépiaient comme des furieux.

Julie descendit de la Volvo rouge et se dirigea, d'une démarche un peu raide, vers l'hôtel particulier. Le cœur battant et le feu aux joues.

Depuis le matin, elle se sentait à la fois très fatiguée et surexcitée. Afin d'être revenue de Cabourg à temps pour ouvrir la parfumerie, elle avait dû se lever extrêmement tôt, prendre le premier train en partance, alors qu'elle avait à peine dormi trois heures, après sa séance avec Olaf, le Noir Scandinave.

Et, peu de temps avant treize heures, alors qu'elle s'apprêtait à remplacer son déjeuner par une petite sieste réparatrice dans l'arrière-boutique, un coursier était entré.

Une bouffée de chaleur intense était instantanément montée au visage de Julie, en voyant le superbe bouquet de lys qu'il portait entre ses bras.

La carte jointe ne comportait que quelques mots, tracés de la main de Nicolas :

Ma tendre gazelle, je suis content de ce que tu as fait par amour pour moi, hier soir. La récompense t'attendra chez moi, à trois heures.

À peine le livreur était-il ressorti que le téléphone s'était mis à sonner.

C'était LUI...

— Mets la guêpière sous ton manteau de fourrure, rien d'autre. Et sois à l'heure.

C'est tout ce que Nicolas lui avait dit, d'une voix parfaitement neutre. Ni bonjour, ni au revoir, ni le moindre petit mot tendre, rien.

Mais, loin d'en être blessée, Julie s'était sentie inondée de reconnaissance envers Nicolas : il avait pris la peine de l'appeler ! Il lui avait fait l'offrande de sa voix ! Cela voulait dire qu'elle comptait vraiment pour lui...

Totalement affolée à l'idée de ne pas avoir assez de temps, Julie s'était dépêchée de fermer la parfumerie, envoyant carrément paître la cliente qui prétendait y entrer à ce moment-là, et avait filé chez elle, afin de revêtir la tenue prescrite par son « Seigneur et Maître »...

Le résultat était que, à cause du brusque changement de température, elle mourait de chaud sous son manteau en fourrure naturelle. Et, dans le même temps, elle tremblait de peur à l'idée que quelqu'un puisse s'apercevoir qu'elle était quasiment nue en dessous.

Mais, à aucun moment, l'idée de contrevenir aux ordres du Seigneur ne l'avait effleurée...

Les jambes tremblant à la fois d'impatience et d'une certaine appréhension, Julie gravit les quatre marches du perron, sous l'œil inquisiteur d'une vieille dame aux cheveux violets, qui promenait un affreux petit chien tout hérissé.

Lorsque son index enfonça le bouton de cuivre de la sonnette, elle eut la certitude qu'elle s'apprêtait à faire un grand saut dans l'inconnu.

Et qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible.

Nicolas Sauveterre entendit le tintement un peu aigrelet de la sonnette, mais il resta parfaitement immobile dans son profond siège de cuir.

Les coudes sur les bras du fauteuil, le menton posé sur ses deux mains jointes, tout son visage reflétait une intense concentration, quelque chose de presque mystique.

Il en était arrivé à la partie la plus délicate de son plan, soigneusement ourdi. Au moment où tout pouvait encore échouer.

Ou même basculer dans le drame, dans l'horreur pure, comme la première fois.

Après un assez long moment de silence, la sonnette retentit pour la seconde fois, mais Nicolas ne bougea pas davantage. Tellement ramassé en lui-même, c'est à peine s'il percevait les accords puissants de la *Symphonie fantastique*, qu'il écoutait depuis une grosse demi-heure.

À la tête de l'orchestre symphonique de Boston, Charles Munch venait d'attaquer le quatrième mouvement de l'œuvre de Berlioz, sous-titré *La*

Marche au supplice...

Nicolas se dit qu'il allait attendre le troisième coup de sonnette, avant d'aller ouvrir à Julie. Car il savait que c'était elle : il était trois heures pile...

Si jamais elle se lassait, pensait qu'il lui avait fait faux bond et repartait, il était déterminé à ne la revoir jamais. Cela mettrait tout son plan par terre, mais tant pis, c'était un risque qu'il devait courir.

Il devait s'assurer que plus aucune velléité de résistance à sa volonté ne subsistait dans l'esprit de la jeune femme dont il avait fait sa chose.

Sinon, jamais elle n'accepterait l'invraisemblable sacrifice qu'il s'appropriait à exiger d'elle.

Il tressaillit lorsque la sonnette retentit pour la troisième fois, et se leva enfin de son fauteuil.

Les dés étaient jetés.

Nicolas Sauveterre quitta le salon de musique, traversa le large vestibule et se dirigea vers la porte d'entrée. À travers le verre dépoli, il distingua la silhouette immobile de Julie Berger, sur le perron.

Il s'arrêta durant quelques secondes et respira profondément, les yeux mi-clos.

Comme quelqu'un qui éprouve une ultime hésitation avant de plonger dans une eau glacée et noire.

Puis, d'un pas résolu, il parcourut les quatre ou cinq mètres qui le séparaient encore de la porte, et l'ouvrit, un peu trop brusquement.

La joie intense qui illumina le visage de Julie Berger le rassura aussitôt : oui, décidément, elle était désormais « à sa main »...

Sans lui dire un mot, il lui fit signe d'entrer. Puis, sans s'occuper d'elle, il pivota sur lui-même et se dirigea vers la porte de droite, celle de la bibliothèque, sans même s'assurer que la jeune femme le suivait. Ce qu'elle fit avec empressement, à petits pas rapides, après avoir soigneusement refermé la porte derrière elle.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la grande pièce, aux murs disparaissant entièrement derrière les livres anciens, Julie n'y tint plus : elle se précipita vers Nicolas et se blottit contre lui, en l'étreignant furieusement entre ses bras.

— Enfin ! Enfin ! répéta-t-elle plusieurs fois, sur un ton vibrant de passion, sans être capable de dire autre chose.

Mais Nicolas l'empoigna par les épaules et la repoussa loin de lui avec une certaine rudesse.

Julie leva vers lui des yeux stupéfaits, et elle vit que son visage était glacial, que son regard n'exprimait absolument rien de ce qu'elle avait espéré y trouver.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi me repoussez-vous ? balbutia-t-elle. Je

suis à vous ! Je vous appartiens corps et âme, vous ne comprenez pas ? Oh ! je vous en supplie : prenez-moi ! Faites de moi une femme comblée ! Tenez, regardez : je me donne ! *Je me donne !*

Julie avait presque crié les derniers mots. Son visage était rouge, ses magnifiques yeux violets étincelaient d'une passion presque surhumaine.

Tout en parlant, elle s'était défait de son manteau de fourrure, et apparut vêtue de sa seule guêpière rouge, qui semblait présenter ses seins opulents comme sur un plateau, et laissait entièrement nu le mince rectangle sombre de son pubis, soigneusement taillé.

La respiration haletante, comme si elle avait couru, Julie se jeta soudain à genoux, aux pieds de Nicolas Sauveterre, rigoureusement immobile, et lui entoura les cuisses de ses bras, frottant sa joue écarlate contre le devant de son pantalon, à hauteur du sexe.

— Je vous en supplie... Je vous en supplie... bafouilla-t-elle, d'une voix au bord des sanglots. Ne m'abandonnez pas ! Je veux être à vous ! Pour toujours... Et totalement... Ordonnez-moi ce que vous voudrez et je l'accomplirai ! Par amour...

Nicolas se dégagea sans douceur et, du bout du pied, la repoussa vers l'arrière, avec une telle rudesse que Julie s'écroula sur le parquet. Qui, malgré la chaleur moite qui régnait dans la bibliothèque, lui parut glacé.

— Être à moi ? Tu veux vraiment être à moi ? Totalement ? demanda l'homme debout, d'une voix métallique et cinglante. Le moment n'est pas encore venu ! C'est un privilège qui se mérite, tu sais ?

— Mais je l'ai mérité ! protesta faiblement Julie, en se redressant maladroitement. J'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi ! J'ai même joué avec l'homme que vous m'avez envoyé, à Cabourg... Comme vous l'aviez ordonné...

— Ce n'est pas suffisant ! répliqua Sauveterre, sur un ton implacablement froid. Il te reste une dernière épreuve à affronter. La plus dure de toutes. Et je me demande si tu es vraiment prête...

De nouveau, Julie se traîna à genoux vers lui et lui étreignit les jambes, avec une sorte de fureur désespérée.

— Prête ? Oh oui, je le suis ! Mon maître, mon seigneur... Je ferai n'importe quoi, pour mériter votre amour ! Même pas, même pas : juste un regard de vous ! Un simple regard... Je me jetterais dans le feu, pour ça...

— Tu en es bien certaine ? poursuivit Nicolas Sauveterre, dont la voix se faisait de plus en plus lointaine, comme celle d'un Dieu tout-puissant, s'adressant depuis la nuée à sa misérable créature rampante.

— Oui, mon seigneur, oui ! répondit Julie, en étreignant ses jambes encore plus fort. Ordonnez ce que vous voulez, j'obéirai dans la seconde !

— Tu en es bien certaine ? demanda Sauveterre pour la seconde fois. Je

t'avertis que ce que je vais exiger de toi sera dur à accomplir. Peut-être même terrible. Mais il ne faudra pas me décevoir. Si tu acceptes, il n'y aura plus de retour en arrière possible. Lorsque tu auras passé le seuil d'une certaine porte, il te faudra aller jusqu'au bout du sacrifice que tu me fais ! Y es-tu prête ? Il est encore temps pour toi de renoncer, de quitter cette maison pour toujours...

Julie leva vers lui un visage presque méconnaissable, comme illuminé de l'intérieur par une sorte de puissante joie d'ordre mystique :

— Partir ? Renoncer ? haleta-t-elle, en s'agrippant aux jambes de Nicolas. Mais non ! Même si je le voulais, j'en serais incapable ! Je suis à vous ! Pour toujours, et à n'importe quelle condition ! Oh ! par pitié, ne me faites plus languir comme ça, c'est trop cruel ! Indiquez-moi l'épreuve que vous voulez pour moi, et je l'affronterai !

Nicolas Sauveterre resta un long moment silencieux ; son visage n'exprimait aucun sentiment.

— Très bien, finit-il par dire, sur un ton parfaitement neutre, comme si rien de tout cela ne le concernait. Dans ce cas, lève-toi et suis-moi...

Avec des mouvements rendus maladroits par l'impatience qui la faisait trembler, Julie se remit debout et voulut ramasser son manteau de fourrure.

— Laisse-le là ! ordonna Sauveterre d'une voix coupante : tu n'en auras plus besoin...

Ils quittèrent la bibliothèque, l'un derrière l'autre, et Julie fut un peu surprise de voir son « seigneur » se diriger vers la petite porte de bois, à demi dissimulée sous l'escalier grimpant vers les étages de l'hôtel particulier.

Au moment où Sauveterre décrochait la grosse clé métallique permettant de l'ouvrir, Julie entendit le même grognement étrange qui l'avait déjà frappée la première fois, au cours du « dîner nu ».

— Tiens ! vous avez toujours le chien de votre ami ? remarqua-t-elle, en se tournant vers Nicolas.

Elle fut frappée de son regard dur et de son air bizarre, lorsqu'il lui répondit :

— Ce n'est pas un chien ! C'est celui que tu dois rencontrer maintenant. C'est ton ultime épreuve. Il t'attend, il a senti ta présence...

Alors, ouvrant grand la porte donnant sur l'escalier de pierre, Nicolas entraîna Julie vers les profondeurs de la cave.

CHAPITRE X



Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;

Et je ne hais rien tant que les contorsions De tous ces grands faiseurs de protestations,

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles, Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,

Qui de civilités avec tous font combat,

Et traitent du même air l'honnête homme et le fat. Quel avantage a-t-on qu'un...

Ottavio Craveri referma le volume qu'il tenait en main, avec une brusquerie qu'il se reprocha aussitôt, et dont il demanda mentalement pardon au livre.

Ça ne marchait pas, il n'y avait rien à faire. Même Molière – son cher Molière ! – ne parvenait pas à le distraire des pensées désagréables qui l'agitaient depuis deux heures. Même les imprécations du misanthrope Alceste étaient impuissantes à lui faire oublier ce qui s'était produit en fin de matinée.

La visite de ces deux policiers de la Brigade mondaine, avec leurs questions terriblement angoissantes.

L'Italien se leva péniblement de son vieux fauteuil damassé, alla ranger le volume à sa place, et quitta son arrière-boutique ; un endroit qui avait toujours la capacité de l'apaiser, de lui faire oublier instantanément tous ses soucis du moment.

Mais pas aujourd'hui.

Ottavio Craveri avait l'impression que de gros nuages s'étaient brusquement concentrés au-dessus de sa tête, et que rien ne pourrait empêcher l'orage d'éclater.

D'éclater, et peut-être même de le foudroyer net.

Il pénétra dans la librairie et se mit à tourner en rond, comme un animal en cage, remplaçant un volume ici, en alignant un autre, déplaçant un livre, pour le remettre à sa place initiale quelques secondes plus tard.

Gestes mécaniques, saccadés, accomplis sans raison, sans même en avoir conscience...

Ottavio Craveri passa une main nerveuse dans son opulente chevelure argentée et, après être allé donner un tour de clé à la porte de la librairie, se dirigea résolument vers le petit escalier en colimaçon qui, tout au fond de la boutique en longueur, lui permettait d'accéder directement à son appartement, situé juste au-dessus.

S'il voulait réussir à se détendre, à supprimer le tremblement irrépessible qui affectait ses mains depuis plus de deux heures, il n'avait plus qu'une solution.

Sandra...

Ottavio Craveri déboucha dans le petit salon, lui aussi encombré de livres, où il passait l'essentiel de ses soirées solitaires. Salon dépourvu de chaîne stéréo et, bien entendu, de télévision : le maître des lieux ne vivait que par et pour les livres...

Il se dirigea vers le petit couloir qui desservait la salle de bain et la cuisine, donnant toutes deux sur la petite cour intérieure, où un unique et malingre acacia tentait péniblement de survivre au manque de soleil.

Sandra était là, lui tournant le dos, à genoux sur la pailleasse de l'évier, occupée à laver les carreaux de la fenêtre.

Vêtue en tout et pour tout du corset lacé, datant du XVIII^e siècle, serré au maximum pour lui affiner la taille. Un véritable instrument de torture, qu'elle avait interdiction absolue d'ôter, sans un ordre de son maître.

Pareil pour le gros collier de chien en cuir clouté qui enserrait son cou fin et très long.

Comme elle ne l'avait apparemment pas entendu arriver, Ottavio Craveri resta près d'une minute sur le seuil de la cuisine, à observer la jeune femme au crâne entièrement rasé, tout comme l'étaient ses sourcils et son sexe, ce qui lui donnait les allures d'un étrange androïde de chair.

Elle avait 25 ans, presque trente de moins que lui.

Et cela faisait déjà plus d'un an qu'elle était son esclave soumise et parfaitement docile.

Une fois de plus, Craveri admira la courbe de ses reins sinueux et naturellement cambrés, qui, dans le bas, s'épanouissait en une croupe ronde,

ferme, profondément fendue, évasée comme le corps d'un violoncelle.

Entre les cuisses légèrement écartées de Sandra, le libraire pouvait apercevoir les deux petits anneaux d'or qu'il avait fait poser à chacune des lèvres de son sexe, parfaitement vierge de tout poil intempestif.

Sur chaque anneau, en lettres rondes d'une incroyable finesse, il était gravé : « propriété d'Ottavio Craveri » ; une idée de Sandra elle-même...

— Viens me rejoindre au salon ! ordonna l'Italien, d'une voix neutre, avant de tourner les talons sans plus s'occuper de la réaction de son esclave.

Il savait qu'il serait obéi...

Craveri revint au salon et s'installa dans son fauteuil favori, face à la porte. Par la fenêtre fermée, et malgré le double vitrage, lui parvenait le bruit régulier des voitures descendant la rue de Seine vers l'Institut et le quai Malaquais.

Il ne se passa pas plus de trente secondes avant que Sandra ne fasse son apparition.

À quatre pattes, et tenant entre ses dents la mince cravache dont son maître se servait pour cingler sa croupe et ses reins, lorsqu'il la prenait en flagrant délit de désobéissance ou de rébellion. C'est-à-dire plusieurs fois par jours...

Lorsque son maître se trouvait dans l'appartement, Sandra n'avait pas le droit de se déplacer ou de se tenir autrement qu'à quatre pattes.

Comme la petite chienne docile qu'elle était volontairement devenue...

Elle s'avança jusqu'au fauteuil, ses genoux raclant l'épais tapis de laine berbère. Lorsqu'elle fut juste devant son maître, elle déposa délicatement la cravache en travers de ses cuisses. Puis, elle redressa le buste, bras tendus en appui sur le sol et genoux fléchis, dans la position du chien assis.

Une fois de plus, Ottavio Craveri se dit qu'il avait eu une sacrée bonne idée de la raser entièrement. Outre que c'était une excellente manière de marquer son emprise absolue sur elle, l'absence de cheveux et de sourcils faisaient ressortir le rouge de sa bouche et l'ovale parfait de son visage, mangé par deux immenses yeux d'un bleu presque transparent.

Oui, vraiment, une excellente idée. Tout à fait digne de lui et de son génie dominateur...

Immobile devant son maître, la respiration légèrement haletante, ses grands yeux brillant d'espérance, Sandra attendait le bon vouloir et les ordres de l'homme qu'elle avait choisi pour Dieu vivant.

Car Ottavio Craveri le savait mieux que personne, depuis plus de vingt-cinq ans qu'il entretenait avec les femmes ce qu'on appelle vulgairement des rapports « sado-maso » : dans le couple maître-esclave, c'est toujours l'esclave qui choisit son maître, et non l'inverse ; quoi que puisse en penser le vulgaire, la tourbe des non-initiés...

Au-dessus du corset serré au maximum sur les flancs de Sandra, ses deux seins menus jaillissaient à l'air libre, les mamelons incroyablement proéminents et durs. Comme chaque fois que la jeune femme se trouvait en présence de son maître et en attente de ses désirs.

L'Italien fit un geste de la min droite. Geste tellement discret, à peine esquissé, qu'il aurait été imperceptible pour toute autre personne que Sandra.

Mais le visage d'androïde de la jeune femme s'illumina d'une sorte de joie surhumaine, et un éclair de gratitude passa dans ses immenses yeux bleu ciel.

Avec les gestes toujours un peu craintifs qu'elle avait lorsqu'elle devait exécuter un ordre muet de son maître, Sandra avança ses mains vers le pantalon de lin gris d'Ottavio Craveri et entreprit de le déboutonner. Lorsque ce fut fait, elle leva ses magnifiques yeux pâles vers lui, comme pour y quêter un encouragement à poursuivre.

Mais, l'ordre ayant été donné une fois, sa volonté exprimée, l'Italien ne jugea pas utile de stimuler son esclave, et son visage resta de marbre.

Alors, risquant le tout pour le tout, la jeune femme plongea doucement sa main gauche dans les profondeurs de l'étoffe. Lorsque ses doigts très longs se refermèrent autour de la tige épaisse, dure et chaude, sa gorge émit un faible ronronnement de satisfaction.

Aussitôt, la cravache lui cingla le flanc droit : il lui était interdit d'extérioriser le moindre sentiment, tant que son maître ne lui en donnait pas expressément la permission.

Sandra eut un sursaut de tout le corps, et elle dut se mordre violemment la lèvre inférieure, pour bloquer le cri de douleur qui était monté des profondeurs de sa gorge.

Mais, en même temps, elle leva vers Ottavio Craveri un regard éperdu de gratitude : s'il la punissait, c'est parce qu'il faisait attention à elle, à la moindre de ses réactions. Ça voulait dire qu'elle comptait toujours pour lui, et rien d'autre ne pouvait avoir d'importance pour une vraie esclave soumise...

En s'efforçant de ne rien laisser voir de l'excitation qui s'était emparée d'elle, Sandra mit au jour le sexe de son maître, une verge de taille ordinaire, mais qui, à ses yeux, était le plus flamboyant sceptre qui se pouvait concevoir.

Simplement parce que c'était Le Sien...

Doucement, presque religieusement, elle entreprit de le caresser, d'un mouvement souple du poignet, afin de lui conférer encore plus de raideur et de volume. Ce qui se produisit en quelques secondes seulement.

Sur un imperceptible signe de son maître, effectué négligemment du bout de l'index, Sandra interrompit son mouvement de va-et-vient, se pencha en avant et fit lentement coulisser le membre viril entre ses lèvres charnues et rouges, jusqu'au fond de sa gorge.

Les yeux fermés, elle enroula sa langue autour de la hampe palpitante, avec une sorte de ferveur religieuse, si intense qu'elle en illuminait tout son visage.

Au bout d'un petit moment, Ottavio Craveri effleura simplement du bout des doigts le crâne poli et brillant de son esclave.

Aussitôt, comprenant ce que son maître attendait d'elle, Sandra abandonna la virilité tendue à l'extrême et se recula du fauteuil. Puis, toujours à quatre pattes, elle fit demi-tour sur elle-même, écarta les genoux et posa sa tête sur ses avant-bras joints sur le tapis.

Une fois la position prise, elle creusa les reins autant qu'elle le put, avant d'offrir à son maître la vue affolante de sa croupe cambrée et ouverte, du beau fruit mûr de son sexe lisse ainsi que du petit œillet plissé et d'un rose plus soutenu, niché entre ses fesses rondes.

Maintenant, il pouvait la prendre. De la manière qu'il jugerait bon. C'était à lui d'en décider. D'user de son corps comme de sa pleine et exclusive propriété.

Ottavio Craveri se leva pesamment de son fauteuil, son sexe jaillissant à l'horizontale de son pantalon ouvert, il vint se placer à genoux entre les cuisses de son esclave, frémissante de désir et d'attente.

Elle ne put s'empêcher de frissonner longuement, lorsque les mains de son maître l'empoignèrent solidement aux hanches. Une réaction qui, en principe, aurait dû lui valoir un coup de cravache sur sa croupe offerte. Mais Ottavio Craveri l'avait laissée sur le fauteuil, derrière lui, et, à présent, il était pressé d'en finir.

Sandra eut un nouveau frisson, lorsque le sexe dur de son maître entra en contact avec l'ouverture la plus étroite et la plus fragile de son corps.

C'est donc « par là » qu'il avait choisi de la posséder ? Soit, elle n'avait qu'à se soumettre. À chaque fois qu'il la prenait de cette façon, elle en ressentait une vive douleur, au moment de la pénétration. Mais, cette douleur même lui procurait un surcroît de bonheur : c'était comme une offrande supplémentaire qu'elle faisait à son maître...

Ottavio Craveri se rua entre les fesses frémissantes de Sandra d'un coup de reins puissant, presque brutal, engloutissant dans le puits étroit et chaud la totalité de son membre viril d'une seule poussée.

Sandra ne cria pas, malgré la souffrance qui lui incendia tout le bas du corps. Au contraire, elle s'efforça, malgré la contrainte du corset trop serré, de s'ouvrir encore davantage, pour le seul plaisir de son maître.

Généralement, le simple fait de se dire qu'il était en elle, qu'entre toutes les femmes, c'est son corps à elle qu'il avait choisi pour y faire jaillir sa précieuse semence, toutes ces pensées qui s'entrechoquaient dans son cerveau enfiévré suffisaient à déclencher son propre orgasme. Un orgasme qu'elle avait le plus grand mal à ne pas extérioriser, conformément aux ordres du

maître.

Parfois, Sandra faisait exprès de laisser échapper un gémissement de plaisir. Comme ça, ensuite, elle ajoutait au plaisir purement sexuel, celui, peut-être encore meilleur, de la cravache, du châtiment...

Mais ce qu'elle préférait par-dessus tout, c'était quand son maître, juste avant l'explosion du plaisir, se retirait de son ventre pour venir répandre sa semence sur son visage. Et qu'il lui interdisait formellement de s'essuyer ensuite.

Alors, dans les moments qui suivaient le jaillissement viril, elle éprouvait un profond et intense bonheur à sentir le précieux liquide couler lentement le long de ses joues, de ses lèvres, de son menton, jusque sur sa poitrine.

Mais, cette fois-ci, son maître choisit de jouir au fond de ses entrailles, à longs jets bouillonnants, les doigts enfoncés dans la peau douce de ses flancs, comme les serres d'un oiseau de proie, d'un aigle royal...

Lorsqu'il se retira d'elle, Sandra resta immobile, offerte, prête à subir tout ce que son maître pourrait encore, peut-être, exiger d'elle.

Elle fut un peu déçue quand, d'un simple geste de la main, il lui désigna la porte du salon. Cela voulait dire qu'il n'avait plus besoin d'elle et qu'il lui fallait retourner à ses travaux domestiques.

Ce qu'elle fit aussitôt, toujours à quatre pattes, comme une bonne petite chienne parfaitement dressée. Qui retourne docilement à la niche après la saillie...

Resté seul, Ottavio Craveri fut bien obligé d'admettre la navrante réalité.

Si ce petit intermède avait momentanément apaisé ses sens, détendu quelque peu ses nerfs, il s'était révélé incapable de chasser les idées angoissantes qui tournoyaient dans son esprit depuis des heures.

Au contraire, il lui semblait même qu'elles se faisaient encore plus pressantes, plus menaçantes. Et qu'il ne parviendrait jamais à s'en débarrasser par ses propres moyens.

L'Italien se leva brusquement de son fauteuil, lissa machinalement son pantalon, et se dirigea à grandes enjambées vers la porte d'entrée de l'appartement, en négligeant le petit escalier intérieur conduisant à la librairie.

La seule solution, pour retrouver la paix et la sérénité, c'était d'avoir une conversation avec la seule personne qui pourrait répondre aux questions qui l'assaillaient.

L'homme à qui il avait vendu la fameuse édition du *Tiers Livre* de Rabelais.

Tout en descendant l'escalier de son immeuble, Ottavio Craveri se répéta une fois de plus ce qu'il ne cessait de se dire, depuis la visite des deux policiers de la Brigade mondaine, le matin même.

Qu'il avait été complètement stupide de leur raconter cette histoire de

cambrilage et de vol de son ordinateur professionnel. Il se rendait parfaitement compte que, s'il le voulait, ce Boris Corentin -qui avait l'air de tout sauf d'un crétin – aurait vite fait de s'apercevoir qu'il n'avait jamais porté plainte pour ce prétendu vol. Du coup, évidemment, il s'acharnerait pour savoir ce qui se cachait derrière ce mensonge inepte.

Peut-être même que lui, Ottavio Craveri, allait devenir suspect à ses yeux.

Surtout si, en fouillant un peu dans ses fichiers, il découvrait cette sale histoire qu'il avait eue, une dizaine d'années plus tôt, avec cette salope de Frédérique. Qui avait osé se révolter et porter plainte contre lui !

Et tout ça pourquoi ? Pour couvrir un de ses clients ! Bon, un des meilleurs, c'était vrai, un des plus riches aussi. Et à qui, de plus, il se sentait lié par leur passion commune pour les jeunes femmes très dociles.

Se montrer « réglo » avec les clients, quoi de plus normal ? Mais, là, c'était trop. Car, dans cette histoire, c'était quand même du meurtre d'une fille qu'il s'agissait ! Ça méritait au moins une discussion franche et sérieuse...

De plus en plus résolu, Ottavio Craveri appuya sur le bouton d'ouverture de la porte cochère, sortit dans la rue de Seine ensoleillée et partit d'un pas rapide en direction du boulevard Saint-Germain.

Un moment distraite – et agréablement distraite... – par une adolescente qui passait dans la rue à vélo, vêtue d'une robe légère qui volait au vent et découvrait ses cuisses nues, Géraldine Hébert faillit bien manquer la sortie d'Ottavio Craveri. D'autant plus qu'elle s'attendait plus ou moins à le voir éventuellement quitter la librairie, mais beaucoup moins à ce qu'il « s'échappe » par la porte cochère voisine.

Oubliant instantanément la « jeune fille en fleurs » sur sa bicyclette, Géraldine emboîta le pas au libraire, en gardant une distance prudente, histoire de ne pas se faire repérer, vu qu'il la connaissait.

Elle était ravie que l'Italien ait brusquement décidé de quitter sa tanière : depuis plus de deux heures qu'elle se trouvait en planque à proximité de la librairie, elle commençait à avoir des fourmis dans les jambes.

Boris Corentin lui avait demandé de rester là, en attendant qu'il rentre au quai des Orfèvres et organise la surveillance étroite de Craveri. Une première équipe allait venir la relever, elle n'avait pas de souci à se faire...

Géraldine ne s'était pas fait de souci, en effet, mais elle commençait à trouver le temps longuet. Et, là, enfin, il se passait quelque chose !

Quelque chose de bizarre, en plus. Car un libraire qui quitte son commerce au moment où il devrait plutôt l'ouvrir, c'était louche. D'autant qu'il avait manifestement les mains vides et ne pouvait donc prétendre qu'il allait livrer un livre précieux à un client à domicile.

Évidemment, se disait Géraldine, en poursuivant sa filature, il pouvait toujours aller *acheter* un livre à un client. En tout cas, ça méritait de s'en assurer...

En débouchant sur le boulevard, au carrefour Mabillon, Géraldine Hébert faillit pousser un juron sonore : Ottavio Craveri se dirigeait vers la station de taxis. Comme elle était à pied, il allait lui échapper !

— Salut, jolie rouquine ! Ça te dirait qu'on aille boire un verre, juste toi et moi ?

Géraldine tourna la tête et découvrit un type blond d'une vingtaine d'années à peine, en jean et blouson de cuir, juché sur une grosse Kawasaki, à l'arrêt sur le trottoir.

Du coin de l'œil, elle vit qu'Ottavio Craveri était en train d'ouvrir la portière arrière du premier taxi de la file d'attente. En un clin d'œil, elle prit sa décision.

— Boire un verre, non, ça ne me branche pas tellement... mais un tour de moto, ça, oui ! répondit-elle au jeune type, avec son plus beau sourire.

L'autre prit un air contrarié :

— Merde ! c'est trop con : j'ai pas pris mon deuxième casque ! Pour une fois que...

— Pas besoin de casque, j'ai ça à la place ! le coupa Géraldine, en lui fourrant sous le nez sa plaque de policier.

— Quoi ! t'es un keuf, M'dame ? J'y crois pas ! souffla le jeune motard. Mais qu'est-ce que j'ai fait encore ? C'est pas interdit, que je sache, d'essayer d'emballer une meuf, non ?

— Personne n'a dit que c'était interdit, trancha Géraldine, toujours tout sourire. J'ai juste besoin que tu m'emmènes en balade derrière toi. Alors, c'est oui ou c'est non ?

Après une ultime hésitation, le motard se détendit et rendit son sourire à Géraldine :

— C'est d'accord, montez ! Putain, quand je vais raconter ça à mes potes, sur la tête de ma mère ils vont pas le croire ! Au fait, on va où ?

— On suit le taxi qui est en train de quitter la station, répondit Géraldine, en s'installant en croupe.

— Comme dans les films ? demanda le pilote, en enclenchant la première vitesse.

— Comme dans les films ! confirma Géraldine. Allez, roulez, beau blond ! Et fais bien gaffe de ne pas t'approcher trop près de lui, hein !

— Évidemment, sinon, il va nous repérer et nous flinguer à vue ! Pour qui vous me prenez ? soupira le jeune avec un haussement d'épaules.

Il était déjà entré « à donf » dans le rôle de sa vie...

La promenade dura une vingtaine de minutes et se déroula sans anicroche. En vrai professionnel de la filature, le pilote de Géraldine resta toujours prudemment à distance du taxi qui emmenait Ottavio Craveri.

L'un derrière l'autre, ils tournèrent tout de suite à droite dans la partie sud de la rue de Seine, descendirent jusqu'à la rue de Vaugirard, tournèrent à gauche dans la rue de Rennes, vers Montparnasse, avant de traverser tout le 15^e arrondissement jusqu'au pont de Grenelle.

Au coin du pont, un policier en uniforme, repérant un « non port de casque » flagrant, fit signe au motard de se ranger le long du trottoir, au moment où le feu repassait au vert.

— T'occupe pas de lui, démarre ! lui ordonna au contraire Géraldine.

Son pilote obéit sans discuter, et même avec une certaine jubilation qui lui fit frissonner le dos et les épaules.

En passant devant le policier, Géraldine lui brandit à bras tendu la plaque tricolore qu'elle avait pris la précaution de ne pas remettre dans sa poche, au cas où...

— Lieutenant Hébert ! Service ! lui cria-t-elle en passant, histoire de faire bonne mesure.

L'autre n'insista pas...

Ayant franchi la Seine, le taxi tourna à droite le long de la Maison de Radio-France, puis à gauche dans la rue du Ranelagh, à travers le 16^e arrondissement.

Finalement, il s'arrêta devant une voie privée, une « villa » coincée entre le boulevard Beauséjour et la petite rue Oswaldo-Cruz. Prudemment, le motard arrêta son engin une trentaine de mètres avant et se rangea le long du trottoir.

— Tu m'attends là ? J'ai un truc à vérifier, fit Géraldine, en descendant de la Kawasaki.

— Compris ! opina le jeune homme, en se débarrassant de son casque intégral : vous allez « loger » le client, c'est ça ?

— C'est ça ! confirma Géraldine, en se retenant de rire. Ce ne sera pas long...

— Je laisse tourner le moulin, au cas où il faudrait se barrer fissa ! la rassura le pilote, avec un petit sourire entendu.

Décidément, il s'y croyait ! Ça n'allait pas être commode de le faire redescendre sur terre, celui-là...

Géraldine laissa à Ottavio Craveri le temps de franchir la grille ouverte de la villa, avant de s'en approcher à son tour. Prudemment.

Elle vit l'Italien grimper les quatre marches du perron d'un hôtel particulier de style 1930, et enfoncer le bouton de la sonnette.

Se reculant, elle fit signe au jeune motard de la rejoindre, ce que celui-ci s'empessa de faire.

— Besoin de mes services, M'dame ?

— Oui. Je voudrais savoir l'adresse exacte où notre « client » vient de sonner. Moi, je ne peux pas y aller, il me connaît.

— Compris, j'y vais, et je...

— Et tu rien du tout ! le coupa Géraldine, en souriant mais d'un ton ferme. Tu passes comme si de rien n'était, tu notes le numéro de la baraque dans ta tête et tu reviens, OK ?

— Ça roule ! fit le motard, de plus en plus imbu du rôle qu'on lui faisait jouer, en franchissant la grille.

Géraldine le vit passer dans le dos d'Ottavio Craveri – à qui on semblait tarder à venir ouvrir – en sifflotant, les mains dans les poches et le nez au vent.

Lorsqu'il eut dépassé la maison d'une dizaine de mètres, il s'arrêta pour allumer une cigarette, avec un naturel que Géraldine trouva très convaincant, puis revint tranquillement jusqu'à l'entrée de la villa, tandis que le libraire continuait de poireauter sur le perron, en donnant des signes d'impatience, voire de fébrilité.

— Numéro 12 ! chuchota le motard, en prenant des airs de conspirateur russe s'appêtant à jeter une bombe sur le passage du tsar.

— Au fait, tu t'appelles comment ? lui demanda Géraldine, tout en notant l'adresse dans son petit calepin.

— Jonathan ! répondit-il, en bombant le torse, comme si son prénom lui était un titre de gloire. Jonathan Kepler : c'est alsacien, comme nom...

— Moi, c'est Géraldine. Et, puisqu'on en parle, j'aimerais bien que tu arrêtes de m'appeler « M'dame » : ça me donne l'impression d'avoir cent ans ! Bon, maintenant, sois sympa de t'éloigner un peu : j'ai un coup de fil confidentiel à passer...

Avec un petit clin d'œil entendu, Jonathan obtempéra et alla finir sa cigarette près de sa moto.

Géraldine sortit son portable de sa poche et activa la mémoire « Grand chef ».

— Boris ? C'est moi... ton adjointe préférée !

— Tu es toujours rue de Seine ? demanda Corentin. Désolé pour la relève, ça a été un poil plus long que prévu, mais elle doit arriver d'une minute à l'autre.

— Pas de bol : j'y suis plus, Grand chef !

Géraldine relata les derniers événements à Corentin, en lui donnant l'adresse où Ottavio Craveri venait de s'arrêter.

— Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? lui demanda-t-elle pour finir.

— Le mieux, c'est que tu attendes qu'il ressorte et que tu continues à le suivre, répondit Corentin après quelques secondes de réflexion. Mais, au fait, tu as fait comment, pour ne pas le perdre dans Paris ?

— Ce serait trop long à t'expliquer maintenant, éluda prudemment Géraldine. Bon, si jamais il rentre directement rue de Seine, je laisse la relève faire son job, et sinon, je continue à lui coller aux miches, c'est bien ça ?

— C'est ça... confirma Boris, avec une pointe d'amusement dans la voix. Tu me tiens au courant dès qu'il se passe un truc, hein ? Allez, bonne chance, ma belle !

Géraldine Hébert coupa la communication et rejoignit Jonathan près de la grosse moto.

— Bon, ben, je crois que je vais te rendre ta liberté, lui dit-elle. Moi, je suis consignée ici jusqu'à ce que l'autre zouave daigne ressortir...

Jonathan Kepler la regarda d'un air peiné :

— Ah ! parce que vous croyez que je vais vous laisser tomber, comme ça, alors qu'il y a peut-être du danger ? Non, non, pas question : je reste pour vous protéger !

Géraldine retint le soupir d'agacement qui lui montait aux lèvres : fallait quand même pas qu'il en fasse trop, le petit macho en cuir !

— Et ça, c'est quoi, à ton avis ? Un briquet fantaisie ? demanda-t-elle, en écartant un pan de son blouson pour découvrir la crosse de son arme de service. Besoin de personne pour me protéger !

Jonathan ne se démonta pas, et dit d'une voix tranquille et sûre d'elle-même :

— Bon, d'accord. Eh bien, dans ce cas, je reste pour notre plaisir à tous les deux !

Du coup, Géraldine resta coite : qu'est-ce qu'elle pouvait répondre à ça ? Évidemment, si Jonathan s'imaginait qu'à la fin de la journée, il allait pouvoir, pour prix de son aide, se payer « sur la bête », il se fourrait le doigt dans l'œil, et grave... Mais, après tout, pourquoi lui faire perdre ses illusions érotiques prématurément ?

D'autant que, si ça se trouvait, il pouvait peut-être encore lui être utile.

Car Géraldine Hébert se disait qu'elle ne savait toujours pas pourquoi Ottavio Craveri avait éprouvé le besoin, quelques heures seulement après leur visite, à Corentin et elle, de fermer sa librairie au beau milieu de la journée, pour venir ici, toutes affaires cessantes...

CHAPITRE XI



En arrivant au bas de l'escalier de la cave, Nicolas Sauveterre s'arrêta, attendant que Julie l'ait rejoint. Celle-ci descendait les marches de pierre lentement, avec précaution, en raison de la semi-obscurité qui régnait dans l'escalier.

La jeune femme se retrouva face à un couloir sur lequel ouvraient quatre portes, disposées en quinconce, deux de chaque côté. Elle remarqua tout de suite que celle du fond, à droite, était différente des autres : neuve, solide, peut-être même blindée ; alors que les trois autres étaient en bois simple, et en assez piteux état.

— Te voilà au seuil de l'ultime épreuve, ma belle gazelle ! annonça Sauveterre, d'une voix sombre, presque sépulcrale, qui fit frissonner Julie.

— Ordonnez et je vous obéirai... répondit-elle pourtant, malgré la courte vague d'appréhension qui l'avait assaillie, l'espace d'un instant.

— Derrière la porte du fond, là-bas, vit mon jeune frère... dit alors Nicolas d'une voix plus sourde.

— Ici ? Dans la cave ? ne put s'empêcher de s'étonner Julie. Mais pourquoi ?

— Tu n'as pas à poser de questions, mais à accomplir ce que j'attends de toi ! répliqua Sauveterre, sur un ton cinglant. Je ne le redirai pas !

— Pardonnez-moi... murmura Julie, liquéfiée de terreur à l'idée d'avoir déplu à son Seigneur...

— Il vit ici, ignoré de tous, pour des raisons que tu comprendras bientôt, reprit ce dernier, sur un ton plus doux. L'épreuve que j'attends de toi, c'est que tu fasses l'amour avec lui. C'est la condition indispensable pour pouvoir,

ensuite, le faire avec moi. Acceptes-tu ?

Julie Berger regarda son nouveau maître avec des yeux étonnés. Quoi ? Il ne s'agissait que de ça ? Alors qu'elle s'attendait, en guise d'ultime test de soumission, à quelque chose de terrible, il lui demandait juste de faire l'amour avec un autre homme ? Mais elle l'avait déjà fait ! Avec Olaf, au Grand Hôtel de Cabourg... Qu'est-ce que ça pouvait bien lui coûter, de recommencer avec un autre ? Si c'était cela que son maître attendait d'elle...

Elle le dévisagea avec des yeux débordant de confiance et de ferveur, puis répondit, d'une voix qui vibrait de passion, presque de dévotion :

— Vous n'avez pas besoin de me le redemander : vous savez bien que je ferai absolument tout ce que vous voudrez. Par amour pour vous...

Il ouvrait la bouche pour ajouter quelque chose, lorsque, loin au-dessus de leurs têtes, assourdie mais reconnaissable, retentit la sonnette de la porte d'entrée.

Un pli de contrariété barra le front de Nicolas. Qui donc pouvait bien venir le déranger en plein après-midi ? Lui qui ne recevait jamais personne...

Il fut d'abord tenté d'ignorer l'interruption. Mais il se ravisa aussitôt : ce ne pouvait être qu'un gêneur sans importance, du style coursier, démarcheur, représentant ou autre parasite du même acabit !

Mieux valait s'en débarrasser vite fait, histoire d'être totalement tranquille après...

Nicolas Sauveterre avança d'un mètre et ouvrit la première porte à sa gauche. Puis, il poussa Julie à l'intérieur de ce qui semblait n'être qu'une sorte de remise, envahie d'objets les plus hétéroclites, la plupart hors d'usage.

— Attends-moi là, je vais voir qui c'est, lui ordonna-t-il. Ça ne sera pas long...

Il était tellement sûr de l'obéissance parfaite de la jeune femme qu'il ne ferma même pas le cadenas qui pendait au bout du fermoir rouillé. Il reprit le couloir, puis l'escalier dans l'autre sens, traversa le hall et ouvrit la porte d'entrée.

En reconnaissant Ottavio Craveri, le libraire de la rue de Seine, en découvrant son visage tendu et les regards affolés qu'il ne cessait de lancer à droite et à gauche, il fut pris d'un mauvais pressentiment.

Sans attendre l'invitation du maître de maison, sans même dire bonjour, l'Italien s'engouffra à l'intérieur, bousculant presque Nicolas Sauveterre. Dont le sombre pressentiment s'accrut : pour que Craveri perde à ce point le sens des bonnes manières, il fallait qu'il se passe quelque chose de vraiment important...

— Ravi de vous voir chez moi ! Que puis-je pour vous être agréable, cher ami ? dit-il tout de même, sur un petit ton nettement ironique. Voulez-vous que nous passions dans la bibliothèque ?

Ottavio Craveri fonça vers la pièce en question, sans prendre la peine de répondre. Il avait vraiment l'air tout tourneboulé. Mais par quoi ?

— Je dois vous dire que je n'ai pas énormément de temps à vous consacrer, signala Sauveterre, en refermant la porte derrière eux. Si vous pouviez me...

— Qu'est-ce que vous avez fait ? cria alors l'Italien, en le saisissant par les revers de sa veste d'intérieur. Qu'est-ce que vous avez fait à cette fille, bon sang ?

Sauveterre saisit les poignets du libraire et les tordit pour le forcer à le lâcher.

— D'abord, vous allez vous asseoir, vous calmer, et vous expliquer clairement, sans me sauter à la gorge ! siffla-t-il d'une voix glaciale. En voilà des manières de brute !

Comme dompté, Ottavio Craveri se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche. Ses épaules se voûtèrent et son teint prit une couleur de cendre.

— Bon, c'est mieux ! fit Sauveterre, d'un ton satisfait. Et, maintenant, je vous écoute...

Deux minutes plus tard, lorsque Craveri lui eut raconté la découverte du cadavre de Bérangère Thorillon, avec le morceau de page de Rabelais dans la main, puis la visite des deux policiers à sa librairie, c'était son visage à lui, qui avait pris la couleur de la cendre.

— La question, évidemment, est : comment une page d'un livre que je vous ai vendu il y a environ un an a-t-elle pu se retrouver dans la main d'une fille sauvagement assassinée... conclut Ottavio Craveri, en enveloppant son hôte d'un regard soupçonneux.

Nicolas Sauveterre ouvrait déjà la bouche pour se disculper, dissiper les soupçons du libraire par un bobard quelconque, mais il la referma sans rien dire.

Brusquement, il venait de se rendre compte d'une chose, avec une clarté évidente.

Ottavio Craveri était d'ores et déjà persuadé que c'était lui, l'auteur de cet assassinat. Et rien ne pourrait le faire changer d'avis.

— L'important, c'est que vous n'ayez pas dit à ces maudits flics ce qu'était devenu le livre en question... murmura-t-il, comme pour lui-même.

— Mais ils vont revenir ! cria soudain l'Italien, tandis que la panique envahissait de nouveau ses regards. Forcément, ils vont revenir ! Et, là, je leur dirai quoi ? Qu'est-ce que je vais encore devoir inventé pour *vous* protéger ?

C'était bien ça : Craveri était intimement convaincu de se trouver face à un assassin. Et, comme il n'était pas un héros, si les flics revenaient pour le « cuisiner », il leur lâcherait le nom de Nicolas Sauveterre. Juste pour se blanchir et se débarrasser d'eux...

Sauveterre se mit à arpenter la bibliothèque à grandes enjambées, sous les yeux fiévreux du libraire, allant de la fenêtre à la cheminée et retour.

Évidemment, il pouvait toujours faire disparaître l'ouvrage en question. Comme ça, plus de preuve tangible...

Mais est-ce que ça empêcherait les flics de s'acharner sur lui ? De creuser toujours plus profond dans sa vie, dans ses secrets ? Et, ça, à cause de Sylvain, il ne pouvait pas se le permettre. Trop dangereux.

D'autant que, une fois qu'ils auraient commencé à s'intéresser à lui, ils arriveraient peut-être à établir un lien avec Bérangère Thorillon. Et alors...

Non, ce qu'il fallait, c'était justement les empêcher d'établir ce lien. Il fallait couper la piste qui conduisait jusqu'à lui. De manière radicale et tout de suite.

Nicolas Sauveterre était de nouveau arrivé en face de la grande cheminée.

— Vous avez dit à quelqu'un que vous veniez ici ? demanda-t-il sans se retourner, les yeux fixés sur le tisonnier, suspendu à droite de la cheminée, avec les autres instruments à feu.

— Vous me prenez pour qui ? s'indigna Ottavio Craveri, toujours prostré dans son fauteuil.

— On ne vous a pas suivi ? insista Sauveterre, en saisissant le tisonnier de la main droite.

— Suivi ? fit l'Italien avec étonnement. Mais pourquoi m'aurait-on suivi, voyons !

Ottavio Craveri se redressa dans le fauteuil et voulut tourner la tête vers Nicolas Sauveterre.

Il n'en eut pas le temps.

Le premier coup de tisonnier l'atteignit à la tempe droite, avec une extrême violence, et l'envoya rouler lourdement sur le parquet.

En gémissant comme un enfant, sans comprendre ce qui venait de lui arriver, il tenta de se redresser, et parvint même à se mettre à genoux.

Alors, en croisant son regard vitreux, reflétant de l'incompréhension et du reproche, Nicolas Sauveterre sentit une bouffée de haine le submerger, irrésistible.

Bondissant en avant, les traits déformés par un rictus hideux, il se mit à frapper sa victime, à la frapper encore et encore, sur n'importe quelle partie du corps, quasiment en aveugle.

Il continua de lui asséner des coups de tisonnier bien après que l'Italien eut rendu l'âme, sans même s'apercevoir que sa victime était déjà morte.

C'était cette haine sans objet, cette rage brûlante, dévorante, qui le poussait à abattre encore et encore son arme, sur le corps sans vie de Craveri.

Exactement comme cela s'était produit avec Bérangère Thorillon,

lorsqu'elle avait refusé, en hurlant de terreur, d'obéir à son ordre.

L'ordre de se soumettre aux appétits sexuels de Sylvain Sauveterre, son frère.

Julie commençait à trouver le temps long, toute seule dans ce débarras poussiéreux, sinistre.

Et puis, surtout, vêtue de sa seule guêpière rouge, elle commençait à avoir froid.

Soudain, elle perçut de nouveau l'étrange grognement qu'elle avait déjà entendu par deux fois. La première, lors du fameux « dîner nu », comme elle l'appelait depuis, et la seconde lorsque Nicolas, tout à l'heure, avait ouvert la porte donnant sur l'escalier de la cave.

Sauf que, cette fois, Julie fut frappée par la résonance humaine de ce grognement. Et aussi par l'espèce de plainte douloureuse qu'il semblait exprimer.

Le cœur battant un peu trop vite, tremblant de désobéir aux ordres de son maître, elle poussa la porte du débarras, tous les sens aux aguets.

Et le grognement se reproduisit, encore plus plaintif, plus misérable, poignant.

Il venait du fond du couloir. De derrière la porte qui paraissait blindée.

Sans cesser de frissonner, autant d'appréhension que de froid, Julie s'avança dans cette direction.

Arrivée devant la porte flambant neuve, elle avisa tout de suite la clé dorée qui pendait à un crochet, à droite du chambranle.

De derrière la porte, lui parvint une plainte. Qui, cette fois, sans doute parce qu'elle était tout près, lui parut indubitablement humaine. Ressemblant à des sanglots que l'on essaierait de comprimer sans succès.

Est-ce que c'était le frère de son maître qui pleurait ainsi ? Celui qui devait constituer son ultime épreuve ? Auquel elle était censée se donner ?

Dans ce cas, songea Julie, son maître ne pourrait pas lui en vouloir, si elle exauçait son désir, si elle obéissait à son ordre avant même qu'il soit redescendu. Au contraire, cela prouverait sa parfaite docilité...

Julie saisit la petite clé et l'introduisit dans la serrure. Après une ultime hésitation, elle lui fit faire deux tours vers la droite, puis abaissa la poignée et poussa lentement le battant.

Elle entra dans une grande pièce qui semblait être un salon, ou plus exactement une « pièce à vivre ».

D'abord, elle ne distingua pas grand-chose, en raison de la pénombre qui régnait ici. Juste un canapé, un poste de télévision éteint, quelques meubles

indéterminés, une table. Ainsi qu'un grand désordre d'objets, disséminés un peu partout, sans ordre apparent.

Mais aucune trace de présence humaine...

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-elle, d'une voix qu'elle s'étonna de trouver si mal assurée.

Elle ne reçut aucune réponse, mais il lui sembla entendre une sorte de glissement furtif vers le fond de la grande pièce, là où l'ombre était la plus épaisse.

— Bonjour, je m'appelle Julie... reprit-elle, sur un ton déjà plus ferme.

Peut-être que le frère de son maître était un grand timide, après tout. Le fait qu'il passe sa vie dans une cave, même aménagée, ne devait rien arranger, en plus... Il fallait le mettre en confiance.

Julie ouvrait déjà la bouche pour prononcer une nouvelle phrase, lorsque tout son sang se glaça.

Ce qui venait de surgir sans bruit de l'ombre la tétanisa sur place, comme si ses jambes venaient d'être brutalement prises dans un bloc de ciment.

Il était là, face à elle, à moins de trois mètres.

Le monstre.

Car c'était un véritable monstre qui l'observait, immobile, de ses petits yeux incroyablement brillants et rouges.

Oh ! bien sûr, il était humain, cela ne faisait pas le moindre doute...

La créature qui la regardait, avec une incroyable intensité, possédait, comme n'importe qui, deux jambes, deux bras, un torse et une tête.

Mais quelle tête !

Toujours sans parvenir à esquisser le moindre mouvement, Julie se sentit submergée par une vague où se mêlaient la terreur, le dégoût, et aussi une certaine forme de pitié.

La tête du monstre était énorme, effroyablement bosselée, comme si elle était passée dans un concasseur et s'était ensuite ressoudée n'importe comment. Le crâne, d'une vilaine teinte rosâtre, était parsemé de quelques rares cheveux roux, qui retombaient sur les épaules comme une crinière malade.

Le visage était horrible à voir.

Le monstre n'avait pratiquement pas de nez, une bouche atrocement enfoncée, un menton incroyablement proéminent et comme fendu en deux par le milieu.

Mais le pire, c'était sans doute ses yeux : minuscules mais d'une répugnante couleur rougeâtre, enfoncés dans les orbites, larmoyants, dépourvus de paupières et surmontés d'arcades sourcilières simiesques, envahies de poils roux d'une invraisemblable épaisseur.

Pour couronner le tout, son torse était à la fois court et incroyablement large, ses jambes grêles et extrêmement arquées, alors que ses bras paraissaient démesurément longs et que le dos de ses mains était lui aussi envahi de longs poils roux, comme les pattes d'un orang-outang.

Comme s'il comprenait la terreur que sa vision inspirait à la jeune femme qui lui faisait face, la malheureuse créature émit un petit gémissement plaintif et éleva ses deux bras à hauteur de ce qui lui tenait lieu de visage, afin de se cacher.

Mais, en même temps, il eut la mauvaise idée de faire deux pas en avant, d'une démarche ridiculement dandinante.

Du coup, sous le coup de fouet de la panique, Julie retrouva brusquement l'usage de ses jambes.

Car elle venait de réaliser brutalement dans quel cauchemar invraisemblable elle se trouvait plongée.

Ce monstre, ça ne pouvait être que le jeune frère de Nicolas Sauveterre.

Et c'était avec « ça », avec cette chose, qu'il avait exigé qu'elle fasse l'amour !

Rien que d'imaginer cette créature répugnante posant ses immondes pattes velues sur elle, Julie crut qu'elle allait s'évanouir d'horreur.

Il fallait fuir ! Fuir absolument ! Fuir pendant qu'il était encore temps !

Brutalement dégrisée, comme sous l'action d'une douche glacée, Julie eut le temps de réaliser que toute la passion soumise qu'elle avait pu éprouver pour Nicolas, pour celui qu'elle nommait son seigneur ou son maître quelques minutes encore auparavant, venait de s'évanouir d'un coup, et qu'il ne lui en restait plus rien.

Alors que le monstre n'était plus qu'à un mètre d'elle, dissimulant toujours son pauvre visage, Julie pivota sur elle-même et fonça vers la porte.

Avant de l'atteindre, elle buta dans le corps de Nicolas Sauveterre qui venait d'entrer sans bruit.

— Je vois que vous avez fait connaissance sans m'attendre ! nota celui-ci d'un ton parfaitement calme. C'est très bien, ma belle gazelle, je suis fier de toi !

Puis, s'adressant à son frère, qui avait instinctivement reculé vers le fond de la pièce :

— Tu vois, Sylvain, j'ai tenu la promesse que je t'avais faite : je t'ai trouvé une fiancée ! Elle s'appelle Julie, et elle sera à toi, désormais...

Saisie d'épouvante, à cause de ce qu'elle venait d'entendre, la jeune femme rua pour se dégager de l'emprise de Sauveterre et foncer vers la porte restée ouverte. Mais il la tenait bien trop solidement par le bras.

— Ça suffit, les caprices, maintenant ! gronda Nicolas. Tu as accepté l'épreuve, tu dois la subir jusqu'au bout !

Une sorte de rictus dément tordit les lèvres fines de Sauveterre, et il ajouta :

— Désormais, tu vivras ici, avec Sylvain. Ces deux pièces seront votre univers à tous les deux. Votre petit nid d’amour ! Bon, je vous laisse faire plus ample connaissance : j’ai malheureusement un rendez-vous qu’il m’est impossible de remettre... On se verra ce soir !

Repoussant Julie vers le centre de la pièce, Nicolas Sauveterre sortit et referma la porte derrière lui. Julie se précipita à sa suite et atteignit la porte au moment où, de l’autre côté, l’homme donnait un tour de clé.

Elle était prisonnière !

Enfermée avec le monstre !

Lorsque Julie se retourna, tremblante de terreur, il avait déjà commencé à avancer dans sa direction.

Brusquement, tout se mit à tourner autour d’elle, et elle s’effondra lourdement sur le sol, sans connaissance.

Sans voir Sylvain Sauveterre qui se penchait vers elle, ses grosses mains en avant...

CHAPITRE XII



— Ça y est, le tuyau vient d’arriver ! s’exclama Aimé Brichot, en entrant

en trombe dans le bureau des Affaires recommandées. Tu ne devineras jamais...

Boris Corentin leva le nez de son écran d'ordinateur et prit un air un peu impatient :

— Je ne devinerai pas, pour la bonne raison que je n'ai pas l'intention d'essayer, figure-toi ! Pas que ça à faire... Bon, tu la craches, ta valda, comme on disait dans les films des années cinquante ?

— Je viens d'identifier le proprio de l'hôtel particulier dont Géraldine t'a bigophoné l'adresse, répondit Brichot, sans se formaliser de la réaction de sa flèche. Il s'appelle Sauveterre. Mais tu ne sais pas le plus beau...

— Mémé, mon vieux camarade, tu sais que j'ai toujours débordé de tendresse et d'affection pour toi, mais, là, tu commences vraiment à me courir sur le haricot, avec tes petits suspenses à deux balles !

— Son prénom est *Nicolas* ! lâcha triomphalement Aimé Brichot, en appuyant bien sur le prénom.

Boris Corentin eut un petit sursaut et, cette fois, se désintéressa pour de bon de son ordinateur :

— Nicolas ? Comme...

— Comme le mystérieux type que fréquentait Bérangère Thorillon, peu de temps avant sa mort, oui ! le coupa son coéquipier.

— En effet, ça commence à devenir intéressant, tout ça, murmura Boris. De là à imaginer que c'est à lui qu'Ottavio Craveri aurait revendu le fameux bouquin à la page arrachée et qu'il serait en ce moment même chez lui pour l'avertir que ça risque de chauffer...

Corentin s'interrompit, soupira, et ajouta, d'une voix plus désabusée :

— Évidemment, tout cela à condition que ton Nicolas Sauveterre s'intéresse aux livres anciens. Sinon, je ne vois pas ce qu'il...

— *Il s'intéresse* ! le coupa une nouvelle fois Aimé Brichot, dont les yeux étincelaient, derrière ses lunettes. Figure-toi que je me suis fait le même raisonnement que toi, et que je viens d'avoir l'idée d'appeler Bénédicte Fauchon-Valard, la prof dont Géraldine nous a refilé le numéro, hier. Eh bien ! elle connaît Nicolas Sauveterre. En tant que bibliophile, s'entend. Il paraît qu'il est « pété de thune », comme diraient les jumelles, et qu'il ne rate jamais une vente importante de livres rares, quel que soit l'endroit du monde où elle a lieu.

— Alors, là, Mémé, chapeau pour l'initiative ! s'exclama Corentin, faisant rougir de plaisir son coéquipier, toujours très sensible aux compliments, surtout venant de lui.

Boris se leva de derrière son bureau et se dirigea vers la porte du bureau.

— Où tu vas ? questionna Brichot.

— Chez les inspecteurs, histoire de les réveiller un peu ! Je veux un

maximum de renseignements sur ce Nicolas Sauveterre en un minimum de temps : j'ai comme l'impression qu'on a tiré la bonne ficelle, là.

— Grâce au boulot de Géraldine, fit très sportivement observer Aimé Brichot.

— Et au tien, Mémé, et au tien ! ajouta Corentin, avant de quitter la pièce.

Trois quarts d'heure plus tard, grâce au travail de trois équipes d'inspecteurs de la Brigade mondaine, et à leurs propres investigations, Boris Corentin et Aimé Brichot savaient à peu près tout ce qu'une enquête aussi rapide était capable de leur apprendre sur Nicolas Sauveterre.

— Fils unique, orphelin depuis plusieurs années, seul héritier de l'importante fortune de papa, agent de change, passionné de livres anciens, résuma Corentin, en parcourant ses notes prises à la main.

— Une vie apparemment sans histoire, et même plutôt « pépère », fit Brichot, qui relisait ses propres notes de son côté. Ne s'absente jamais plus de vingt-quatre heures de son domicile parisien, ne sort pratiquement pas le soir, ne reçoit jamais personne, à l'exception d'un certain Docteur Albert Samain, vieux médecin de la famille, en retraite, qui continue de venir lui faire une visite à domicile, deux fois par mois, régulièrement, depuis des années.

Boris Corentin dressa l'oreille :

— Deux visites par mois, hein ? C'est bizarre...

— Pourquoi, bizarre ?

— Écoute, Mémé, Nicolas Sauveterre a 38 ans, d'après nos renseignements il jouit d'une santé tout à fait normale pour un homme de cet âge. Alors, pourquoi est-ce qu'il éprouve le besoin de voir un toubib deux fois par mois ? Et, qui plus est, un toubib rangé des voitures ?

Aimé Brichot haussa les épaules :

— Je t'ai dit que c'était le vieux médecin de la famille. Apparemment, il l'était déjà du vivant des parents Sauveterre. C'est peut-être juste des visites de courtoisie. Il vient prendre le thé et bavarder du bon vieux temps, un truc comme ça...

— Mouais... c'est possible... murmura Corentin, apparemment pas très convaincu. N'empêche que des visites aussi fréquentes et aussi régulières, pour un type qui ne reçoit personne et vit quasiment comme un sauvage, je continue à trouver ça bizarre...

Il releva la tête et regarda son coéquipier, avec un regard intense et gourmand qu'Aimé Brichot lui connaissait bien, depuis tant d'années qu'ils « usinaient » ensemble.

Le regard du grand fauve affamé, qui vient de flairer une piste toute fraîche...

— Et si on allait lui rendre une petite visite, au vieux toubib, histoire de se dégourdir un peu les papattes ? proposa Corentin, d'une voix gourmande. Il

habite où, exactement, le disciple d'Esculape ?

Le Docteur Samain vivait dans une résidence pour personnes âgées située vers le haut de la rue de Picpus, dans le 12^e arrondissement, Corentin et Brichot y arrivèrent moins de vingt minutes plus tard.

— Espérons qu'il sera là... bougonna Aimé Brichot. On aurait quand même pu téléphoner avant...

— Pas d'accord, Mémé, objecta Corentin, en descendant de leur voiture de service. Si jamais ce brave toubib a des choses à cacher, c'est mieux qu'il n'ait pas le temps de se préparer à nous mentir...

Aimé Brichot ne répondit rien. Parce qu'il savait qu'au fond sa flèche avait raison.

À la réception de la résidence « Les Hespérides », une charmante jeune femme blonde, toute rougissante sous le regard appréciateur de Corentin, leur indiqua que le Docteur Samain résidait à l'appartement 22, au deuxième étage.

— Je l'ai vu remonter chez lui, après sa belote de l'après-midi, il n'y a pas dix minutes, leur précisa-t-elle, en bombant le torse sous les yeux de Boris. Vous êtes sûr de le trouver. Vous voulez que je lui passe un petit coup de fil pour le prévenir de votre arrivée ?

— Pas la peine, on va lui faire la surprise ! répondit Corentin, en la caressant du regard, ce qui la fit rougir de plus belle.

Connaissant les mœurs incurablement sportives de sa flèche, Aimé Brichot n'essaya même pas de l'entraîner vers l'un des deux ascenseurs et se dirigea de lui-même vers l'escalier.

En passant devant la porte grand ouverte du foyer, ils virent une dizaine de personnes âgées des deux sexes qui somnolaient plus ou moins devant l'émission stupide proposée par on ne savait quelle chaîne de télé. Certains étaient en pantoufles et robe de chambre, deux ou trois rivés à leur fauteuil roulant. Les visages étaient mornes, les regards comme absents.

— Je ne dis pas que mourir d'un cancer à la fleur de l'âge soit l'idéal, murmura Brichot, tandis qu'ils attaquaient l'escalier aux marches antidérapantes. Mais, parfois, vieillir ne me semble pas très enviable non plus...

— Ça dépend des conditions, répondit Corentin sur le même ton. Toi, au moins, tu auras toujours les jumelles et le petit Charles pour te chouchouter. Moi...

Il chassa aussitôt cette pensée grise : penser à sa propre vieillesse lui avait toujours paru inutile, improductif, et pas spécialement gai.

D'autant plus inutile que, vu son boulot, d'un jour sur l'autre il pouvait passer de vie à trépas, parce qu'un malade aurait vidé son barillet sur lui, alors...

À peine Aimé Brichot eut-il frappé deux coups à la porte de l'appartement

22, qu'elle s'ouvrit, comme si le locataire avait guetté leur arrivée.

Le Docteur Samain était un très vieil homme, maigre et au visage incroyablement ridé, surmonté de cheveux blancs et rares. Mais il se tenait très droit, et son regard clair paraissait parfaitement éveillé.

— Messieurs ? s'enquit-il sobrement, d'une voix douce, un peu trop fluette et étonnamment jeune.

— Nous aimerions avoir un petit entretien avec vous, Docteur, répondit Boris Corentin, en lui montrant discrètement sa plaque de policier. Pouvons-nous entrer ?

Il lui sembla que, en découvrant qu'il avait affaire à la police, le visage d'Albert Samain s'était fermé, et qu'une lueur d'appréhension était rapidement passée dans ses petits yeux clairs.

Mais, après tout, il y avait des tas de gens qui craignaient plus ou moins la police, même quand ils étaient parfaitement innocents de tout...

Le vieil homme s'effaça pour les laisser entrer, referma soigneusement sa porte, et leur désigna le petit canapé disposé sous la fenêtre donnant sur les jardins de la résidence. Lui-même prit place dans le fauteuil de toile qui se trouvait de l'autre côté de la table basse, encombrée de journaux et de revues, médicales pour la plupart.

— Je suis navré de ne rien avoir à vous offrir à boire... dit-il, d'une voix plus sèche.

— Docteur Samain, nous sommes ici pour vous parler de votre dernier patient... Nicolas Sauveterre...

Cette fois, il fut certain de voir une lueur de panique assombrir fugitivement le regard clair du vieil homme, et il en conçut une réelle excitation.

— Mon patient ? Je n'ai plus de patients depuis neuf ans, messieurs, désolé ! Comme vous le voyez, j'ai largement passé l'âge d'en avoir... hélas ! J'ai été, durant une bonne quarantaine d'années, le médecin traitant de la famille Sauveterre, c'est vrai. Vrai aussi que c'est moi qui ai mis Nicolas au monde, au domicile de ses parents, voici trente-huit ans. À ce titre, il veut bien continuer à m'honorer de son affection, voilà tout. Pour le reste, je ne suis au courant de rien !

Boris Corentin saisit la balle au bond.

— Le reste ? fit-il, en maintenant le vieux médecin sous le feu de son regard perçant. De quel reste voulez-vous parler, Docteur Samain ?

Les mains décharnées du vieillard se crispèrent sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Mais... rien ! Je... J'ai dit ça comme ça... bafouilla-t-il, tandis que ses yeux allaient très vite de droite à gauche, comme s'il cherchait le moyen de fuir la pièce.

— Monsieur Sauveterre souffre-t-il d'une maladie particulière ? enchaîna Aimé Brichot, sans lui laisser le temps de se reprendre.

— No... on, pas... pas que je sache... répondit le vieux médecin, en bafouillant de plus en plus.

Plus tard, quand Aimé Brichot lui demanderait ce qui l'avait poussé à poser sa question suivante, Boris Corentin devait répondre qu'il n'en savait vraiment rien lui-même ; qu'il avait parlé sous le coup de l'inspiration...

— Dans ce cas, c'est que quelqu'un d'autre est malade, chez lui, puisque vous vous y rendez régulièrement deux fois par mois, à dates fixes, martela Corentin, en accentuant le côté inquisiteur de son regard. Docteur Samain, vous feriez mieux de nous dire tout de suite *qui d'autre* vit dans la maison de Nicolas Sauveterre !

Le vieillard ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Ses yeux étaient devenus d'une fixité hallucinée et il contemplait Boris Corentin comme s'il s'agissait du Diable.

Puis, au bout de quelques secondes d'une tension presque palpable, d'un coup, les deux policiers virent ses épaules s'affaisser, son corps très droit se recroqueviller sur lui-même et son regard s'éteindre.

— Comment avez-vous su ? murmura-t-il, d'une voix à peine audible, sans les regarder, le menton sur sa poitrine maigre.

Corentin et Brichot échangèrent un rapide coup d'œil. C'est maintenant qu'il fallait y aller « sur des œufs », comme disait Charlie Badolini. Il ne fallait surtout pas que le docteur Samain comprenne qu'en réalité ils ne savaient strictement rien. Ce qui était la pure vérité.

— Peu importe comment nous l'avons appris, dit Aimé Brichot d'une voix en apparence tranquille. Seulement, il nous reste quelques points de détails à éclaircir.

— C'est pourquoi, Docteur, le mieux serait peut-être que vous repreniez l'histoire depuis le début, enchaîna Boris Corentin, sur le même ton.

— Et sans essayer de dissimuler ou modifier certains faits gênants, l'avertit doucement Brichot : nous en savons déjà assez pour nous en apercevoir aussitôt, vous comprenez ?

Le médecin releva lentement la tête. Son visage exprimait non plus la crainte ou l'angoisse, mais une tristesse immense, presque poignante.

— Mais qu'est-ce que le malheureux va devenir, maintenant ? murmura-t-il, en se tordant les mains nerveusement. Qu'allez-vous faire de lui ?

Moment plutôt délicat et épineux, pour les deux policiers, qui ne savaient absolument pas de quoi ni de qui le vieil homme leur parlait...

— Nous aborderons l'avenir tout à l'heure, si vous le voulez bien, finit par dire Corentin. Pour le moment, c'est le passé que nous aimerions vous entendre évoquer, Docteur...

Alors, après avoir pris une profonde inspiration, le vieil homme se mit à raconter, le regard perdu dans le vague, loin, très loin :

— Nicolas avait déjà plus de 18 ans lorsque sa mère s'est retrouvée de nouveau enceinte. Ils étaient fous de joie, son mari et elle. Depuis le temps qu'ils voulaient un second enfant ! Même avec la grande différence d'âge qu'allaient avoir les deux frères, ils étaient vraiment heureux, je vous assure. Ils l'ont été jusqu'au soir de l'accouchement, qui a donc eu lieu dans l'hôtel particulier familial, comme je vous le disais.

— Qu'est-ce qui s'est passé, lors de cet accouchement ? demanda doucement Corentin.

Le vieil homme releva enfin la tête, ses yeux étaient emplis de larmes.

— Un monstre... souffla-t-il. Geneviève Sauveterre a mis au monde un véritable monstre, contrefait, horrible à voir. Pendant les premières heures, j'ai espéré que Sylvain – c'est le prénom que ses parents avaient prévu de lui donner – ne serait pas viable. Malheureusement, il l'était...

Le vieillard se tut et laissa retomber sa tête. Boris Corentin, qui commençait à entrevoir la vérité, la terrible vérité, prit doucement le relais :

— Alors, comme l'enfant était vraiment trop monstrueux, ses parents ont eu l'idée de le faire disparaître et de le déclarer mort-né. Ce qui était rendu possible par le fait que l'accouchement avait eu lieu à domicile. Et, pour ça, ils ont eu besoin de vous. C'est bien ça, n'est-ce pas, Docteur ?

Le vieillard acquiesça en silence. Avant de reprendre, d'une voix de moins en moins perceptible :

— J'ai signé l'acte de décès, oui. Il y a eu un simulacre de funérailles. Au cimetière du Montparnasse, il y a, quelque part, une tombe qui renferme un petit cercueil vide...

De nouveau, le docteur Samain se tut, les épaules voûtées, comme ployant sous la lourdeur du secret qu'elles avaient trop longtemps porté.

Boris Corentin laissa passer quelques secondes, le temps qu'il se reprenne, puis demanda :

— Vous parlez d'un cercueil vide, Docteur... Est-ce que cela veut dire que l'enfant a finalement vécu ?... Qu'il est *toujours vivant* ?

Albert Samain acquiesça en silence. Il se tut encore durant un long moment – ou qui parut long aux deux policiers –, avant de se remettre à parler. Et, cette fois, il ne s'interrompit plus.

Il leur expliqua comment Sylvain Sauveterre avait été, dès sa naissance, relégué au sous-sol, aménagé spécialement pour lui, et où il avait passé ses dix-neuf années de vie, sans jamais en sortir.

Il leur expliqua que son frère, Nicolas, s'était d'abord pris de pitié pour cet être effroyablement disgracié, puis d'une véritable affection fraternelle. Au point que, depuis sept ans, depuis la disparition quasi simultanée de leurs deux

parents, c'était lui, et lui seul, qui pourvoyait aux besoins de cet être qui, pour le monde entier, était officiellement mort dix-neuf ans plus tôt, au sortir du ventre de sa mère.

— Voilà pourquoi Nicolas Sauveterre ne s'absente jamais plus de vingt-quatre heures d'affilée, murmura Aimé Brichot, que cette histoire terrible avait plongé dans des réflexions assez lugubres.

— Et cela explique aussi vos visites bimensuelles, Docteur Samain, ajouta Corentin, à peine moins troublé que son coéquipier.

— Sylvain est de santé fragile, comme la plupart des êtres « non conformes », dit le vieil homme. Je suis même étonné qu'il ait réussi à vivre jusqu'à maintenant. Personnellement, je m'attendais à ce que son organisme se dérègle et lâche au moment de la puberté. La puberté... Mon Dieu...

Sans que Corentin ni Brichot n'aient besoin de lui poser la moindre question, Albert Samain leur raconta à quel problème nouveau Nicolas Sauveterre s'était trouvé confronté, lorsque des désirs sexuels impérieux s'étaient mis à assaillir et à torturer le malheureux Sylvain.

Et il leur expliqua surtout la solution que Nicolas avait imaginée pour y remédier, en tablant sur ses propres capacités à « asservir » les femmes, grâce à un magnétisme érotique surpuissant, auquel très peu étaient capables de résister, devenant rapidement des esclaves sexuelles, prêtes à tout pour le satisfaire.

— Il veut prendre le contrôle de l'esprit d'une fille, suffisamment pour qu'elle accepte de se donner à son frère, et de garder le secret ensuite, c'est bien ça ? demanda Boris Corentin, qui commençait à mieux voir le lien entre Nicolas Sauveterre, son frère et le meurtre sauvage de Bérangère Thorillon.

— Oui, c'est ça, soupira le médecin. Nicolas a cru y parvenir, il y a quelque temps, avec une jeune femme qu'il avait prise sous sa coupe. Mais, finalement, il m'a dit que ça n'avait pas marché et qu'il avait dû abandonner avec elle...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un lourd regard entendu. Ils se connaissaient suffisamment pour, sans une parole, savoir qu'ils pensaient la même chose.

Que Nicolas avait certainement dû mettre la jeune femme entre les mains de son monstrueux frère, que la malheureuse avait dû vouloir échapper à son étreinte et que, rendu fou furieux par la frustration sexuelle trop longtemps accumulée, Sylvain Sauveterre avait dû massacrer la fille.

Une fille qui ne pouvait être que Bérangère Thorillon.

— Du coup, je suppose que Nicolas Sauveterre a renoncé à son idée ? s'enquit Aimé Brichot.

Albert Samain secoua négativement la tête :

— Hélas, non ! Malgré mes mises en garde, il est en train de recommencer

avec une autre. Une certaine Julie, mais je ne connais pas son nom de famille.

— Vous l'avez rencontrée ? demanda Boris Corentin.

Le vieillard releva lentement la tête, et les deux policiers purent constater que ses petits yeux clairs étaient de nouveau tout embués de larmes.

— Oui... Oh ! oui, je l'ai rencontrée ! Si je vous dis que j'ai même dû jouer le rôle du majordome, lors d'une soirée en tête à tête entre Nicolas et elle, durant laquelle cette jeune personne a dîné complètement nue, vous me croirez ?

— Je vous crois, Docteur Samain... répondit doucement Boris Corentin. Ce que je comprends moins, c'est la raison pour laquelle vous avez accepté tout ça...

Le vieil homme eut un pâle sourire, qui exprimait un désespoir poignant :

— Je ne me suis jamais marié et je n'ai donc jamais eu d'enfants, messieurs. Nicolas, c'est le fils que la vie ne m'a pas donné... Je suis incapable de lui refuser quoi que ce soit... Je sais que je n'aurais pas dû, mais...

Après un geste infiniment las de sa main décharnée, aux veines saillantes et bleues, il se tut de nouveau, comme vidé par sa longue confession.

Boris Corentin se leva et fit signe à Aimé Brichot de le suivre hors de l'appartement.

— J'ai comme l'impression qu'il y a urgence, lui dit-il très vite, lorsqu'ils furent dans le long couloir désert. Si on ne se remue pas le train, j'ai bien peur que nous n'ayons bientôt un nouveau cadavre de fille sur les bras.

— Celui de cette Julie, c'est ça ?

— C'est ça. Il va falloir embarquer le toubib immédiatement et le mettre au frais. D'abord parce qu'on a commis un acte illégal en signant un faux acte de décès, et qu'il s'est rendu complice de séquestration volontaire. Mais, surtout, pour être certain que, dès qu'on aura le dos tourné, il ne va pas téléphoner à Nicolas Sauveterre pour lui apprendre qu'il nous a tout déballé. Charge-toi de le préparer doucement à cette idée, Mémé ; moi, j'appelle le cabinet du juge d'instruction pour qu'il nous délivre en urgence un mandat d'amener. Et, avant, j'appelle Géraldine pour la prévenir des nouveaux développements de l'affaire...

Lorsque Brichot eut disparu à l'intérieur de l'appartement, Corentin prit son portable et enfonça la touche « mémoire » qui le reliait directement au téléphone de Géraldine Hébert.

Il y eut une sonnerie, puis une autre, puis une troisième... Et, soudain, tout s'arrêta, comme si la demande de communication avait été interrompue pour des raisons techniques.

Ou, encore, comme si quelqu'un avait brutalement détruit le portable de sa coéquipière.

CHAPITRE XIII



Se dandinant d'un pied sur l'autre, Géraldine Hébert commençait à trouver le temps long.

Cela faisait plus d'une heure maintenant qu'Ottavio Craveri était entré dans l'hôtel particulier, et il ne se décidait toujours pas à en ressortir.

En plus de ça, il lui fallait repousser aussi gentiment que possible les manœuvres de séductions de plus en plus pressantes que Jonathan Kepler, son pilote, exerçait sur sa charmante petite personne...

Dès le début de leur planque, ils avaient déplacé la moto du jeune homme, pour venir la ranger sur le trottoir, en face de l'entrée de la voie privée, derrière la camionnette d'une entreprise de peinture-ravalement. Ce qui permettait à Géraldine de surveiller la villa sans se faire repérer.

Pour la dixième fois au moins, elle repoussa la main masculine qui venait de se poser sur sa hanche, sous prétexte de lui montrer quelque chose.

Géraldine en était à se dire que, pour avoir la paix, elle allait carrément expliquer à Jonathan qu'elle était strictement « féminophile » – mot inventé par elle et qu'elle préférait à lesbienne –, et qu'il pouvait donc mettre sans remords un terme à ses inutiles travaux d'approche.

C'est alors qu'elle vit s'ouvrir lentement la porte du garage attenant à

l'hôtel particulier, et une superbe Jaguar vert bouteille en sortir, pour se diriger vers l'entrée de la villa.

Lorsque la voiture passa le long de la camionnette, Géraldine repéra le conducteur, un homme d'une petite quarantaine d'années, très beau et très élégamment vêtu. Il était seul dans la voiture.

Dans l'esprit de la jeune femme, il ne faisait pas de doute qu'il devait s'agir du propriétaire de l'hôtel particulier.

Mais alors, dans ce cas, pourquoi Ottavio Craveri était-il resté à l'intérieur ?

À moins qu'il ait eu rendez-vous avec un autre occupant de la grande maison ?

C'était tout de même bizarre...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jonathan Kepler qui, lui aussi, avait vu la Jaguar quitter le garage de l'hôtel particulier.

Géraldine prit sa décision en un éclair :

— Tu suis la Jag, sans te faire repérer, et on se retrouve ici après. Moi, je vais me payer le culot d'aller sonner à la porte, histoire de vérifier qu'il y a encore des gens dans cette baraque. Il y a peu de risque que ce soit Craveri qui vienne lui-même ouvrir, s'il est en visite...

Jonathan fit rugir les gaz, et la moto bondit en avant, au moment où la Jaguar disparaissait au coin de la rue Oswaldo-Cruz.

Dès qu'il eut disparu à son tour, Géraldine Hébert franchit la grille de la voie privée et marcha résolument vers le perron de l'hôtel particulier.

Son premier coup de sonnette résonna à l'intérieur de la grande maison... et resta sans réponse.

Pareil pour le deuxième.

Et idem pour le suivant.

Géraldine commença à se dire qu'il se passait quelque chose de pas normal. Elle était certaine qu'Ottavio Craveri ne se trouvait pas dans la Jaguar.

Ce qui semblait vouloir dire qu'il était resté tout seul à l'intérieur de cette maison, et que, en plus, il n'avait pas l'idée de venir ouvrir quand quelqu'un sonnait à la porte. C'était quand même un peu étrange...

Géraldine allait redescendre le perron, lorsque, machinalement, sans même en avoir conscience, sa main se posa sur la poignée de la porte.

Laquelle, à sa grande surprise, s'ouvrit sans la moindre résistance.

Immédiatement, une lumière rouge s'alluma dans le cerveau de Géraldine Hébert, et une petite voix assez acariâtre s'y fit entendre, pour lui lancer des sommations comminatoires en rafale :

Ceci est une propriété privée ! Tu es officier de police ! Tu n'as pas la

*moindre commission rogatoire ! C'est une violation de domicile caractérisée !
Referme cette porte et fais immédiatement demi-tour, imbécile !*

La petite voix revêche, dans la tête de Géraldine Hébert, commit une erreur psychologique, en ajoutant le qualificatif « imbécile » à la fin de sa péroraison, sans doute histoire de faire bonne mesure.

Du coup, vexée, la jeune femme colla mentalement une grande claque à cette intruse psychique et entra dans le grand hall, totalement silencieux. En laissant soigneusement la porte ouverte derrière elle.

Comme si cela pouvait constituer une circonstance atténuante, en cas de pépin. Géraldine avait en quelque sorte l'impression – trompeuse – de ne commettre qu'une violation de domicile *light*...

— Pardon ! Il y a quelqu'un ? interrogea-t-elle, d'une voix qui résonna et lui parut énorme.

Elle ne reçut aucune réponse. Il lui sembla bien percevoir quelque chose qui ressemblait à un grognement animal, mais si faible, et paraissant venir de si loin, qu'elle n'y fit pas attention plus que ça.

Pourtant, Ottavio Craveri devait bien être quelque part dans cette foutue baraque ! Elle était certaine de ne pas avoir quitté l'hôtel particulier des yeux, durant tout le temps qu'avait duré la planque, en compagnie de Jonathan.

Même si ce grand et sympathique crétin, excité comme une puce, avait tout fait pour tenter de la distraire de son devoir...

Donc, il n'y avait pas à tortiller : le libraire Italien devait se trouver quelque part ici. Mais où ?

— Monsieur Craveri, vous êtes là ? fit de nouveau Géraldine à voix haute.

Mais elle n'obtint pas plus de réponse que lors de sa première tentative.

Soudain, elle se rendit compte que ce qu'elle faisait était absurde. Absurde et dangereux. Le mieux à faire était encore de ressortir de la maison et d'appeler Boris Corentin, afin de lui expliquer où elle en était de sa mission. Ça, c'était la voix de la raison...

Géraldine Hébert se dirigeait déjà vers la porte donnant sur la voie privée, lorsqu'un léger grincement, sur sa droite, la fit s'arrêter. Ça venait du large couloir qui partait du hall, au-delà du grand escalier.

Géraldine traversa le hall jusqu'à l'entrée du couloir en question. Elle repéra tout de suite qu'en effet, la deuxième porte à gauche était entrouverte et que le battant, sans doute sous l'effet d'un léger courant d'air, bougeait légèrement.

Elle se dit que, puisqu'elle était là, autant aller jeter un coup d'œil avant de repartir...

Elle parcourut les six ou sept mètres qui la séparaient de la porte, et l'ouvrit en grand.

D'abord, elle ne vit rien d'autre que les milliers de livres anciens qui

couvraient tous les murs de la grande pièce, quasiment du sol au plafond.

Fascinée malgré elle par autant de livres aux reliures superbes, elle s'avança de quelques mètres à l'intérieur de la somptueuse bibliothèque.

Elle venait juste de dépasser l'un des deux fauteuils qui se trouvaient là, lorsque tout son sang se figea.

Ça y était, elle avait fini par trouver Ottavio Craveri. Du même coup, elle comprit pourquoi il n'avait répondu ni à ses coups de sonnettes, ni à ses appels de vive voix.

L'Italien avait la meilleure et la plus définitive des excuses : il était allongé sur le parquet, les yeux grand ouverts et fixes, le teint déjà terreux ; et la tête formant quasiment un angle droit avec son buste.

« Mort de chez mort »...

Géraldine se ressaisit tout de suite. Elle avisa le tisonnier, à moins d'un mètre du cadavre, s'accroupit à côté et l'examina, en prenant bien garde d'y toucher.

Les quelques cheveux ensanglantés et collés après l'instrument de fer lui confirmèrent que c'était avec ça qu'« on » avait tué le libraire.

Mais qui ? Et pourquoi ?

Est-ce que sa mort avait un lien direct avec la visite que Corentin et elle lui avaient faite ce matin ? Autrement dit, avec la fameuse édition du *Tiers Livre*, dont on avait retrouvé un bout de page arrachée dans la main, raidie par la mort, de Bérangère Thorillon ?

Et, dans ce cas, est-ce que ça voudrait dire que l'homme qu'elle avait vu partir en Jaguar, le propriétaire de cette maison, était l'assassin du libraire ET de la jeune femme ?

Tiens ! au fait : le *Tiers Livre*... Et s'il se trouvait ici, rangé quelque part dans l'un de ces rayonnages ? Ça valait le coup de vérifier : comme pièce à conviction, on ne pourrait pas rêver mieux !

Géraldine Hébert était en train d'amorcer son redressement, lorsqu'elle crut percevoir la présence d'une ombre mouvante, sur sa gauche. Encore à demi accroupie, elle pivota rapidement sur ses talons, pour faire face à une éventuelle menace.

Mais, à cause de sa position en déséquilibre, elle ne fut pas assez rapide.

Elle eut juste le temps d'enregistrer la présence, au-dessus d'elle, de l'homme qu'elle avait vu, une vingtaine de minutes plus tôt, partir au volant de la Jaguar. Et qui, à présent, brandissant à bout de bras un énorme et vieux livre, dont l'épaisse reliure de cuir fauve était munie de lourds fermoirs en argent massif.

Abattu à toute force, le coin du volume frappa Géraldine à la tempe, avec une très grande violence. Elle vit tout devenir flou autour d'elle, perdit l'équilibre et s'affala lourdement sur le parquet, avec un gémissement sourd ;

mais sans perdre vraiment connaissance.

Lorsque les choses reprirent leur netteté, une poignée de secondes plus tard, et qu'elle parvint à se redresser, Géraldine put constater que son agresseur l'avait délestée de sa plaque de policier, et surtout de son arme de service.

— Un flic ! Chez moi ! Espèce de sale fouineuse ! grinça Nicolas Sauveterre, le visage déformé par la haine qui tordait ses traits fins et réguliers.

À ce moment, le portable de Géraldine se mit à sonner, dans la poche de son blouson. Aussitôt, Sauveterre braqua le 357 Magnum sur elle.

— Sortez ce téléphone et faites-le glisser jusqu'à moi ! cracha-t-il, d'une voix grondante. Et si vous faites semblant, seulement semblant de prendre la communication, je fais exploser votre jolie tête !

— Merci pour le compliment, trop aimable ! Vous n'êtes pas mal non plus, vous savez ? eut la force de crâner Géraldine, en exécutant l'ordre donné.

Son portable sonnait pour la troisième fois, lorsqu'il termina prématurément sa vie sous les coups de talon rageurs de Nicolas Sauveterre.

— Et maintenant ? demanda Géraldine, qui retrouvait l'empire de ses nerfs à toute vitesse. Vous savez ce que ça coûte d'agresser un flic, quand on a déjà zigouillé un libraire à coups de tisonnier ?

Pour faire bonne mesure, elle décida de tenter un bon petit coup de bluff, et ajouta, sur le même ton naturel :

— Et quand, en plus, on a sauvagement massacré une pauvre fille nommée Bérangère Thorillon !

Sauveterre parut destabilisé par sa dernière remarque, et Géraldine comprit qu'elle avait visé juste : ce type devait bel et bien être le meurtrier que Corentin, Brichot et elle avaient pour mission de retrouver. Boris allait être fier d'elle !

Ouais... enfin... à condition qu'elle ait l'occasion de revoir Boris un jour... Car, pour l'instant, ça paraissait assez mal parti. Mais, bizarrement, Géraldine constata qu'elle n'avait absolument pas peur, même si elle mesurait toute la gravité de sa situation.

— Ça ne me coûtera rien du tout ! gronda Sauveterre, en réponse à sa question. Parce que je n'ai pas l'intention de me laisser attraper par vos collègues, comme un vulgaire lapin ! Une fois que j'aurai fait disparaître le corps de cet imbécile de Craveri et le vôtre, je disparaîtrai et plus personne n'entendra jamais parler de moi !

De sa tirade, Géraldine Hébert, le sang battant à ses tempes, ne retint qu'une seule information.

Que l'homme qui braquait son propre revolver sur elle avait d'ores et déjà

décidé de la tuer.

CHAPITRE XIV



Depuis une vingtaine de minutes maintenant, Julie Berger n'osait plus faire un mouvement et retenait même sa respiration, malgré elle.

Lorsqu'elle était revenue à elle, après son bref évanouissement provoqué par la terreur que lui avait inspirée Sylvain Sauveterre marchant vers elle, elle avait eu la surprise de se retrouver allongée sur le canapé, et non plus sur le sol, près de la porte.

Et celle, encore plus grande, de se voir enveloppée dans un peignoir de soie imprimée trop grand pour elle, au lieu d'être vêtue de sa seule guêpière rouge.

Puis, se redressant à demi, elle avait découvert le monstre, tapi dans le coin le plus sombre de la pièce, immobile, qui l'observait en silence.

Mais, déjà, ce n'était plus le mot « monstre » qui se formait dans son esprit, lorsqu'elle le regardait.

Dès qu'il s'était aperçu qu'elle était réveillée, Sylvain s'était de nouveau caché le visage derrière ses avant-bras, en émettant un gémissement plaintif, modulé, qui avait frappé Julie par l'espèce de douceur désespérée qu'elle avait cru y percevoir.

Comme s'il voulait lui épargner la vision de sa pauvre face de cauchemar, et qu'il la suppliait de ne pas avoir peur de lui. Parce qu'elle n'avait rien à craindre.

À ce moment-là, Julie avait réalisé qu'effectivement le malheureux ne l'avait pas touchée, n'avait pas profité de son évanouissement pour...

Et, depuis le réveil de la jeune femme, ils s'observaient, à bonne distance l'un de l'autre. Elle pelotonnée dans le canapé, frileusement enroulée dans le peignoir que l'occupant de la cave devait lui avoir passé lui-même, après l'avoir transportée sur le canapé.

Brusquement, Julie s'aperçut que cette idée – elle dans les bras du monstre – qui l'avait submergée de dégoût la première fois qu'elle l'avait évoquée, ne lui procurait plus la même sensation. Que sa répugnance avait commencé à refluer.

À quatre ou cinq mètres d'elle, Sylvain Sauveterre avait toujours les deux bras repliés à hauteur de sa figure. Et Julie éprouva soudain de la pitié pour lui.

— Vous pouvez baisser vos bras, lui dit-elle alors, d'une voix qui tremblait encore légèrement. Je ne vais pas m'évanouir toutes les cinq minutes non plus !

Puis, après une courte pause et une ultime hésitation, elle ajouta :

— Et puis, je... je vous demande pardon, pour ma réaction de tout à l'heure...

Avec beaucoup d'hésitation, Sylvain abaissa ses bras le long de son corps. Bien qu'elle y soit préparée, Julie ne put s'empêcher d'avoir de nouveau un frémissement de répugnance en redécouvrant l'horrible visage.

Mais, à la différence de tout à l'heure, elle s'en voulut de cette réaction et fit un effort sur elle-même pour l'éloigner de son esprit. Elle y parvint à peu près.

C'est alors qu'elle s'entendit dire une chose qu'elle n'avait absolument pas préméditée, et dont elle se serait cru bien incapable.

— Venez vous asseoir près de moi... murmura-t-elle, en tapotant de la main le velours du canapé.

Sylvain Sauveterre fit d'abord signe non de la main droite, et se renfonça au contraire dans son coin d'ombre. Mais, quelques secondes plus tard, irrésistiblement attiré par cette merveilleuse jeune femme, plus belle que toutes celles qu'il avait pu voir dans les films que lui apportait son frère, il craqua.

Et, lentement, de sa démarche atrocement déhanchée, il s'avança vers Julie...

— Entrez, Messieurs !

Boris Corentin et Aimé Brichot se hâtèrent d'obtempérer à l'invitation de

Charlie Badolini et prirent place dans les deux fauteuils Empire réservés aux visiteurs.

Avec un petit sourire satisfait, le commissaire divisionnaire brandit une feuille de papier, à en-tête de la République :

— Je l’ai eue ! Ça n’a pas été sans mal, croyez-moi : n’aiment pas trop être bousculés, ces petits juges...

Boris Corentin poussa un profond soupir de soulagement. Brichtot et lui avaient littéralement assiégé Charlie Badolini pour qu’il leur obtienne du juge Comélieau une commission rogatoire qui leur permettrait de perquisitionner au domicile de Nicolas Sauveterre.

Document, obligatoirement délivré par le juge d’instruction, sans lequel ils ne pouvaient légalement rien faire.

Or, depuis plus de deux heures maintenant, Géraldine Hébert n’avait plus donné signe de vie, son téléphone portable ne sonnait plus, et Boris était de plus en plus inquiet pour elle. Connaissant la jeune femme, et son caractère intrépide, il craignait que, outrepassant les ordres qu’il lui avait donnés, elle n’ait voulu pénétrer chez Nicolas Sauveterre. Et si jamais elle avait découvert l’existence du « Masque de fer », comme il avait mentalement rebaptisé le malheureux Sylvain Sauveterre, il risquait d’y avoir du grabuge...

— Bon, en lui tordant plus ou moins le bras pour qu’il la signe, j’ai obtenu cette CR de ce bon Comélieau, reprit Charlie Badolini, l’air sévère. Mais elle ne vous autorise pas à faire n’importe quoi !

— Comme si c’était notre genre, patron... fit Corentin, en s’emparant du précieux document. N’ayez crainte : on va y aller sur des œufs...

Puis, le visage plus grave et la voix déterminée, il ajouta :

— Mais on va y aller tout de suite !

— Faites attention, bon sang ! Vous ne voyez pas que le pied est coincé dans les barreaux de la rampe ?

Sans répondre, Géraldine Hébert remonta d’une marche et décoïça le pied qui, effectivement, bloquait leur progression, à Nicolas Sauveterre et elle.

Le pied du cadavre d’Ottavio Craveri, dont Sauveterre avait exigé de Géraldine, sous la menace de sa propre arme de service, qu’elle l’aidât à le transporter jusqu’au garage, attendant à la maison, mais en contrebas.

Géraldine n’avait pas essayé de discuter, au contraire. Dans la mesure où Sauveterre lui avait affirmé très clairement sa volonté de la tuer, tout contretemps était le bienvenu...

Avec bien des difficultés – Ottavio Craveri pesait plus lourd que Géraldine ne l’aurait cru... –, ils parvinrent finalement au garage, presque entièrement occupé par la Jaguar.

— On va le mettre dans le coffre, décida Nicolas Sauveterre, les mâchoires crispées par l'effort. Posons-le...

Une fois délesté du corps, en prenant soin de toujours braquer le 357 Magnum sur Géraldine, il saisit la mini télécommande de la voiture et débloqua la malle arrière ; dont le capot se souleva automatiquement.

— Allons-y ! dit-il, en saisissant le corps du libraire sous les bras, tandis que Géraldine le reprenait par les pieds.

Ils firent basculer le cadavre dans le vaste coffre, dont les jambes, qui commençaient à raidir, dépassaient d'un côté.

— Repliez-les ! ordonna Sauveterre, d'une voix sèche.

— Je n'y arrive pas, répondit Géraldine, penchée au-dessus du coffre, en faisant semblant de s'escrimer sur les jambes de l'Italien. Je n'ai pas assez de force...

Alors, Nicolas Sauveterre, emporté par son impatience à en finir, commit l'erreur que Géraldine Hébert espérait. Il se pencha à son tour au-dessus du coffre ouvert, pour tenter de replier les jambes du cadavre à l'intérieur.

Aussitôt, Géraldine se recula et se redressa, d'un seul mouvement rapide.

Puis, elle saisit le bord du lourd capot et l'abattit aussi fort qu'elle le put sur le crâne de Nicolas Sauveterre. Qui poussa un cri de douleur, perdit l'équilibre et s'effondra à moitié à l'intérieur de la malle, sur le corps du libraire.

Géraldine avait espéré récupérer son arme et s'en servir pour maîtriser définitivement son adversaire. Mais, par malheur, le Magnum était tombé à l'intérieur du coffre.

Parant au plus pressé, Géraldine se rua sur l'escalier qu'ils venaient d'emprunter à la descente, avec le cadavre, et le remonta aussi vite qu'elle le put.

Puis, elle traversa en trombe le grand hall et se précipita hors de la maison. Avant de se mettre à courir de toute la vitesse de ses jambes, en direction des grilles de la voie privée. Ce n'est que lorsqu'elle eut tourné le coin de la villa, qu'elle ralentit légèrement sa course, et que son cerveau se remit à fonctionner à plein régime.

Pour elle, pas de doute : la première chose à faire, c'était d'alerter Boris Corentin.

La grosse main envahie de poils roux se rapprocha encore, d'un centimètre, puis d'un autre...

Julie ne put réprimer un frisson, lorsque les doigts de Sylvain Sauveterre entrèrent en contact avec les siens. Une réaction qui n'échappa pas au malheureux. Il retira immédiatement sa main, avec un gémissement pitoyable.

Malgré elle, Julie se sentit bouleversée par cette espèce de plainte déchirante, débordant d'une douleur qui n'aurait jamais de fin.

Cela faisait plusieurs minutes, maintenant, que Sylvain était venu, à son invite, la rejoindre sur le canapé. Après un temps assez long, le temps de s'accoutumer à la monstruosité de son visage, Julie avait été frappée par l'étonnante douceur et l'intelligence aiguë qui émanaient de ses petits yeux, malgré leur horrible couleur rougeâtre.

Elle s'était fait la réflexion que c'était comme si l'âme délicate, emprisonnée dans cette monstrueuse enveloppe de chair, cherchait à tout prix à communiquer avec le monde autour d'elle, par le seul moyen qui lui restait : le regard.

Car Julie avait compris très vite que si le malheureux était privé de l'usage de la parole, ça ne l'empêchait pas de tout comprendre – et de tout ressentir – de ce qui se passait autour de lui, et aussi en lui.

Du coup, pour elle, le monstre s'était comme progressivement évanoui, et l'être humain avait fait son apparition...

Julie se mordit la lèvre inférieure et s'en voulut de sa réaction de retrait : aussi imperceptible qu'elle eût été, Sylvain l'avait parfaitement ressentie – et il en souffrait.

Alors, mue par une impulsion soudaine, qu'elle ne chercha même pas à combattre, encore moins à analyser, Julie, d'elle-même, avança sa main et la posa sur celle de son voisin.

Tout le corps difforme de Sylvain tressaillit, ses yeux exprimèrent un bonheur intense, presque surhumain, et il émit une sorte de long gémissement, débordant de gratitude, qui fit monter les larmes aux yeux de Julie.

Puis, d'un coup, sans que la jeune femme ait pu le prévoir, il se laissa tomber à genoux devant elle et porta sa main à ses lèvres, avec toute la fougue de n'importe quel adolescent « normal ».

Cette fois, Julie lui abandonna ses doigts sans le moindre mouvement de recul, et sans plus ressentir de répugnance à ce contact.

Même, elle se sentait étrangement émue, en proie à toute une palette de sentiments qu'elle n'avait encore jamais éprouvés et sur lesquels elle ne parvenait pas à mettre de noms. Mais qui étaient d'une puissance incroyable.

Elle avait l'impression que jamais on ne l'avait désirée avec autant d'intensité, une telle ferveur ; que jamais elle n'avait représenté autant de choses aux yeux d'un homme ; que, brusquement, elle était devenue une sorte de déesse – Vénus elle-même...

Doucement, comme poussée par une volonté qui lui était en partie étrangère, Julie retira sa main et se mit debout, tandis que Sylvain restait à genoux, les yeux levés vers elle et débordant d'une ferveur quasi religieuse.

Lentement, Julie dénoua la ceinture de soie qui maintenait les pans de son

peignoir d'emprunt, et se débarrassa du vêtement. Elle apparut vêtue de sa seule guêpière, les seins et le ventre nus.

Sylvain eut un mouvement de recul du buste, comme s'il était effrayé par ce corps féminin qui s'offrait à lui – alors qu'il n'osait même plus en rêver.

Julie avança ses mains vers sa tête déformée, la saisit délicatement entre ses paumes ouvertes, et l'approcha de son ventre nu.

Elle frissonna lorsque la bouche de Sylvain se posa tout en haut du mince rectangle noir de sa toison épilée – mais ce n'était plus de dégoût...

De même, lorsque les grosses mains velues se refermèrent sur ses fesses nues, avec une délicatesse exquise, elle frémit à leur contact – mais ce n'était plus de répugnance...

Et c'est alors que, baissant les yeux, Julie s'aperçut que la robe de chambre dont était vêtu Sylvain Sauveterre était déformée par quelque chose, sur le devant.

Quelque chose de tellement énorme que ça *ne pouvait pas* être son sexe.

Poussée par la curiosité, Julie s'assit sur le canapé et fit signe à Sylvain de prendre place à sa droite. Ce qu'il fit avec une parfaite docilité, bien que tout son corps tremblât de désir.

Avec tout de même une certaine hésitation, l'appréhension de ce qu'elle allait découvrir, Julie entreprit d'écarter les pans de la robe de chambre épaisse et ample, malgré les faibles tentatives de Sylvain pour l'en empêcher.

Comme si, *lui aussi*, avait peur de la découverte qu'elle allait faire.

Lorsque le vêtement s'ouvrit, Julie ne ressentit ni peur, ni dégoût, ni excitation quelconque.

Juste une parfaite et totale incrédulité, devant la chose qui, à présent, se dressait sous ses yeux, jaillissant du ventre de Sylvain.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'un sexe pareil puisse exister – sauf sous le poitrail d'un taureau, peut-être...

Le membre de Sylvain devait bien faire trente centimètres de long, était plus épais que l'avant-bras de Julie ; il était noueux, veiné, très sombre, presque noir, et d'une raideur impressionnante ; quant à la tête violacée qui surmontait cette colonne de chair, elle avait le volume d'une grosse orange.

Décidément, la nature s'était acharnée sur le malheureux Sylvain, le concevant monstrueux jusque dans les moindres « détails » de son anatomie...

Il voulut rabattre sur son ventre les pans de sa robe de chambre, visiblement conscient de la difformité dont il était affligé, à cet endroit-là aussi. Mais, d'un geste à la fois ferme et doux, Julie l'en empêcha.

Elle releva la tête et plongea son regard dans le sien, toujours aussi débordant de ferveur à son égard, mais voilé par une infinie tristesse.

Comme s'il savait, de façon irrémédiable, que rien ne serait jamais

possible, entre lui et la merveilleuse créature qui lui était comme tombée du ciel.

Un Ciel qui, pour la première fois de sa misérable vie, lui prodiguait un peu de bonheur...

— Tu as compris, n'est-ce pas ? murmura Julie, d'une voix tendre. Tu sais bien que tu ne pourras pas me... Enfin, que je n'arriverai jamais à...

Sylvain baissa les yeux et laissa échapper un déchirant soupir rauque. Oui, il avait compris : ce n'était pas la peine que Julie continue à chercher ses mots pour lui dire que jamais elle ne le laisserait la pénétrer avec « ça ».

Curieusement, elle se rendit compte qu'elle n'avait absolument plus peur de lui ; qu'elle savait, avec certitude, que jamais Sylvain ne tenterait de la violer ; qu'il était incapable d'user de la moindre violence envers elle.

— Mais je vais quand même faire quelque chose pour toi... murmura-t-elle, en baissant de nouveau les yeux vers le ventre de Sylvain.

Alors, doucement, d'un geste encore un peu craintif, elle avança ses deux mains et les referma doucement autour de l'énorme pilier de chair dure et palpitante...

Courant toujours, Géraldine Hébert avisa un bistrot ouvert, de l'autre côté de la rue, qu'elle remontait en direction du boulevard Beauséjour. Obsédée par l'idée qu'elle devait absolument téléphoner à Boris Corentin, elle traversa la rue sans précaution.

Il y eut un hurlement de freins. Et le mufler de la voiture s'immobilisa à moins de vingt centimètres des jambes de Géraldine.

Sous l'effet de la peur qui l'avait violemment envahie, elle ouvrit la bouche pour engueuler copieusement les deux hommes qui jaillissaient du véhicule – sans même se dire que c'était entièrement de sa faute si elle avait failli se faire ficher en l'air...

C'est alors qu'elle reconnut, tout pâles de la trouille qu'ils venaient d'éprouver, Boris Corentin et Aimé Brichot.

Toute la tension nerveuse de Géraldine Hébert tomba d'un seul coup. Et c'est le corps secoué d'irrépressibles sanglots qu'elle se précipita sur Boris, pour se blottir contre sa poitrine – comme une gamine se réfugie dans les bras de son père, après une grosse frayeur. Corentin la serra contre lui, tout en caressant doucement ses cheveux soyeux.

— Eh bien ! eh bien ! murmura-t-il doucement, qu'est-ce qui t'arrive, ma belle, pour te mettre dans des états pareils ?

Au bout de quelques secondes, Géraldine releva la tête vers lui et réussit à s'arracher un petit sourire ironique, à travers les larmes qui embuaient ses magnifiques yeux émeraude.

— Ah ! la belle fliquette que je fais, je te jure ! dit-elle, d'une voix encore mal assurée. Qui se répand en pleurnicheries sous prétexte qu'on a failli lui

coller une balle dans la tête !

Retrouvant rapidement son sang-froid, elle raconta aux deux hommes ce qui venait de se passer. Aussitôt, Corentin l'entraîna vers la voiture, dont Aimé Brichot avait déjà pris le volant. Tandis qu'il redémarrait, Boris mit rapidement Géraldine au courant de ce qu'elle ignorait encore. À savoir l'existence du « Masque de fer » et sa probable culpabilité dans l'assassinat de Bérangère Thorillon.

— Tu crois ? fit Géraldine, totalement remise de ses émotions. Moi, je pencherais plutôt pour celle de Nicolas Sauveterre, si j'en juge par la manière dont il a massacré ce pauvre Ottavio Craveri à coups de tisonnier !

— En tout cas, fit Corentin en brandissant la commission rogatoire arrachée par Charlie Badolini au juge Comélieau, que ce soit l'un ou l'autre, il va s'agir de mettre ce petit monde hors d'état de nuire, et vite fait encore !

Puis, d'une voix plus sombre, parce qu'il venait de repenser à la mystérieuse Julie, évoquée par le docteur Samain :

— En espérant qu'on n'arrivera pas trop tard...

Un véritable geyser.

Sous l'action habile des mains de Julie, Sylvain Sauveterre était en train de jouir. Et c'étaient véritablement des flots de semence qui jaillissaient de son énorme membre. Incrédule – mais aussi un peu troublée par cette invraisemblable puissance virile... – la jeune femme avait l'impression que ça ne s'arrêterait jamais.

Pourtant, le flot laiteux finit par se tarir et Julie put lâcher la verge colossale, de ses mains maculées de longues traînées blanchâtres.

C'est à ce moment que la porte de la cave s'ouvrit à la volée. Pour laisser apparaître, en trombe, un Nicolas Sauveterre au visage hagard.

Et brandissant un gros revolver dans sa main droite.

Il contempla la scène qui s'achevait sur le canapé d'un air hébété, comme si son cerveau ne comprenait pas ce que ses yeux voyaient.

Enfin, malgré sa mine totalement affolée, un petit sourire ironique se peignit sur sa figure blême.

— Bravo, Sylvain ! dit-il sur un ton mi-sarcastique, mi-affectueux, je vois que tes amours progressent à grands pas ! J'en suis ravi, malheureusement, il va falloir y mettre fin : on doit absolument partir d'ici tout de suite, mon petit frère ! Et sans ta fiancée, je le crains...

Julie sentit Sylvain se raidir à côté d'elle, et il émit un grognement de protestation, tout en faisant « non » de la tête. Et, pour mieux signifier son refus de s'en aller, lui qui n'était jamais sorti de son « royaume » souterrain, il saisit la main de Julie dans la sienne et la pressa délicatement.

— Sylvain, il faut absolument se tirer ! hurla alors son frère, d'une voix anormalement aiguë. Les flics seront ici d'un moment à l'autre ! Tu ne voudrais quand même pas que je me retrouve en taule, non ? Et qu'est-ce que tu deviendrais sans moi, hein ?

Le ton de son frère exprimait un tel désarroi, une peur si intense, que Sylvain fut sur le point de céder à ses supplices. Il se leva du canapé, aussitôt imité par Julie, dont il n'avait pas lâché la main.

C'est alors que Nicolas Sauveterre, surestimant probablement la docilité de son jeune frère, commit une erreur psychologique majeure.

— Quant à elle, malheureusement... murmura-t-il, en braquant la gueule noire du 357 Magnum de Géraldine Hébert sur la poitrine de Julie.

La jeune femme comprit instantanément ce que Nicolas s'apprêtait à faire, dans la seconde suivante.

Il allait appuyer sur la détente, et elle allait passer de vie à trépas, le cœur déchiqueté par une balle tirée pratiquement à bout portant.

Mais Sylvain l'avait compris aussi rapidement qu'elle. Alors que l'index de son frère se crispait déjà sur la queue de détente, il se plaça entre lui et Julie, faisant à la jeune femme un rempart de son corps difforme.

En même temps, il se mit à gronder sourdement, sans discontinuer – comme un chien dressé à la défense de sa maîtresse.

— Pousse-toi de là ! hurla de nouveau Nicolas, les traits déformés par la rage et la peur qui le possédaient. Pousse-toi ou je vous tue tous les deux !

Le grondement de Sylvain se transforma en une sorte de gémissement modulé, dans lequel Julie perçut une sorte de résignation alliée à une détermination que rien ne pourrait entamer.

Étrangement, malgré le drame qui s'était brutalement noué entre les deux frères, elle se sentait en totale sécurité, à l'abri du large dos de Sylvain.

Celui-ci, sans lui lâcher la main, se mit à avancer droit vers son frère, entraînant Julie dans son sillage. Lentement, pesamment, sans émoi apparent, comme on marche vers un destin inéluctable...

— Sylvain, pour la dernière fois, recule-toi ! cria Nicolas, dont la main tenant le gros revolver s'était mise à trembler. Pousse-toi où je tire !

Mais l'être difforme continuait d'avancer tranquillement vers son frère, en le regardant droit dans les yeux.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à cinquante centimètres de lui, il étendit calmement le bras, saisit l'arme par le canon et la lui arracha de la main.

Malgré ses menaces, Nicolas Sauveterre n'avait pas été capable de tirer sur son frère...

Se voyant dépossédé du revolver, il poussa un glapisement de dépit et, se retournant, bondit vers la porte.

— Tant pis pour toi, espèce d'imbécile ! éructa-t-il, avant de foncer vers l'escalier. Je ne me laisserai pas prendre à cause de ta bêtise !

Julie entendit ses pas claquer sur les marches de pierre, puis décroître, avant de s'évanouir tout à fait.

Sylvain et elle demeurèrent seuls, immobiles, dans le silence sépulcral de la cave.

La cave dont, soudain, Sylvain prit conscience que, pour la première fois de sa vie, elle était restée ouverte.

Et que, depuis une minute ou deux, plus rien ni personne ne l'empêchait de la franchir.

Brusquement, il fut pris d'un tremblement incontrôlable, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit.

Les flics !

Nicolas avait dit que les flics allaient arriver ! Si jamais ils le trouvaient, ils le sépareraient de force de Julie, ils l'enfermeraient dans un hôpital pour le restant de ses jours ! Et il ne la reverrait jamais...

Non, ça, il ne le supporterait pas. Plutôt la mort, dans ce cas. Il n'avait plus qu'une solution, pour éviter d'être pris : il devait se cacher. Avec Julie. Comme personne ne savait qu'il existait, ni qu'elle se trouvait ici, ils ne chercheraient sans doute pas trop longtemps, vu que c'était Nicolas qu'ils voulaient.

Oui, c'est ça : il allait leur trouver à tous les deux une cachette sûre.

Une fois que les flics seraient repartis, il serait toujours temps d'aviser pour la suite...

Aimé Brichot était en train de ralentir, pour se garer juste avant l'entrée de la villa, lorsqu'un cri poussé par Géraldine Hébert, installée à l'arrière, le fit sursauter :

— C'est lui ! le type à la Jag ! il est en train de se barrer, ce fumier !

Effectivement, Boris Corentin vit l'arrière d'une Jaguar vert bouteille, qui quittait la voie privée, mais par l'accès opposé. Immédiatement, il eut le pressentiment d'une catastrophe.

— Mémé, suis-le ! gronda-t-il. Tu me jettes au passage devant la maison de Sauveterre, puis vous foncez tous les deux et vous me le coincez à la première occase. Mais sans casse, hein ! Vous ne jouez qu'à coup sûr... N'hésitez pas à demander des renforts.

— Et toi, tu comptes faire quoi ? demanda Aimé Brichot, en s'engageant dans la voie privée.

— Je ne sais pas encore... C'est bon, arrête-moi là !

Il s'éjecta de la voiture avant qu'elle ne soit complètement arrêtée. Lorsqu'elle redémarra, il eut le temps de voir Géraldine, basculer par-dessus le siège pour s'installer à l'avant, à la place qu'il venait de quitter.

Corentin grimpa rapidement les quatre marches du perron et constata que la porte d'entrée était restée ouverte, ce qui lui parut d'assez mauvais augure.

Il s'engouffra dans le hall. La première chose que son cerveau enregistra fut la présence, presque en haut du grand escalier, d'une jeune femme aux longs cheveux bruns – vêtue en tout et pour tout d'une guêpière rouge – et d'un être difforme au visage horrible.

Il comprit aussitôt qu'il devait s'agir de la mystérieuse Julie et de Sylvain, le frère de Nicolas Sauveterre.

Le Masque de fer...

Corentin se sentit d'abord soulagé de voir que la jeune femme était toujours vivante. Puis, inquiet de voir cette espèce de monstre l'entraîner vers les étages. Pourquoi fuir vers le haut, où il ne pouvait y avoir aucune issue ?

Il n'eut pas le temps d'y réfléchir. Brusquement, Sylvain Sauveterre tendit le bras dans sa direction et fit feu.

Boris entendit la balle claquer à son oreille gauche, preuve qu'elle l'avait manqué de très peu[3].

Instinctivement, il plongea sur le côté et roula sur lui-même, jusqu'à se retrouver à l'abri d'un gros bahut de bois sculpté. Il tira son propre 357 Magnum de sa ceinture, avant de risquer un œil prudent vers l'escalier.

Celui-ci était vide, et Corentin se releva rapidement. En ne comprenant toujours pas pourquoi Sylvain Sauveterre avait entraîné sa prisonnière – ou son otage – vers les étages supérieurs.

Boris Corentin entreprit de grimper à son tour l'escalier, avec prudence, s'attendant plus ou moins à un nouveau tir de son adversaire. Qui avait probablement récupéré l'arme de Géraldine Hébert, d'une manière ou d'une autre.

Le palier du premier étage était désert. Il y avait une double porte sur la droite, et un couloir sur la gauche, qui devait desservir les autres pièces de l'étage.

Et pas un bruit.

Boris Corentin continua son ascension vers le second étage, avec la même prudence.

Il allait gravir la dernière marche, lorsqu'une voix féminine, sur sa gauche, déchira le silence.

— Non, Sylvain ! Il ne faut pas ! Je t'en prie...

Le sang de Corentin ne fit qu'un tour. Certain que le frère de Nicolas Sauveterre devait être en train de menacer son otage. Peut-être était-il déjà trop tard...

Il se dirigea à pas silencieux mais rapides dans le couloir d'où était venu l'éclat de voix. Il vit que la deuxième porte, à gauche, était entrouverte, contrairement aux autres. En s'en approchant, il perçut le bruit d'une fenêtre en train de s'ouvrir.

Corentin se plaça devant la porte, replia la jambe droite et lança un grand coup de pied dans le chambranle de bois, avant de bondir au milieu de la pièce, son arme braquée devant lui, à bout de bras.

Il se retrouva à moins de trois mètres de Sylvain Sauveterre, qui lui faisait face, l'arme de Géraldine pointée vers lui, et tenant la jeune femme brune, à moitié nue contre lui, comme s'il s'en faisait un rempart.

— Monsieur Sauveterre ! laissez-la partir ! dit-il d'un ton qui s'efforçait au calme. Je vous jure que tout se passera bien si vous laissez cette jeune femme sortir d'ici...

À sa grande surprise, ce fut Julie qui lui répondit. Et pas du tout comme il aurait pu l'imaginer.

— Je vous en prie, ne lui faites pas de mal ! implora-t-elle. Sylvain n'a rien fait. Au contraire : il a empêché son frère de me tuer !

Le pauvre être difforme recula vers la fenêtre grand ouverte, entraînant la jeune femme. Lorsque le haut de ses cuisses toucha le rebord, il lâcha Julie. Mais, contrairement à ce qu'attendait Boris Corentin, elle demeura près de lui. Il fallut que Sylvain la pousse dans le dos, avec un grognement qui ressemblait à un encouragement, pour que Julie consente à s'avancer vers Corentin.

Mais, à mi-chemin entre les deux hommes, dont chacun braquait l'autre avec son arme, elle fit brusquement demi-tour et revint vers le malheureux être infirme, dont les petits yeux s'étaient brusquement emplis de larmes.

Et Boris Corentin, stupéfait, incrédule, la vit prendre entre ses mains la pauvre face martyrisée et poser doucement ses lèvres sur les siennes.

Lorsqu'elle se recula, il vit l'atroce visage de l'adolescent comme transfigurée par un sourire de bonheur, tel qu'il n'en avait encore jamais vu.

Puis, se décidant brusquement, Julie pivota sur elle-même et, manquant bousculer Boris au passage, sortit précipitamment de la pièce.

Les deux hommes armés restèrent face à face.

— Monsieur Sauveterre, reprit Corentin, d'une voix aussi douce que possible, vous devriez poser cette arme par terre et venir vers moi. Tout va s'arranger, maintenant. Votre calvaire est terminé...

Il vit le pauvre Sylvain esquisser un sourire qui débordait d'une tristesse à peine supportable. Puis faire lentement « non » de la tête.

« Non, quoi ? » se demanda brièvement Boris. Puis, soudain, au regard que Sylvain faisait peser sur lui, il comprit. Comme pour le confirmer dans ce qu'il venait d'entrevoir, le pauvre être difforme tourna à demi la tête et

désigna le vide derrière lui, d'un mouvement du menton. Puis, il reporta son attention sur Corentin, le fixant d'un regard à l'intensité à peine humaine et débordant d'espoir.

Comme s'il quémandait la permission de se jeter par la fenêtre.

Littéralement cloué sur place par le terrible combat qu'il devinait, sous le crâne bosselé de Sylvain Sauveterre, Boris Corentin le vit déposer à terre l'arme de Géraldine, puis la pousser du pied dans sa direction.

Durant une fraction de seconde, Corentin fut tenté de bondir en avant et de maîtriser le jeune homme, avant qu'il ne commette l'irréparable.

Mais il demeura immobile, à cause du regard que Sylvain continuait de projeter vers lui, comme un implacable laser. Et à cause des multiples questions qui l'assaillaient avec une violence inouïe.

Quelle vie avait eue Sylvain Sauveterre ? Quelle existence serait la sienne à partir de maintenant ? Quel bonheur pourrait-il bien connaître ? Ce miracle qui semblait avoir eu lieu, entre Julie et lui, se reproduirait-il jamais ? Qu'est-ce qui attendait cette malheureuse créature, sinon un interminable calvaire, chaque jour recommencé ?

Alors, après avoir bien pesé toutes les conséquences de ce qu'il allait faire, en sachant qu'on risquait de le lui reprocher longtemps, Boris Corentin prit sa décision.

Lentement, il fit « oui » de la tête.

Il vit un sourire éperdu de reconnaissance illuminer la pauvre figure difforme en face de lui.

Puis, Sylvain Sauveterre ferma les yeux. Et, basculant en arrière, il disparut, happé par le vide.

L'esprit vidé, comme sous anesthésie, Boris Corentin parvint au rez-de-chaussée au moment précis où Géraldine Hébert faisait irruption dans la maison. Tellement excitée qu'elle ne remarqua même pas le profond désarroi dans lequel se trouvait sa flèche.

— Boris ! on l'a eu ! s'exclama-t-elle. Cet abruti de Sauveterre était tellement pressé de filer qu'il a embouti une camionnette à l'arrêt, à même pas cinq cents mètres d'ici. Mémé l'a aussitôt coincé, sans bavures ! L'affaire est finie !

— Oui, tu as raison : l'affaire est finie... murmura Corentin, d'une voix profondément lasse.

Et c'est seulement à ce moment-là que Géraldine s'aperçut que, jamais encore, elle n'avait vu Boris Corentin en proie à une aussi étrange et profonde tristesse.

CHAPITRE XV



— Boris, je crois comprendre ce que tu ressens depuis deux jours, mais ça ne sert à rien de remâcher tout ça à l'infini. Et, en plus, je trouve que tu as pris la bonne décision ; la plus... charitable, disons...

— Tout à fait d'accord avec Mémé ! approuva Géraldine Hébert avec force, en posant sa main sur celle de Corentin, assis en face d'elle, dans le coin le plus tranquille de la Brasserie du Palais, à un jet de pierre du quai des Orfèvres.

Boris Corentin fit un réel effort pour sortir des pensées moroses, insistantes et noires qui engluaient son esprit depuis quarante-huit heures.

Sylvain Sauveterre avait été tué sur le coup, en atterrissant sur la terrasse dallée, deux étages plus bas que la fenêtre dont il s'était laissé tomber.

Depuis, Boris ne cessait de penser et de repenser à ce qu'il avait fait. À l'« autorisation de suicide » qu'il avait en quelque sorte donnée au pauvre martyr. D'un côté, il se disait qu'Aimé et Géraldine avaient raison : il avait choisi la solution la plus charitable, qui était également celle que Sylvain Sauveterre implorait de lui.

Mais, d'un autre côté, il ne cessait de se répéter que sa mission, ce qui faisait à ses yeux le prix de son métier de policier, c'était de sauver des vies, coûte que coûte. Pas d'aider à y mettre fin...

Assumant pleinement ce qu'il avait fait, il avait tenu à l'apprendre lui-même à Charlie Badolini, ne lui cachant pas qu'il aurait assez facilement pu empêcher Sylvain Sauveterre de se tuer, et qu'il était donc en quelque sorte

responsable de sa mort.

Le commissaire divisionnaire était resté assez longtemps silencieux. Puis, il avait dit, d'une voix anormalement douce :

— Vous n'êtes pas responsable de sa mort, Boris, mais de sa délivrance. Vous allez me faire le plaisir d'indiquer dans votre rapport que vous avez tout tenté pour l'empêcher de mettre fin à ses jours, mais que, malheureusement, etc., etc.

Mais ce soutien de Charlie Badolini, même s'il l'avait apprécié à sa juste valeur, n'avait pas suffi à apaiser la conscience de Corentin...

— Tiens, au fait, j'ai appelé l'hôpital tout à l'heure, pour prendre des nouvelles de Julie Berger, fit Géraldine Hébert, histoire d'aider les brumes de Boris à se dissiper.

— Alors ? fit Aimé Brichot.

— Elle devrait s'en tirer sans trop de dommages, d'après le toubib que j'ai eu, répondit la jeune femme. En fait, plus que ce qu'elle a subi et risqué à cause de Nicolas Sauveterre, c'est surtout la...

Géraldine se tut brusquement et devint écarlate. En se traitant mentalement de « pauvre connasse ». Emportée par son élan, elle avait failli dire « *c'est surtout la mort de Sylvain qui l'a choquée* ». Ce qui n'était pas le meilleur moyen d'apaiser les remords qui assaillaient Boris Corentin.

Mais celui-ci releva enfin la tête et sourit à ses deux coéquipiers. Son premier sourire depuis deux jours, nota Géraldine avec une vraie joie.

— Je sais ce que tu allais dire, ma belle, et tu as raison, dit-il d'une voix déjà moins éteinte : c'est le suicide de Sylvain qui a été le plus dur pour elle. Mais nous savons tous très bien qu'elle s'en remettra vite. Alors que, s'il avait vécu, ça aurait probablement été beaucoup plus difficile pour elle...

— Tu as complètement raison ! approuva chaleureusement Aimé Brichot, lui aussi tout joyeux de voir sa flèche émerger enfin du brouillard.

Lui et Géraldine Hébert échangèrent un long regard plein de chaleur, ce qui était rare. Simplement heureux qu'ils étaient de récupérer « leur » Boris...

— En plus, poursuivit Aimé Brichot, elle a été vraiment soulagée quand je lui ai appris que Nicolas Sauveterre avait avoué être le meurtrier de Bérangère Thorillon et que Sylvain n'y était donc pour rien.

En fait, Nicolas Sauveterre s'était effondré d'un coup, lorsque les enquêteurs dépêchés à son domicile avaient découvert dans sa bibliothèque le fameux exemplaire du Tiers Livre, que lui avait vendu Ottavio Craveri.

Et auquel il manquait le bout de page trouvé dans la main de Bérangère Thorillon.

— N'est pas près de ressortir de taule, celui-là, et c'est tant mieux ! grinça Géraldine, qui n'avait toujours pas digéré d'avoir failli être tuée par Sauveterre. Et il ne faudra pas qu'il compte sur son fidèle docteur Samain

pour lui porter des oranges au parloir, vu que lui-même va probablement passer un petit peu de temps à l'ombre.

— Pas trop, j'espère... murmura Aimé Brichot, qui avait vu le vieil homme s'effondrer littéralement, lorsqu'il lui avait appris l'arrestation pour meurtre de son « fils », Nicolas, et le suicide de Sylvain.

Lui aussi, il avait tout perdu...

Le silence retomba entre les trois policiers. Et c'est à ce moment précis que la mince silhouette d'un jeune homme blond se matérialisa tout près de leur table, un casque de moto rouge et blanc à la main droite.

— Ah ! tout de même, je vous retrouve ! Pas trop tôt ! s'exclama-t-il, en s'asseyant sans façon à côté de Géraldine. Merci de m'avoir attendu, l'autre jour ! En plus que l'autre bourge avait réussi à me semer avec sa Jag : j'étais vraiment vénère[4], je vous le dis !

En tournant la tête, Géraldine, stupéfaite, reconnut Jonathan Kepler, le jeune motard qui lui avait été d'une aide précieuse, lors de sa filature d'Ottavio Craveri, jusqu'à chez Nicolas Sauveterre.

— Bon sang, Jonathan ! s'exclama-t-elle, en mettant sa main devant sa bouche. Je t'avais complètement oublié...

Et elle éclata brusquement d'un rire sonore et joyeux.

— Ça fait toujours plaisir de voir à quel point on compte pour la femme de sa vie... grogna le jeune homme blond.

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un regard reflétant leur commune incompréhension.

— La femme de sa vie ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Boris, en s'adressant à Géraldine, dont les sourcils s'étaient froncés.

— C'est rien ! répondit-elle, sur un ton catégorique, en remontant ses petites lunettes rondes sur son nez légèrement retroussé.

— Comment ça : c'est rien ? protesta Jonathan Kepler. Vous changerez sûrement de manière de voir, quand on sera marié !

Il avait dit ça sur un ton tranquille, comme on énonce une évidence. Un peu d'inquiétude passa sur le visage sensuel de Géraldine.

— Voyons, Jonathan, commença-t-elle, de ce ton patient et doux que l'on prend avec les enfants un peu attardés, tu sais bien qu'on ne va pas se marier...

— Mais si, on va ! fit le jeune homme, en repoussant sa mèche blonde, qui retombait systématiquement devant son œil gauche. Pas tout de suite, bien sûr : il faut d'abord qu'on apprenne à mieux se connaître. Et qu'on vérifie si on est « raccord », sexuellement parlant...

Tandis que Boris Corentin et Aimé Brichot se retenaient à grand-peine d'éclater de rire, Géraldine prit un air carrément consterné. Elle paraissait même légèrement déstabilisée, par l'aplomb de son « soupirant ».

— Mais, enfin, Jonathan, j'ai 26 balais et tu en as 19 ! lui objecta-t-elle, un peu bêtement.

— Presque 20 ! corrigea fièrement le jeune motard. Et, de toute façon, j'ai toujours aimé les vieilles...

— Merci bien ! Mais je te signale que je n'ai pas du tout l'intention de me marier...

— Pas grave, je ne suis pas ennemi de l'union libre, lui assura Jonathan, que rien ne semblait pouvoir démonter. Au moins jusqu'à la naissance de notre premier...

Géraldine, qui commençait à perdre pied, décida de frapper un grand coup. Elle se tourna vers Jonathan et, en le regardant droit dans les yeux, elle lui asséna la vérité qui, dans son esprit, devait l'envoyer à terre :

— Jonathan, écoute-moi bien : tu as en face de toi quelqu'un qui n'aime que les nanas... Une LESBIENNE !

Boris Corentin, qui s'amusait comme un petit fou, et avait du coup un peu oublié ses problèmes de conscience, se dit que Géraldine devait vraiment être perturbée, pour avoir employé ce mot qu'elle détestait.

C'est alors que, probablement sans le savoir, sans même connaître l'existence du chef-d'œuvre de Billy Wilder, Jonathan en reproduisit la plus célèbre et ultime réplique[5].

Il haussa les épaules, eut un petit sourire indulgent et, entourant les épaules de Géraldine de son bras, il lui dit d'une voix rassurante :

— C'est pas grave, ça, personne n'est parfait !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

TABLE

[1] Le cinéaste américain George Romero est le grand spécialiste des films de zombis. On lui doit notamment ce chef d'œuvre « culte » qu'est *La Nuit des morts-vivants* (1968).

[2] Titre de la plus célèbre œuvre de Torquato Tasso, dit « Le Tasse », grand poète italien du XVI^e siècle.

[3] Lorsqu'une balle passe très près de la tête d'un individu, celui-ci perçoit un claquement, et non un sifflement, comme on l'écrit trop souvent, par erreur : ce n'est que lorsqu'elle passe plus loin que l'oreille l'entend siffler.

[4] Énervé, en verlan.

[5] Le film de Billy Wilder, *Certains l'aiment chaud*, avec Marilyn Monroe, Tony Curtis et Jack Lemmon, se termine par la réplique : « Nobody's perfect » (Personne n'est parfait).